

Mon beau capitaine

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BARBARA CARTLAND

mon beau capitaine



L'enchantement doré de Naples, l'accueil exquis de l'ambassade d'Angleterre au milieu de ses jardins de rêve...

... et pourtant le jeune David d'Hunstanton n'a qu'une hâte : rejoindre Malte où il sera reçu chevalier de l'Ordre. Un monacal destin dont il a toujours rêvé... A quoi rêve cependant la ravissante Cordelia, sa sœur ? Naples la charme mais ses aristocrates trop hardis l'effrayent.

Entrera-t-elle au couvent comme David l'y incite ? Voici que fait escale leur lointain cousin Mark Stanton - un gentilhomme qui aime l'action, la mer, les femmes. Un très beau, un dangereux capitaine pour la pure Cordelia...

Ce roman a paru sous le titre original

THE DREAM AND THE GLORY

Je dédie ce roman aux membres de la Brigade ambulancière de Saint-John qui, depuis le commandant en chef jusqu'au dernier cadet, sont tous bénévoles.

Grâce à leur esprit d'idéal, et toujours fidèles à leur devise : « Au service de l'humanité », ils constituent un magnifique exemple dans notre époque empreinte de matérialisme.

NOTE DE L'AUTEUR

Le 19 septembre 1798 la flotte britannique, après sa triomphale victoire à la bataille du Nil, bloqua les Français à Malte.

Le siège dura exactement un an. Napoléon Bonaparte força les chevaliers à quitter Malte, mais l'Ordre ne fut pas détruit, et son esprit de vaillance demeura aussi invincible et aussi généreux qu'il l'avait été au temps des Croisades.

En Angleterre, l'Ordre fut rétabli en 1831, et c'est en 1877 que fut créée la Brigade ambulancière de Saint-John. L'hôpital ophtalmologique fut ouvert en 1882 à Jérusalem.

Aujourd'hui on trouve de nombreux Prieurés de l'Ordre britannique

en Ecosse, au pays de Galles, en Afrique du Sud, au Canada, en Nouvelle-Zélande et en Australie. Il y a des Commanderies dans l'ouest de l'Australie, en Irlande du Nord et en Afrique centrale. Il existe également une branche américaine.

Cet Ordre, caractérisé par un esprit de générosité et de dévouement, fut l'œuvre de quelques moines qui créèrent à Jérusalem un hospice pour les pèlerins vers l'an 1050 après Jésus-Christ. Ses nobles traditions se sont perpétuées à travers les siècles jusqu'à nos jours.

Il y a actuellement 273267 membres de la Brigade ambulancière couvrant 31 pays du monde.

Peu de gens réalisent que tous les membres sont bénévoles. Les capitaines de la marine marchande et les agents de police doivent posséder leur brevet de secouriste. Les membres infirmiers et ambulanciers, dans leurs uniformes noir et blanc, assurent les secours urgents aux blessés dans les usines et les théâtres et sont présents lors des réunions sportives, des matches de football, des marches de protestation, et dans tous les rassemblements publics.

Ces hommes et ces femmes consacrent leur temps et le meilleur d'eux-mêmes au service de l'humanité.

C'est dans ce dessein magnanime que les chevaliers de l'Ordre ont vécu et sont morts pendant des siècles, et il y aura toujours des jeunes gens épris d'idéal pour suivre leur exemple sous l'étendard de la croix de Malte.

Je remercie sincèrement miss Pamela Willis, curateur de l'Ordre Saint-John's-Gate, Clerkenwell à Londres (Grande-Bretagne), pour sa collaboration et l'aide précieuse qu'elle a bien voulu m'apporter.

- Combien de temps encore nous faudra-t-il rester ici?

Le jeune homme qui observait la baie de Naples ne cachait pas son impatience.

Pourtant il était impossible d'imaginer plus merveilleux paysage que celui que l'on découvrait depuis le palais Sessa, résidence de l'ambassadeur d'Angleterre.

Les façades de plâtre, peintes en rose et crème, dressées au milieu des terrasses, les murs imposants du Palais Royal à gauche et le château del Ovo, qui paraissait construit sur un œuf magique créé par l'enchanteur Virgile semblaient faire partie d'un conte de fées.

En face du palais, on découvrait l'île de Capri et la côte merveilleusement dessinée s'estompait dans le lointain, dominée par le cône incandescent du Vésuve.

- On attend un navire d'un jour à l'autre, répondit une voix douce.

Lady Cordelia Stanton traversa la terrasse dallée de marbre pour rejoindre son frère et contempla la baie à ses côtés.

Le ciel pur se reflétant dans la mer turquoise, la lumière dorée tombant sur la multitude des bateaux du port et les noirs cyprès plantés comme des sentinelles sur les pentes des collines la ravissaient.

Cordelia s'extasiait devant la profusion des couleurs qui éclataient dans les jardins de Naples.

La pureté des fleurs d'oranger, l'abondance des roses, le seringà, le laurier-rose, l'odorant romarin et le bougainvillée violet rivalisaient avec le myrte dont les fleurs blanches étaient pareilles à des étoiles.

Certes, Cordelia avait entendu dire que Naples était belle, mais elle ne pensait pas que cette ville pût renfermer de tels enchantements.

- Il y aura bientôt trois semaines que nous sommes là, déclara son frère d'un ton irrité.

- Ce n'est pas dans ton habitude de te plaindre ainsi, David, répondit affectueusement Cordelia, et sir William et lady Hamilton sont si gentils avec nous!

- J'apprécie leur amabilité, mais tu sais, Cordelia, combien je désire arriver à Malte. Pour moi, chaque étape de ce voyage a été une croisade et, maintenant, j'aspire à atteindre la Terre Sainte.

Sensible à sa voix vibrante d'émotion, Cordelia posa la main sur le bras de son frère.

- Je comprends ton impatience, David, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que lorsque tu seras chevalier de Saint-Jean tu m'abandonneras...

Après un moment de silence, le jeune comte de Hunstanton demanda sur un autre ton :

- Suis-je devenu égoïste au point de ne plus me préoccuper de ton sort?

- Mais non, bien sûr que non, répondit vivement Cordelia. Nous avons parlé de cela plusieurs fois et nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous avons l'un et l'autre notre vie à mener. Depuis ta plus tendre enfance tu veux devenir chevalier.

- C'est vrai, répliqua le comte. Je me rappelle les histoires que maman nous racontait sur les croisades, la vaillance des chevaliers hospitaliers soignant les blessés des deux camps dans leur hôpital de Jérusalem.

Il marqua une pause avant de continuer :

- C'est le vrai christianisme, Cordelia, et c'est l'idéal auquel je désire me consacrer depuis toujours.

- Je sais, mais, si je retourne en Angleterre, Malte va me paraître bien loin.

- Si?

Son frère lui jeta un regard inquisiteur :

- Tu as dit « si ». Serais-tu en train de penser à ce que je t'ai suggéré?

- Oui, David. Mais je ne veux pas en parler maintenant. Pour le moment, il n'est question que de toi.

Le sourire que David lui adressa illumina son jeune visage :

- J'ai l'impression d'attendre depuis des siècles, bien qu'en réalité cela ne fasse que trois ans. D'abord pour savoir si ma demande serait agréée par le Grand Maître, ensuite pour obtenir l'approbation du pape et, maintenant enfin, pour trouver un moyen de transport qui m'emmènera là où je dois prononcer mes vœux.

Il tourna la tête pour regarder une fois de plus la mer aux reflets chatoyants, comme s'il espérait voir entrer dans le port un navire portant sur ses voiles la croix à huit pointes des chevaliers de Malte.

Mais bien qu'il y eût un grand va-et-vient de bateaux dans ce port, l'un des plus animés de la Méditerranée, celui que David espérait ne s'y trouvait pas.

Cordelia poussa un soupir et s'éloigna un peu de son frère en effleurant du bout des doigts les camélias roses qui envahissaient la balustrade de pierre.

Elle ressemblait elle-même à une fleur dans sa robe de mousseline blanche au fichu garni de ruches, sa taille fine entourée d'une large ceinture bleue.

Malgré la chaleur, elle ne portait pas de chapeau et la lumière du soleil se reflétait dans les boucles de sa chevelure d'un blond doré encadrant son visage étroit.

Elle avait de grands yeux, frangés de cils noirs, qui surprenaient par leur couleur d'un gris teinté de violet. Ces yeux étranges donnaient du piquant à sa physionomie et ce mystère qui fait souvent défaut aux très jeunes filles.

Depuis qu'elle était à Naples, Cordelia avait été fêtée et courtisée par les patriciens aux yeux noirs. Ils vivaient dans des palais luxueux ornés de blasons de pierre, derrière des grilles dorées qui séparaient leurs cours pleines de fleurs de la curiosité de la populace.

L'eau jaillissait des fontaines de marbre blanc et des tritons

sculptés crachaient dans des coquilles sous les salons frais et élégants où l'on ne discutait que de conspirations, de trahisons et de la flotte française à Toulon.

Parfois Cordelia pensait que c'était une erreur de se trouver à Naples alors que toute l'Europe était en ébullition et que l'Angleterre, maintenant sans alliés, se trouvait isolée, face à Bonaparte.

Son ombre menaçante et monstrueuse obscurcissait les pays du monde entier.

Mais lorsque son frère avait appris que sa demande de chevalier était acceptée, rien, sinon la mort, n'aurait pu l'écarter de sa « Terre Sacrée ».

Cela pouvait paraître étrange que le comte de Hunstanton, propriétaire d'un domaine dans le Berkshire, d'un hôtel particulier à Londres et de plusieurs autres résidences disséminées dans les Iles Britanniques, renonçât à toutes ces richesses pour devenir chevalier. Mais, comme il le disait lui-même, c'était son but et son ambition depuis sa prime jeunesse.

Maintenant que leurs parents étaient morts tous les deux, le comte était son propre maître et plus rien ne l'empêchait de se rendre à Malte.

Ce séjour avait été pour Cordelia l'occasion de connaître la société à la mode qu'elle n'avait pu fréquenter avant le début de l'année par suite de son deuil. Elle appréciait beaucoup le théâtre, les réunions, les soirées et les bals auxquels elle assistait depuis qu'elle était à Naples.

Elle avait un peu appréhendé sa première rencontre avec lady Hamilton sur laquelle couraient des histoires fantastiques et dont la beauté était légendaire. Mais Emma Hamilton lui avait témoigné une grande gentillesse et son irrésistible dynamisme avait balayé la timidité de Cordelia dès son arrivée au palais Sessa.

Bien qu'elle approchât de la quarantaine, lady Hamilton, dont les aventures avaient fait beaucoup jaser l'aristocratie napolitaine, était encore extrêmement séduisante.

A l'âge de Cordelia, elle avait été mince, gracieuse, et seul le peintre George Romney avait pu rendre la perfection de sa beauté angélique.

Elle était toujours merveilleusement belle et ses « attitudes »[\[1\]](#),

qui avaient été l'une des attractions de Londres, étaient encore très appréciées.

- Elle est fascinante... absolument fascinante, avait déclaré Cordelia à son frère au moins une douzaine de fois.

Pourtant, elle savait que David ne pouvait s'intéresser à la beauté féminine alors qu'il allait prononcer ses vœux de chasteté, de pauvreté et d'obédience.

Cordelia était enchantée par tout ce qu'elle voyait dans cette société suprêmement élégante.

La reine, bien qu'elle eût hérité de la délicate carnation rose et blanche des Habsbourg, manquait d'allure. Elle compensait son insignifiance en portant des bijoux fabuleux, des robes somptueuses et en se parant de plumes et de fourrures. Son air altier impressionnait la plupart des gens et particulièrement son imbécile de mari qui était un parfait incapable.

Sa Majesté le roi Ferdinand IV adressait à Cordelia d'extravagants compliments qui l'amusaient plus qu'ils ne la troublaient.

Elle s'était rendu compte qu'il ne se souciait en aucune façon du sort de son pays tant qu'on le laissait libre de satisfaire son appétit et de s'offrir les plaisirs que lui dictait sa fantaisie. Il ne ressemblait en rien à l'image que Cordelia se faisait d'un souverain.

Il aimait attraper des poissons dans la baie et les vendait sur la place du marché, marchandant âprement avec les pêcheurs. Le roi adorait les pâtes qu'il mangeait avec les doigts. Cordelia l'avait vu un jour jeter de sa loge de l'Opéra une pleine poignée de macarons sur les gens qui se trouvaient au parterre.

Mais Ferdinand IV avait peur de la reine et, pour échapper à ses crises de nerfs et à sa langue de vipère, il lui avait transmis tous ses pouvoirs d'Etat sans éprouver la moindre honte.

La personne que Cordelia préférait à Naples était sans conteste sir William Hamilton. Il vieillissait et la passion politique qui plongeait Naples dans une espèce de frénésie l'ennuyait.

Il aimait mieux passer son temps à jouir des trésors de l'Antiquité qu'il avait accumulés à l'ambassade. Il était intéressé au plus haut point par les urnes grecques et les récentes découvertes de Pompéi, ignorées par la majorité de la haute société napolitaine.

Sir William avait été ravi d'avoir une nouvelle élève en la personne de Cordelia. Des siècles semblaient s'être écoulés depuis qu'il avait fait l'éducation de la belle Emma. La jeune femme avait d'abord été sa maîtresse et, comme elle était le plus merveilleux trésor de sa collection, il en avait fait sa femme.

Les bronzes anciens, les monnaies et les cabinets d'ivoire de sir William avaient enthousiasmé Cordelia.

- Parlez-moi de l'arrivée des Grecs, lui avait-elle demandé.

Ces mots avaient fait jaillir une étincelle de jeunesse dans les yeux de l'ambassadeur qui avait expliqué avec passion à la jeune fille, de sa vieille voix usée, ce qu'elle désirait savoir.

Bien qu'il vécût presque totalement dans le passé, le vieil homme ne pouvait ignorer la tension qui montait à Naples.

Il avait fait part de ses craintes à Cordelia qui, jetant un coup d'œil à son frère, se demandait maintenant si elle oserait lui en parler.

- David, commença-t-elle d'une voix pressante.

Mais elle s'interrompit aussitôt.

Un homme entra sur la terrasse par la porte du salon. Il s'arrêta un instant pour regarder Cordelia, puis son frère.

David, toujours en train d'observer la mer, ne se rendit pas compte que quelqu'un les avait rejoints, mais Cordelia s'avança poliment vers le visiteur.

Lady Hamilton était au palais avec la reine; elle pensa donc qu'elle devait la remplacer.

Le nouvel arrivant était grand et large d'épaules, d'une allure élégante, bien qu'il fût habillé sans grande recherche. Cordelia fut persuadée, en le voyant approcher, qu'il était anglais.

Peut-être était-ce une attitude, mais elle le trouva très sûr de lui. Il était blond et son visage bronzé, et même brûlé par le soleil, aurait pu faire douter de son sang britannique sans le contraste frappant de ses yeux d'un bleu éblouissant.

Au premier abord, Cordelia lui trouva l'air sévère, mais alors qu'elle esquissait une révérence, il lui sourit, ce qui le rendit aussitôt très séduisant. Son expression malicieuse, presque moqueuse, lui

rappela quelqu'un.

Il ressemblait à un boucanier, à l'un de ces hommes, tel Drake ou Hawkins, qui avaient dominé les océans à bord de leurs navires et dont les modernes héritiers pourchassaient les pirates barbares.

- Bonjour, monsieur, fit Cordelia. Lady Hamilton n'est pas là pour le moment, mais elle ne tardera pas.

- C'est vous deux que je suis venu voir, répondit l'étranger.

Elle ne s'était pas trompée. Il était anglais et sa voix chaude, profonde, était reposante après le caquetage aigu et volubile des Napolitains.

Cordelia le regarda avec surprise et il reprit :

- Etes-vous vraiment ma petite cousine aux taches de rousseur sur le nez? Celle qui s'était précipitée sur moi en proie à une effroyable colère un jour où j'avais par mégarde tué une de ses colombes?

- Mark! s'écria Cordelia. Cousin Mark!

- Je vois que vous n'avez pas oublié!

Il serra sa main dans un geste d'affection.

Mark Stanton était bien la dernière personne qu'elle s'attendait à voir à cet instant. Elle ne l'avait pas rencontré depuis au moins neuf ans.

Le comte d'Hunstanton interrompit sa contemplation et poussa un cri de joie.

- Mark! Comme je suis heureux de vous voir ici! Je n'aurais jamais pensé que vous puissiez être en Méditerranée.

- J'ai été moi-même plus surpris encore d'apprendre que vous aviez besoin de mes services, répondit son cousin. Je vous ai souvent imaginés tous les deux bien en sécurité à Stanton Park, et voilà que l'on me dit que vous désirez vous rendre à Malte?

- Il ne s'agit pas d'un voyage ordinaire, riposta vivement le comte. Je vais devenir chevalier, Mark. J'ai été accepté!

Une lueur d'étonnement passa furtivement dans les yeux bleus de Mark Stanton et il posa sa main sur l'épaule de son cousin.

- Je me rappelle t'avoir entendu dire, lorsque tu étais petit, que c'était ton plus cher désir. Mais je pensais que cela te passerait en grandissant... (Il marqua une pause avant d'ajouter avec un clin d'œil :)... ou que tu serais attiré par des distractions plus attrayantes.

- Cela n'a rien d'un amusement, Mark, répliqua le comte un peu sèchement. Je veux me consacrer au service du Christ, et la meilleure façon d'y parvenir n'est-elle pas de devenir chevalier de Saint-Jean ?

Cordelia, tout en regardant son cousin, pensa qu'il allait répondre par quelque futilité, mais il déclara avec un sourire qui lui parut plein de charme :

- Nous pourrions peut-être nous asseoir et parler tranquillement de tout cela?

Ces paroles la ramenèrent à son rôle de maîtresse de maison.

- Voulez-vous entrer au salon? demanda-t-elle. Il fait très chaud ici et je suis sûre que les domestiques ont préparé des rafraîchissements.

Effectivement, ils découvrirent des verres remplis de vin, gravés aux armes de l'Angleterre, des petits gâteaux, des sandwiches et autres douceurs que l'on trouvait en permanence au palais Sessa.

Ils prirent place dans les confortables canapés recouverts de satin qui ornaient l'immense salon où lady Hamilton avait l'habitude de se produire. En plus du piano qui servait à l'accompagner lorsqu'elle chantait en duo avec le roi, il y avait plusieurs vases étrusques appartenant à sir William, tous d'une valeur inestimable. Lorsqu'elle s'y appuyait ou s'agenouillait devant l'un de ces vases, elle devenait à son tour un inoubliable chef-d'œuvre classique.

Mark Stanton regardait Cordelia et la jeune fille se sentit intimidée par l'expression de ses yeux bleus.

- Expliquez-moi pourquoi vous êtes ici, commença-t-il.

Mais le comte lui coupa brusquement la parole :

- J'ai cru comprendre, d'après ce que vous avez dit en arrivant, que vous pourriez nous emmener à Malte?

- Mon bateau est au port pour une petite réparation, répondit Mark Stanton.

- Votre bateau?

- Je parle en tant que capitaine. En réalité, il appartient à un chevalier.

- Un navire de l'Ordre! s'exclama le comte au comble de l'excitation. Tu entends, Cordelia? Mark a un navire ici, maintenant, sur lequel nous pourrions embarquer!

Cordelia jeta un regard furtif à son cousin et ce dernier reprit :

- Je crains que vous ne soyez obligés d'attendre un jour ou même plus. Les Turcs ont fait un trou dans la coque et elle doit être réparée.

- Vous avez été attaqués? demanda le comte.

Le capitaine sourit :

- Qu'est-ce que tu crois? Nous avons capturé de nombreux prisonniers ainsi qu'une importante cargaison.

David Hunstanton poussa un soupir de satisfaction.

- Encore une victoire contre les infidèles! Comme j'aurais voulu être avec vous! s'écria-t-il.

- Oh, cela n'a pas été une victoire bien glorieuse ! déclara Mark Stanton avec une pointe de raillerie. Le navire des Turcs était plus petit que le nôtre, mais ils avaient essayé de déguiser leur nationalité.

- Comment cela?

- Les grandes puissances ayant passé de nombreux contrats et signé des traités avec nos ennemis héréditaires, tous les bateaux inscrits à Malte avaient le droit d'attaquer la flotte musulmane, expliqua Mark Stanton.

- Bien entendu, coupa le comte.

Le capitaine poursuivit :

- L'Ordre permettait aux navires étrangers, quelle que soit leur nationalité, d'établir leur base dans l'île. En retour, ils étaient tenus de vendre la totalité du butin à Malte et l'Ordre prenait dix pour cent des bénéfices.

- Cela me paraît bien commercial, déclara le comte d'un air incrédule.

- Les chevaliers de Saint-Jean sont des héros, pas des saints, répliqua son cousin et, cette fois-ci, le ton ironique de sa voix ne laissait aucun doute.

Cordelia le regarda à la dérobée. Elle espérait de tout son cœur qu'il ne taquinerait pas David et, surtout, qu'ils ne se disputeraient pas à propos de ses projets.

Elle avait souvent parlé de tout cela avec lui et elle savait que rien ni personne ne pourrait faire revenir son frère sur sa décision, malgré la désapprobation de ses proches :

« Je ne pourrais supporter de nouvelles discussions, se dit intérieurement Cordelia. D'ailleurs cela contrarie David. »

- Maintenant tout se passe différemment, reprit Mark Stanton. Les bateaux français faisant du commerce avec le Levant sont protégés par les chevaliers de Saint-Jean, même s'ils transportent des marchandises turques. Par conséquent, les Turcs essayent par tous les moyens d'obtenir des passeports français.

- Mais vous naviguez toujours le long de la côte africaine? demanda David.

- Bien sûr, acquiesça son cousin, et nous faisons tous nos efforts pour délivrer les esclaves chrétiens.

- Sont-ils encore nombreux à Alger et à Tanger? interrompit Cordelia.

- Hélas oui. Mais il y a aussi beaucoup d'esclaves à Malte.

Cordelia parut surprise et il ajouta :

- De tout temps Malte a été l'un des plus gros marchés d'Europe. Près de cent esclaves et même plus sont encore capturés chaque année. Le sultan en achète une grande partie et les paie cent louis chacun.

- Les esclaves ne m'intéressent pas, déclara le comte, bien que, d'après ce que vous venez de dire, ils fassent partie du butin. Parlez-moi de votre bateau. Comment pouvez-vous être le capitaine d'un navire qui appartient à l'Ordre alors que vous n'êtes pas chevalier?

- Le navire que je commande à l'heure actuelle est la propriété privée du baron Ludwig von Wüthenstein de la Langue[2] anglo-bavaroise, celle que tu vas rejoindre, je suppose?

- Exactement! s'exclama le comte.

- Le baron n'a que vingt et un ans. Comme tu dois le savoir, David, un chevalier ne peut commander un bateau avant sa vingt-quatrième année et doit d'abord effectuer quatre caravanes.

Cordelia n'avait pas besoin d'explications. Elle avait bien souvent entendu son frère parler de ces « caravanes » qui consistaient en un voyage d'au moins six mois à bord des galères. Ces caravanes avaient pour but de donner aux chevaliers une expérience pratique de la navigation. De fait, les chevaliers de Malte avaient la réputation d'être les meilleurs capitaines du monde.

Les chevaliers n'étaient pas seulement ces intrépides combattants emplis de vaillance et amoureux de l'aventure qui provoquaient l'admiration. Ils avaient, en outre, une telle connaissance de la mer qu'ils étaient très recherchés en tant qu'instructeurs.

- Mon bateau, le *Saint-Jude*, expliqua Mark Stanton, appartient au baron et, comme l'Ordre manque de navires actuellement, les chevaliers pouvant fournir le leur sont très bien accueillis.

- Peut-être pourrai-je en faire autant plus tard! s'exclama le comte, les yeux brillants.

- Sans aucun doute, si toutefois tes moyens te le permettent, répliqua son cousin.

- C'est une idée qui ne m'était pas encore venue à l'esprit. Quand pourrai-je voir votre bateau?

- Quand tu voudras, répondit Mark Stanton, mais comme je viens juste d'arriver, j'aimerais, si vous le permettez, parler un peu avec vous deux avant que nous nous rendions au chantier.

- Mais bien sûr, acquiesça David, pendant que Cordelia expliquait en souriant :

- David n'aime pas Naples et il attend avec impatience de partir pour Malte. Il supporte mal son séjour forcé dans cette belle ville.

- Et vous? questionna Mark Stanton.

- Le pays est tellement merveilleux que j'ai l'impression de vivre dans un rêve continuellement.

Il vida son verre à petites gorgées, avant de déclarer sur un ton

nostalgique :

- Pour moi, lorsque j'essaie de retrouver dans mon esprit un endroit paisible et plein de charme, c'est à Stanton que je pense.

Le comte se leva.

- Je vais me préparer, dit-il, afin de ne pas vous faire attendre lorsque vous serez décidé à me montrer le bateau.

- Je ne suis pas pressé, répliqua Mark Stanton.

Malgré les paroles de son cousin, le comte traversa prestement la salle au parquet ciré recouvert de splendides tapis persans. Cordelia se tourna vers Mark avec un sourire :

- Je suis tellement heureuse que vous soyez là! David se rongeaît les sangs à l'idée que son départ pour Malte pût être encore retardé.

Le capitaine resta silencieux un moment, puis il reprit lentement :

- Réellement Cordelia, avez-vous sérieusement réfléchi à la décision de David? Il est encore bien jeune. Pensez-vous qu'il soit capable de tout abandonner?

- Je vous en prie, ne lui dites rien, implora Cordelia. Devenir chevalier a toujours été son but, son rêve et rien ni personne ne pourra lui enlever la conviction que c'est la voie choisie par Dieu pour l'appeler à son service.

Mark Stanton ne répondit pas et, au bout d'un moment, Cordelia ajouta :

- Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai eu peur qu'il ne soit pas accepté. Cela aurait été pour lui un coup terrible dont il ne se serait jamais remis.

- Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas été accepté...

- Oh! bien entendu nous avons nos huit quartiers de noblesse et les Stanton sont catholiques. Cependant je sais qu'un de nos cousins vivant à Rome a essayé de persuader Sa Sainteté le pape de refuser la sollicitation de David. En fait, il l'a plus ou moins dit lorsqu'il était en Angleterre.

- Savez-vous pourquoi?

- Il trouvait que David était trop jeune pour savoir ce qu'il faisait, qu'il y avait de grandes chances pour qu'il tombât amoureux un jour et regrette ensuite de ne pouvoir se marier. Je pense aussi qu'il n'était pas très satisfait de voir la fortune des Stanton s'en aller à Malte.

- Ces arguments me paraissent parfaitement valables, fit remarquer Mark Stanton.

Cordelia se rendit compte qu'elle avait été un peu brutale, mais elle sentait qu'elle devait protéger son frère contre ce grand cousin quelque peu intimidant. Elle ne comprenait pas pourquoi elle avait agi ainsi, sinon parce que Mark l'avait toujours contrariée lorsqu'elle était enfant.

Il la taquinait sans arrêt et, comme il était beaucoup plus âgé qu'elle, Cordelia avait un peu peur de lui. De plus, elle était obligée de reconnaître qu'elle en avait été jalouse.

David, de deux ans son aîné, était son meilleur ami et elle pensait qu'il serait parfaitement heureux auprès d'elle lorsqu'il serait rentré à la maison après avoir terminé ses études.

Mais dès le moment où Mark Stanton était apparu, il ne l'avait plus quitté. Il se mettait en quatre pour lui et trouvait sa compagnie infiniment plus plaisante que celle de sa petite sœur.

- Je pense de mon devoir d'empêcher David de faire une bêtise, déclara Mark. En fait, je suis la seule personne qui puisse se le permettre.

- Et de quel droit? demanda Cordelia sur un ton carrément hostile.

- Tout simplement parce que je suis son héritier.

Elle ouvrit de grands yeux :

- Vraiment? Je n'avais pas songé à cela.

- C'est moi qui dois hériter de son titre s'il lui arrivait malheur avant de se marier et d'avoir un fils. Je vous accorde que c'est une éventualité peu probable étant donné que j'ai huit ans de plus que lui.

Il marqua une pause avant de continuer :

- Mais sans compter que mon propre fils serait lésé, si toutefois

j'en ai un, je considère de mon devoir de montrer à David tous les inconvénients qui ne manqueront pas de se présenter s'il devient chevalier de Malte.

Cordelia se leva.

- N'en faites rien, supplia-t-elle. C'est un pur hasard si vous êtes à Naples actuellement aux commandes d'un bateau en partance pour Malte. Tout ce que je vous demande c'est de nous considérer comme de simples passagers et non comme vos cousins.

- Vous savez bien que c'est impossible, rétorqua Mark Stanton. A dire vrai, Cordelia, je serai ravi d'avoir à mon bord des personnes aussi distinguées et, je l'avoue, une aussi jolie cousine!

- Et pourtant vous avez l'intention de tourmenter David et de le rendre malheureux.

Mark Stanton se leva à son tour. Cordelia admira sa souplesse, remarquable chez cet homme athlétique.

- Parlons calmement de tout cela sans nous énerver, suggéra-t-il. Croyez-vous David capable de résister aux tentations de la chair pendant le reste de sa vie?

« Il devient cynique », pensa Cordelia, et elle répondit avec violence :

- Il y a des hommes qui ont d'autres ambitions que celles de courir derrière le premier jupon venu comme le font tous les Napolitains.

Mark Stanton sourit :

- En général, les Anglais sont un peu plus difficiles!

Cordelia comprit qu'il se moquait d'elle et se surprit à le détester. Elle se rappela son enfance et les taquineries de Mark à propos des taches de rousseur qu'elle avait sur le nez. Elle s'était toujours sentie petite, insignifiante et peu sûre d'elle en face de lui.

- Laissez-le tranquille, fit-elle avec colère.

Tout en parlant, elle se rendait compte que ce n'était pas ainsi qu'elle aurait dû procéder. Bien qu'elle fût très jeune et ignorante du monde, elle sentait parfaitement que cela ne servirait à rien de donner des ordres à un homme tel que le capitaine Stanton.

- Oh! allez-vous-en! cria-t-elle. David et moi n'avons que faire en ce moment d'un cousin qui nous donne des leçons. Oubliez que vous êtes venu et laissez-nous trouver un autre bateau.

- Vous n'êtes pas très aimable, Cordelia, et je sens bien que votre colère ne vient pas de ce que j'ai dit, mais tout simplement de ce que votre bon sens - ou plus exactement votre conscience - me donne raison.

- Laissez ma conscience tranquille, riposta âprement Cordelia. Je veux le bonheur de David, et il ne sera heureux que s'il reste fidèle à sa foi, s'il se consacre entièrement à son idéal comme il souhaite le faire.

A sa grande surprise, Mark Stanton ne répondit pas. Il traversa le salon et s'arrêta devant le portrait de lady Hamilton peinte par Mme Vigée-Lebrun lors de son premier séjour à Naples. Dans son « attitude » favorite de Bacchante, elle était très jolie et quelque chose de jeune, de vulnérable dans son expression lui rappelait Cordelia.

Cette dernière observait son cousin et se sentait désemparée, impuissante, devant cet homme volontaire, plein d'assurance et, pensait-elle, impitoyable.

Il s'éloigna du tableau et s'approcha d'elle.

- Nous avons beaucoup parlé de David, fit-il. Maintenant parlez-moi un peu de vous.

- Que voulez-vous savoir? répondit-elle d'une voix peu amène.

- Voyons les choses clairement. Si David se fait chevalier, qu'allez-vous devenir? Etant donné ce qui se passe à l'heure actuelle en Méditerranée, cela ne va pas être facile de retourner en Angleterre.

- Précisez votre pensée.

- Il y a un obstacle dont vous avez certainement entendu parler, et qui s'appelle Napoléon Bonaparte, répliqua Mark Stanton sur un ton sarcastique.

- J'ai entendu dire que sa flotte était cernée et bloquée par les Anglais à Toulon.

- Et j'espère qu'elle y restera... Mais le voyage sera long et pénible jusqu'en Angleterre.

- Il se peut... que je ne retourne pas... en Angleterre.

- Vous voulez dire que vous pourriez vous marier ici?

- Non... non... bien sûr... que non, répondit Cordelia vivement.

- Il m'est difficile de croire que lady Hamilton vous offrira indéfiniment l'hospitalité.

Mark Stanton se tut. Il lui paraissait improbable qu'Emma Hamilton pût accepter longtemps de garder auprès d'elle une jeune et jolie femme qui, sans aucun doute, ne tarderait pas à devenir une dangereuse rivale.

- Non... je ne vais épouser personne, murmura la jeune fille.

- Alors quels sont vos projets?

- Cela me regarde.

- Etant donné que vous êtes ma cousine la plus proche, en fait ma seule cousine dans ce pays, il me semble que j'ai le droit de les connaître.

Elle avait bien l'intention de se taire, mais en proie au conflit intérieur qui la tourmentait, elle déclara presque malgré elle :

- David voudrait que j'entre au couvent de Santa Romanica.

- Il voudrait quoi?

La question claqua dans le salon comme un coup de feu.

- J'y... songe, répliqua Cordelia avec dignité.

- Dieux du Ciel! s'écria-t-il. Les Stanton sont-ils tous devenus fous?

Manifestement, Mark Stanton était en train de perdre son calme. Abandonnant son attitude railleuse, il reprit :

- C'est déjà bien assez que David veuille prononcer des vœux qu'il regrettera amèrement plus tard. Mais que vous, jolie comme vous l'êtes, vous acceptiez d'entrer au couvent à dix-huit ans en ignorant tout de la vie relève de la pure folie!

Il était terriblement en colère. Cordelia essaya bien de se persuader que cela ne la touchait pas; elle se sentit néanmoins effrayée

et balbutia d'une toute petite voix :

- Je vous ai dit... que j'y songeais... David... le souhaite.

Mark Stanton répliqua :

- C'est bien dans le caractère des Stanton de forcer les gens à agir comme eux.

Sa colère se calmait et il poursuivit :

- Nous avons un grand-oncle, ou un grand-père commun, je ne sais plus très bien. C'était un ivrogne et il entraînait ses amis à boire avec lui. Un autre, qui jouait et corrompait les jeunes gens de telle façon que la plupart d'entre eux étaient acculés à la faillite dans les mois qui suivaient leur entrée au club des White.

- Les exemples que vous citez ne sont pas comparables, rétorqua froidement Cordelia.

- C'est exactement la même chose! David veut se faire moine, il faut que vous vous fassiez nonne. David veut consacrer sa vie à un noble idéal, vous devez faire de même, sans savoir si vous désirez réellement vous retirer du monde.

Cordelia restait muette et, au bout d'un moment, il ajouta avec emportement :

- Bon Dieu, mon enfant, vous avez toute la vie devant vous. Une vie qui peut être passionnante. Vous rencontrerez beaucoup d'hommes qui tomberont amoureux de vous et que vous aimerez en retour.

Cordelia esquissa un geste comme pour écarter cette idée, mais elle ne dit rien et Mark Stanton poursuivit :

- Pouvez-vous réellement envisager de vivre cloîtrée derrière de grands murs, continuellement et exclusivement avec d'autres femmes dont la plupart, je suis prêt à le jurer, ne sont pas des saintes, mais de vieilles filles agressives?

Cordelia prit sa respiration :

- Dites-vous bien, Mark, que c'est à moi seule de prendre ma décision, et rien de ce que vous pourrez dire ou faire ne m'arrêtera.

Après un moment de silence, Mark Stanton répondit doucement :

- Je n'en suis pas si sûr!

- Comment cela?

- Il est vrai que je ne suis votre cousin qu'au deuxième degré. Cependant, nous sommes loin de l'Angleterre, loin des membres proches ou plus âgés de notre famille, et j'imagine que j'obtiendrais facilement gain de cause devant un tribunal si je demandais à devenir votre tuteur.

- David est mon tuteur depuis la mort de notre père, fit Cordelia d'un ton acerbe.

- Mais David va être chevalier et, si je ne me trompe, il n'a pas encore atteint ses vingt et un ans?

- Je ne sais pas ce que vous manigancez, répliqua Cordelia, mais de toute façon vous feriez mieux de ne plus y penser. Je n'accepterai jamais que vous soyez mon tuteur, ni que vous ayez la moindre autorité sur ma personne.

Elle se rendit compte qu'elle ne l'impressionnait pas et ajouta d'une voix irritée :

- Je ferai ce qu'il me plaira et ce que je jugerai salubre pour moi. Tout ce que vous pourrez me dire ou dire à David sera en pure perte!

Mark Stanton se tut et Cordelia explosa en tapant du pied :

- Je vous déteste, Mark! Je vous ai toujours détesté. Laissez-nous tranquilles! J'étais heureuse... très heureuse avant votre arrivée.

Elle détourna son visage pour qu'il ne vît pas ses larmes et ne l'entendit pas arriver derrière elle.

Soudain, il posa les mains sur ses épaules et la fit pivoter afin de pouvoir la regarder en face :

- Je suis désolé, Cordelia, déclara-t-il doucement. Je vois bien que je n'aurais pas dû agir ainsi. Voulez-vous me pardonner?

Surprise par ce changement d'attitude et par sa voix qui n'était plus la même, la jeune fille ouvrit de grands yeux étonnés.

Il lui sourit avec tant de charme que beaucoup de femmes plus averties que Cordelia y auraient succombé.

Mark Stanton porta la main de sa cousine à ses lèvres et y déposa un baiser.

- Pardonnez-moi, Cordelia, répéta-t-il.

Prise au dépourvu, elle le regarda d'un air stupéfait, ne s'attendant pas à une telle réaction de sa part.

- Si nous allions retrouver David ? proposa-t-il. Je vais vous emmener voir mon bateau. Je ne serais pas autrement surpris que David arrive à galvaniser ces indolents Napolitains et à les inciter à travailler beaucoup plus vite qu'ils n'en avaient l'intention!

Mark Stanton tenait toujours la main de Cordelia. Elle plongea les yeux dans les siens, ne sachant que dire.

Elle était toujours furieuse, pourtant, à son contact, sa colère s'évanouit.

Cordelia retira sa main et se précipita vers la porte. En arrivant dans sa chambre, elle sentait encore la chaude pression de sa bouche sur sa peau.

Le salon brillait de mille feux. Même les fleurs des terrasses avaient été éclairées. L'écho des rires et des voix venait, par les fenêtres ouvertes, se perdre dans le velours moelleux de la nuit.

Le chant des mandolines et des guitares s'éleva, porté par une légère brise marine qui rafraîchit la soirée particulièrement chaude.

Les attelages somptueux conduits par des laquais en livrée déposaient devant le palais Sessa un flot incessant d'invités élégants et de femmes couvertes de bijoux.

Les hommes, avec leurs boucles noires fortement poudrées et leurs innombrables décorations, formaient un contraste éclatant avec les femmes vêtues de soie, de satin, de gaze et de dentelle, parées de bijoux étincelants qui évoquaient irrésistiblement le feu du Vésuve.

Dans cette foule bavarde, jacassante, le capitaine Stanton dépassait d'une bonne tête tous les hommes. Avec ses cheveux sans poudre et son visage bronzé, il ressemblait à un géant perdu au milieu des pygmées.

Cordelia, bien qu'elle fit son possible pour l'éviter, avait

beaucoup de mal à ne pas le voir au milieu des invités de l'ambassadeur.

Mark Stanton n'ignorait pas que les Napolitains étaient fiers, patriotes, intelligents et cultivés. Parmi eux l'on trouvait des hommes brillants : philosophes, savants, écrivains, écœurés par la tyrannie impitoyable et arbitraire qui régnait dans leur pays.

Ils détestaient les Bourbons, et particulièrement la reine autrichienne avec sa police secrète et ses intrigues. Ils détestaient aussi son mari paresseux et inculte.

« Ces gens, pensait Mark alors qu'il se promenait parmi eux, souhaitent l'invasion des Français. En cas de guerre, ils opposeraient peu de résistance, sinon aucune à Napoléon. »

Cependant, il s'était très bien rendu compte à la suite de ses fréquents séjours à Naples que la reine Marie-Caroline constituait un solide rempart contre les ambitions politiques françaises. Depuis l'exécution à Paris de sa sœur Marie-Antoinette, elle vouait aux Français une haine farouche.

La meilleure amie de la reine, sa confidente et sa conseillère, était sans aucun doute la femme de l'ambassadeur d'Angleterre, la belle Emma Hamilton, qui ne jouissait d'aucune considération dans son pays à cause de ses origines modestes.

Mark Stanton savait que, lorsque la flotte française était arrivée à Naples, sous le commandement de l'amiral de la Touche, les bateaux de guerre n'avaient pas seulement effrayé la population, mais aussi pointé leurs canons sur la cité.

Le roi, paralysé par la peur, avait accepté les termes d'une soumission abjecte. Mais, lorsque les navires imposants s'étaient lentement éloignés du port, bon nombre de Napolitains avaient vu partir les tricolores avec un certain regret.

« Reste à savoir, pensait Mark Stanton, ce qui se passerait dans le cas où la flotte anglaise arriverait à Naples. »

La reine Marie-Caroline et lady Hamilton auraient-elles assez de poids pour contraindre le roi à ravitailler les bateaux anglais?

A cet instant précis, rien dans son attitude ne pouvait laisser deviner ses pensées. Il souriait aux jolies femmes qui essayaient par tous les moyens d'attirer son attention et il répondait respectueusement aux hommes d'Etat napolitains qui ne voyaient en

lui qu'un corsaire aventureux.

Il était déjà très tard lorsqu'il réalisa qu'il n'avait pas vu Cordelia depuis un bon moment. Comme il faisait très chaud dans le salon, il pensa qu'il la trouverait dehors.

Elle n'était pas sur la terrasse et il s'engagea dans le jardin, sous les citronniers, les orangers et les grenadiers. Les lucioles dansaient parmi les fleurs.

Il s'arrêta pour contempler la baie tranquille où les lumières des bateaux de plaisance se reflétaient au milieu des navires.

Soudain, il éprouva une envie folle de quitter ce monde superficiel et de descendre vers le petit peuple des pêcheurs, avec leurs pantalons rayés, leurs vestes rouges, leurs chapeaux noirs et leurs anneaux d'oreilles en or, flânant et bavardant sur le quai. Il aimait les entendre chanter tandis que, dans chaque coin sombre, un homme et une femme se tenaient enlacés.

C'était gai, naturel et, pensait Mark Stanton, infiniment préférable à la prétention parfumée, artificielle des gens qui l'entouraient. La plupart d'entre eux le considéraient comme un ennemi, comme le représentant d'un pays qui s'opposait à l'impatience fiévreuse de Bonaparte désireux d'avoir l'Europe entière sous sa botte.

Toujours à la recherche de Cordelia, il pénétra plus avant dans le jardin, se demandant si elle n'avait pas été entraînée dans quelque endroit romantique par un jeune aristocrate amoureux.

Tout à coup, il la vit près de lui et, avant même de lui prendre le bras, il s'aperçut qu'elle avait peur.

- J'ai... j'ai vu que v... vous étiez seul, balbutia-t-elle.

- Que se passe-t-il? demanda Mark. Pourquoi êtes-vous si bouleversée?

Il distinguait très nettement son visage éclairé par une lanterne suspendue à la branche d'un arbre, mais aussi par la lumière des étoiles qui faisaient du ciel entier un panorama scintillant d'une indescriptible beauté.

- Tout... va bien... maintenant.

Elle haletait et ses petits seins soulevaient rapidement le corsage de sa robe au décolleté profond.

- Dites-moi ce qui vous a effrayée, insista Mark Stanton.

- C'est... de la folie... de ma part, mais...

Sa voix mourut, et il eut le sentiment qu'elle était en train de se demander si elle pouvait lui faire confiance.

Il attendait, immobile, et pour Cordelia sa présence avait quelque chose de rassurant qui la réconfortait. Il était si grand, si fort, et il était anglais. De plus, il était aussi son cousin. Elle se décida enfin :

- S'il vous plaît... Mark... voulez-vous... m'aider?

2

- Etes-vous vraiment obligé de partir si tôt?

La voix venait du lit, chaude, caressante, un peu lasse.

Mark Stanton s'habillait à la hâte, car le jour entrait par la fenêtre ouverte.

- Je déteste arriver chez moi en tenue de soirée après le lever du soleil, déclara-t-il.

- Les Napolitains pensent que c'est une preuve de virilité, fit la voix avec un petit rire. Mais vous, mon beau capitaine, vous n'avez nul besoin de prouver la vôtre!

Mark Stanton tourna la tête et répondit par un sourire. Sa silhouette athlétique se reflétait dans le miroir de la coiffeuse garnie d'une profusion de lotions, d'onguents et de crèmes de beauté.

La chevelure soyeuse de la princesse Gianetta di Sapuano, brune avec des reflets roux, était répandue sur l'oreiller de dentelle. Ses yeux noirs l'observaient avec une passion qui ne pouvait tromper un homme habitué aux femmes comme l'était Mark Stanton.

Maints poètes lui avaient écrit des sonnets, de nombreux peintres avaient vainement tenté de rendre la perfection de son visage ovale et de ses lèvres sensuelles.

A vingt-six ans la princesse Gianetta était à l'apogée de sa beauté. Personne à Naples ne pouvait rivaliser avec ses charmes ni lui ravir la position qu'elle occupait dans cette société éminemment snob et fermée.

Veuve depuis l'âge de vingt et un ans, la princesse avait refusé tous les partis. Elle préférait prendre des amants qu'elle choisissait avec discernement, tout en profitant de l'énorme fortune que lui avait laissée son mari.

Mark Stanton se rendait chez elle chaque fois qu'il était à Naples.

Il n'ignorait pas que ses visites chez la princesse provoquaient parmi ses admirateurs une jalousie qui aurait pu aller jusqu'au meurtre!

- J'espérais de tout cœur votre retour, fit Gianetta, et lorsque je vous ai vu à l'ambassade d'Angleterre, j'ai compris que mes vœux étaient exaucés.

- Je savais que vous y seriez, répliqua Mark Stanton.

Il boutonna rapidement sa chemise de fin linon avec l'adresse d'un homme habitué à s'habiller seul, sans l'aide d'un domestique.

La chambre silencieuse était emplie d'un parfum étrange, entêtant, qui était propre à la princesse. Ses amants le connaissaient bien : longtemps après avoir quitté son lit, ils le respiraient encore, et leurs mains, leurs corps en restaient imprégnés.

Les grands vases de fleurs sur le balcon, l'immense tête de lit sculptée et drapée de rideaux de soie vert jade convenaient parfaitement à sa beauté exotique.

La princesse se releva sur ses oreillers, découvrant son corps aux proportions parfaites et deux seins provocants.

- Mark, avez-vous jamais songé à vous marier?

Il ôta sa veste de la chaise sur laquelle il l'avait jetée, puis répondit :

- Dois-je considérer cela comme une déclaration?

Les yeux de Mark Stanton pétillaient et il y avait une note d'amusement dans sa voix.

- Et si c'en était une?

Il était en train d'enfiler la manche de son uniforme. Etonné par cette réponse, il interrompit son geste :

- Si vous parlez sérieusement, vous devez connaître la réponse!

Il entendit un petit soupir.

- En effet, je la connais! Vous voulez être libre de courir le monde afin de pouvoir continuer vos dangereuses pirateries qui vous seront certainement fatales un jour ou l'autre!

- Je n'ai pas d'autre solution, si ce n'est d'être enfermé dans une cage dorée. Ma chère Gianetta, on ne peut priver de liberté un animal sauvage.

- J'ai entendu dire que même les plus farouches pouvaient s'appivoiser!

Mark Stanton se mit à rire :

- Je n'y crois guère! C'est tout au plus un conte de fées pour apprendre aux enfants à être bons envers les pauvres bêtes.

Soudain la princesse lui tendit les bras.

- Je te désire, Mark! C'est toi que je veux... (Maintenant sa voix était réellement passionnée.) Ne me quitte pas. Reste avec moi au moins tant que tu es à Naples, et quand tu partiras tu emporteras mon cœur avec toi.

Mark Stanton remit en place les épaulettes de sa veste et s'avança près du lit. Il s'arrêta pour contempler la ravissante personne qui s'y trouvait.

Il pensait que Gianetta n'était pas seulement l'une des plus jolies femmes qu'il eût connues, elle était aussi l'une des plus ardentes...

Il prit la main qui reposait sur le drap et la porta à ses lèvres.

- Je vous remercie, fit-il affectueusement, pour le bonheur que vous m'avez donné cette nuit et toutes les autres fois.

Elle comprit sans avoir besoin de paroles qu'il refusait sa proposition, mais comme toutes les femmes elle voulait avoir le dernier mot et elle resserra son étreinte.

- J'ai dit que je vous désirais...

- Vous êtes insatiable.

- En ce qui vous concerne, c'est vrai. Avec les autres hommes c'est toujours moi qui suis fatiguée la première...

Il retira sa main, effleurant les cernes qu'elle avait sous les yeux.

- Il faut dormir, Gianetta.

- Je ne rêverai que de vous.

- Hum, je me le demande...

- C'est la pure vérité, et je serais encore bien plus heureuse si vous étiez là à mon réveil.

Elle renversa la tête dans un geste provocant d'abandon.

- Non, Gianetta. Je dois partir. Mon bateau m'attend.

Il lui adressa un regard rieur et tenta de se libérer mais la princesse le retint.

- Ne partez pas encore, implora-t-elle. Nous n'avons pas eu le temps de causer. J'ai tellement de questions à vous poser, et il y a tant de choses que j'aimerais savoir.

- A cette heure-ci du matin?

- Pourquoi pas? Si vous n'avez pas envie de parler d'amour, parlons au moins de la situation politique.

Les doigts légers de la princesse caressèrent le visage de Mark tandis qu'elle demandait :

- Avec combien de bateaux l'amiral Nelson bloque-t-il la flotte française à Toulon?

- Cela vous intéresse?

- Mais naturellement! Je n'ai pas envie de revoir les Français à Naples.

- ... et de plus le résident français serait captivé par la réponse que je pourrais vous faire...

Elle se raidit. Puis, comme elle lui lançait un regard penaud à travers ses longs cils noirs, il éclata de rire.

- Gianetta, ma douce, fit-il tendrement, vous ne serez jamais une bonne espionne, et vous avez tant d'autres talents plus séduisants!

Elle soutint son regard.

- Le résident français est très reconnaissant de la plus petite information qu'il peut recueillir.

- Et je serais moi-même très reconnaissant pour tout ce que vous voudrez me confier.

La princesse hésita un moment avant de déclarer :

- Napoléon Bonaparte vient d'apprendre que les Russes s'intéressaient à Malte.

Mark Stanton s'assit sur le lit.

- ... Talleyrand a dit à Bonaparte l'année dernière que Malte était un nid d'espions autrichiens, russes et anglais.

- Tout le monde sait qu'il en a lui-même installé deux de plus : un Maltais et un Français.

Mark Stanton s'aperçut que la princesse l'écoutait avec attention. Il poursuivit :

- Le tsar Paul a fondé un prieuré russe de l'ordre de Saint-Jean. De ce fait, il espère que le Grand Maître lui enverra des chevaliers pour enseigner la navigation aux officiers russes.

Ses yeux guettaient l'expression de la princesse; il ajouta :

- Je vous assure que les fortifications de Malte sont imprenables, si elles sont bien défendues! C'est une information que vous pourrez toujours confier au résident français afin qu'il la transmette à Bonaparte dans les plus brefs délais.

Il y avait une note de mépris dans sa voix. Pour toute réponse, la princesse mit les bras autour de son cou et lui tendit ses lèvres.

- Pardonnez-moi. Je n'aurais pas dû employer cette ruse idiote

pour essayer de vous garder plus longtemps auprès de moi.

Son étreinte si fit plus possessive et elle murmura :

- Vous êtes anglais et, c'est pourquoi j'ai de la sympathie pour vos compatriotes et non pour les Français. Mais en réalité il n'y a qu'une seule personne qui m'intéresse : vous!

Sa bouche était contre celle de Mark, et elle l'embrassa avec fougue.

Il lui rendit son baiser, puis, fermement, il se dégagea et se leva.

- Au revoir, inoubliable et ensorceleuse Gianetta...

- Je vous reverrai?

C'était à la fois une question et une prière.

- Je ne connais pas la date exacte de mon départ, répliqua-t-il évasivement.

- Je t'aime, Mark... Souviens-toi que je t'aime.

Il s'éloigna et sourit à la princesse. Mais tandis qu'elle lui tendait les bras dans un geste de désespoir, il sortit de la chambre et referma la porte derrière lui.

Gianetta poussa un petit cri et enfouit son visage dans les oreillers de soie.

Dehors l'air était frais et la lumière avait cette limpidité, cet éclat particuliers à Naples que Mark Stanton n'avait jamais retrouvés ailleurs.

Bien qu'il fût encore très tôt, les rues étaient pleines de gens se rendant au travail, à l'église, au port. La plupart des femmes étaient vêtues de jupes rouges et de tabliers blancs. Les hommes portaient des maillots rayés, des chapeaux noirs et de larges ceintures vives.

Les *lazzaroni* insolents, joyeux, les pêcheurs pittoresques et nonchalants qui formaient une grande partie de la population n'étaient pas encore bien réveillés et bâillaient en sortant de chez eux.

Les cloches commençaient à sonner dans les campaniles et les clochers des innombrables églises pour appeler les femmes, qui, la tête couverte d'un voile de dentelle, se pressaient pour se rendre à la messe.

Des moines, des religieuses, des prêtres arrivaient de tous les quartiers de la ville.

Mark Stanton flânait parmi ces gens avec un air si dominateur que, invariablement, ils s'écartaient pour lui laisser le passage.

Il ne pensait plus à Gianetta dont le parfum le poursuivait encore, mais à Cordelia. Sa voix résonnait encore à ses oreilles :

- S'il vous plaît... Mark... voulez-vous... m'aider?

C'était le cri d'un enfant.

- Allons nous asseoir quelque part, avait-il répondu.

La prenant par la main, il l'avait conduite jusqu'à une charmille surplombant la baie. L'endroit était tranquille et le terrain abrupt au-dessous d'eux permettait de découvrir l'horizon d'un bleu profond, où la mer rejoint le ciel étoilé.

La charmille était discrètement éclairée par une petite lanterne. En s'asseyant sur un banc près de Cordelia, Mark Stanton avait remarqué sa frayeur.

Il lui prit la main. La jeune fille, droite, la tête haute sur son long cou gracieux, donnait une grande impression de fragilité.

Cordelia regardait droit devant elle, cherchant ses mots.

- Dites-moi tout, commença-t-il doucement.

- C'est... le duc de Belina, articula-t-elle péniblement au bout d'un moment.

Mark Stanton haussa les sourcils sans rien dire. Elle poursuivit.

- Il... il ne veut pas... me laisser tranquille. Il... a parlé à... lady Hamilton, et elle encourage sa... cour.

- Il veut vous épouser?

Cordelia acquiesça d'un hochement de tête.

- Il m'a demandée en mariage dès notre seconde rencontre... et je lui ai dit non. Malgré cela, il ne veut pas considérer ce refus comme une... réponse.

- Vous en avez parlé à David?

- Oui...

- Et qu'a-t-il dit?

- Il pense que ce serait un mariage très... avantageux pour moi. Bien sûr, à Naples, le duc est considéré comme quelqu'un de très important.

- Quelqu'un de très important! s'était écrié Mark. Mais vous ne l'aimez pas!

- Je le déteste! Je le déteste... et il me fait peur.

Elle regarda son cousin pour la première fois depuis le début de leur conversation et reprit d'une voix où perçait la crainte :

- Vous allez penser que je suis... folle. Comme lady Hamilton... vous allez peut-être me presser d'épouser le duc... mais je ne... peux pas.

- Pourquoi?

Cordelia hésita un instant avant d'avouer faiblement :

- Je... ne l'aime pas!

- Vous considérez l'amour comme une chose importante?

Elle tendit les mains vers lui dans un geste presque suppliant, puis les laissa retomber.

- Vous ne pouvez pas... comprendre. Je sais que vous pensez que je devrais être reconnaissante à quelqu'un... qui appartient à une si noble famille, quelqu'un de si fortuné, de si puissant et qui possède tant de richesses, de bien vouloir m'épouser... mais...

Elle s'était arrêtée et, après un silence, Mark Stanton demanda avec curiosité :

- Voulez-vous terminer votre phrase?

- Je ne pourrai pas... lui permettre... de me toucher.

- Alors le duc doit accepter cela comme une fin de non-recevoir, avait déclaré Mark Stanton.

- Pourriez-vous le lui dire? demanda-t-elle vivement. Pourriez-vous lui faire comprendre que je ne changerai pas d'avis et qu'il ne

doit plus... m'approcher, qu'il ne doit plus essayer... de m'embrasser comme il vient de le faire... il y a un instant?

- Le duc n'est peut-être pas étranger à votre idée d'entrer au couvent?

Elle s'était tue une fois de plus et Mark Stanton eut le sentiment qu'elle se demandait si elle pouvait lui faire confiance.

- Je veux tout savoir, dit-il calmement.

- Il y avait... un autre homme en Angleterre avant que nous partions, reprit Cordelia au bout d'un moment. Il vit près de Stanton Park et je le connais depuis des années.

- Il vous a demandée en mariage?

- Oui... et comme le duc... il ne voulait pas m'écouter. Il venait tous les jours... il écrivait... il avait parlé à David.

Elle poussa un profond soupir.

- Tout ceci m'était... très pénible.

- Vous ne l'aimiez pas?

- Non, il était horrible! Il y avait quelque chose de grossier, de déplaisant en lui... C'est difficile à expliquer car il avait beaucoup de succès auprès des femmes, et même les hommes l'aimaient bien, mais je sentais que le visage qu'il montrait en société ne correspondait pas à ce qu'il était... réellement.

- Et quelle était l'opinion de David?

- Il voulait que je... l'épouse.

Après une pause, Cordelia reprit :

- Je comprends le point de vue de David. Il voudrait me voir établie afin de se sentir libre de vivre sa propre vie, sans que je sois un poids pour sa conscience.

- ... et pour s'éviter des remords, il veut vous enfermer dans un couvent!

Mark avait prononcé ces paroles sur un ton sarcastique et accusateur.

- David n'a peut-être pas tort de croire que je pourrais y être heureuse.

- Ce n'est pas mon avis.

- J'ai souvent pensé, déclara Cordelia avec hésitation, qu'il... doit y avoir quelque chose... qui ne va pas en moi. Je ne suis... sûrement pas comme les autres femmes, puisque je suis incapable... d'aimer les hommes... qui m'aiment.

Elle se tordait les mains, comme si le fait de parler de ses sentiments secrets avait fait surgir des craintes profondes, mais bien réelles.

Mark Stanton se pencha sur la jeune fille et posa sa main sur les siennes.

- Ecoutez-moi, Cordelia. Ecoutez-moi avec attention.

Rassurée par le ton affectueux de son cousin, elle le regardait avec confiance. Il poursuivit :

- Ce que vous ressentez est parfaitement normal. Vous n'êtes pas différente des autres femmes, mais vous êtes plus sensible et vos aspirations sont plus élevées que les leurs.

- Je ne... comprends pas.

- Je vais vous expliquer. Chaque être humain, homme ou femme, porte en lui un rêve, une vision, si vous préférez, qu'il essaye de matérialiser.

- Comme David... et son désir de devenir chevalier?

- Exactement! acquiesça Mark Stanton. Nous cherchons l'amour et nous tentons de le trouver avec une personne du sexe opposé.

- Mais l'amour... commença Cordelia.

Puis elle s'arrêta. Elle était en train de penser à l'amour tel que le concevaient les Napolitains aux voix charmeuses. Un amour qui se traduisait par des flirts continuels; la chasse aux femmes était un sport pour les princes italiens et les jeunes patriciens. Des épouses déçues, des maris infidèles et des indiscretions à peine voilées, voilà en quoi consistait la vie amoureuse à Naples.

- Ce que vous voyez ici n'est pas l'amour, déclara brutalement Mark Stanton. Ce n'est pas celui dont je vous parle, celui que vous

attendez, Cordelia.

Il sentit qu'elle se rapprochait de lui.

- Expliquez-moi... je veux comprendre.

- L'amour est quelque chose de divin et provient d'un pouvoir qui nous dépasse. Mais comme on ne le rencontre pas toujours, plutôt que de s'en passer, on le remplace par une imitation, un sentiment inférieur, vulgaire.

- Et c'est... ce qui se passe ici?

- Pour les Napolitains, l'amour et l'envie d'être amoureux sont aussi naturels que l'air qu'ils respirent. Ce sont des gens au cœur chaud, des gens passionnés, émotifs.

- Oh! Je... sais!

- Mais pour ceux, comme nous, qui viennent de pays plus froids et plus austères, l'amour n'est pas aussi simple. Cependant, comme nous n'aimons pas seulement avec notre cœur et notre corps, mais aussi avec notre esprit et notre âme, lorsque nous le trouvons enfin, il est beaucoup plus merveilleux.

Il marqua une pause avant de reprendre doucement.

- En fait, le rêve qui se cache au plus profond de nous-mêmes peut devenir réalité.

Cordelia poussa une exclamation :

- Je comprends... Je sais maintenant... c'est bien ce que je désire... ce que j'ai toujours désiré.

Elle regarda Mark Stanton de ses yeux immenses.

- Et si je ne le trouve... jamais?

De nouveau sa voix s'était emplie de crainte, mais cette fois-ci ce n'était pas pour la même raison.

- Voulez-vous me faire confiance, si je vous promets que vous trouverez l'amour? L'amour que vous portez au fond de votre cœur, mais qui n'est pas encore entré dans votre vie?

- Je veux bien croire... que je le connaîtrai.

- Vous le connaîtrez, assura Mark Stanton.

Cordelia soupira.

- Tout est tellement simple avec vous. Vous avez chassé toutes mes peurs.

- Maintenant il faut que vous me promettiez quelque chose.

Elle leva les yeux sur lui avec un peu d'appréhension :

- Je veux que vous me promettiez de donner une chance à la vie, j'entends la vie de tous les jours comme nous la vivons, vous et moi, avant d'entreprendre quoi que ce soit sur un coup de tête.

- Vous voulez parler... de mon entrée au couvent?

- Je veux dire aussi que vous ne devez pas vous laisser marier à un homme avant d'être absolument certaine de l'amour qu'il vous offrira et de celui que vous lui donnerez en retour. Il faut que vous trouviez cette qualité de sentiment dont vous rêvez.

- Je vous le promets!

Elle sourit pour la première fois depuis le début de leur conversation, puis ajouta rapidement :

- Vous... parlerez... au duc?

- J'en fais mon affaire, répondit Mark Stanton d'une voix ferme. Il ne vous ennuiera plus, Cordelia, et vous pourrez m'envoyer tous les bellâtres qui vous importunent. Je suis prêt à les entendre faire l'éloge de vos charmes, et à les flanquer dehors ensuite...

Cordelia parut surprise.

- Je ne vous demande pas d'être grossier avec personne. Après tout, je suppose que c'est plutôt flatteur pour moi d'être désirée?

- Pas de cette façon, répliqua Mark Stanton. Oubliez tout cela, Cordelia. Tant que nous serons à Naples je veillerai sur vous.

- Et quand nous serons... à Malte? murmura Cordelia.

- J'espère bien être dans les parages. Venez, retournons au salon, dit-il en se levant. Etant donné que je me considère maintenant comme votre tuteur, je ne puis vous permettre de rester plus longtemps dans le jardin. Si les gens ont remarqué votre absence, vous

pourrez toujours trouver une excuse.

Il se rendit compte, à l'expression de Cordelia, qu'elle n'avait pas pensé commettre une faute en agissant de la sorte.

- Je n'aurais pas dû aller dans le jardin?

- Ce n'était pas très malin, à moins de vouloir vous mettre dans une situation périlleuse comme vous en avez fait l'expérience avec le duc.

- C'était... de la folie de ma part, admit Cordelia, mais il insistait... tellement, et je ne savais pas comment... refuser.

- La prochaine fois, dites non carrément, répliqua Mark Stanton en souriant.

- Je dirai non.

Ils se dirigèrent vers le petit sentier qui menait à la charmille. Elle s'arrêta, la lumière des étoiles jetait des reflets d'or argenté dans ses cheveux.

- Merci, dit-elle doucement. Je suis désolée d'avoir été... dure avec vous aujourd'hui, mais vous me... faisiez peur.

- Et à présent?

- Je ne me sens plus du tout effrayée et... j'ai confiance en vous.

Elle leva les yeux : Mark était grand et fort. Elle était heureuse qu'il fût son cousin, heureuse de n'avoir plus rien à craindre.

Mark Stanton l'avait trouvée gracieuse dans sa robe blanche. Sa place était bien parmi les fleurs qui l'entouraient, parmi les étoiles brillantes, près de la mer qui scintillait à leurs pieds. Elle faisait partie du paysage et, pourtant, sa personnalité était distincte et bien réelle.

« Elle ressemble à un perce-neige », pensa-t-il tout à coup.

Pendant un instant, les senteurs parfumées de la nuit italienne avaient disparu et Mark s'était retrouvé à Stanton Park au milieu des perce-neige blancs et purs, pointant leurs têtes timides sous les grands chênes.

« Un perce-neige », se répétait Mark Stanton en se dirigeant vers la maison.

Pour lui, Cordelia était aussi fragile, aussi délicate, aussi émouvante que la première fleur du printemps anglais.

Le soleil brillait déjà sur la ville lorsque Cordelia s'éveilla au palais Sessa, et elle ressentit une impression de bien-être qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps.

Elle se sentait protégée et en sécurité. C'était un sentiment qu'elle n'avait pas éprouvé depuis la mort de son père, et qu'elle retrouvait maintenant comme par magie, grâce à Mark Stanton.

Elle avait confiance dans l'avenir et se sentait délivrée de toute appréhension.

« Il a été gentil, se dit-elle, beaucoup plus gentil que je ne l'aurais imaginé. »

Puis elle se demanda s'il ne s'était pas ennuyé en bavardant avec elle aussi longtemps, s'il ne l'avait pas trouvée terne et stupide à côté des belles femmes brillantes et spirituelles qui l'avaient entouré toute la journée.

L'une d'elles, en particulier, était la plus jolie personne qu'elle eût jamais vue. Elle l'avait rencontrée avant l'arrivée de Mark et savait qu'elle s'appelait la princesse Gianetta di Sapuano. Elle venait très souvent à l'ambassade d'Angleterre et, dans les soirées, elle éclipsait toutes les autres femmes; les hommes tournaient autour d'elle comme des phalènes attirées par une lampe.

« Elle est très belle », pensa Cordelia, et en comparaison elle se jugea insipide avec ses cheveux blonds et sa peau blanche

Elle se rappelait maintenant que, lorsqu'ils étaient revenus au salon, l'orchestre jouait un air romantique très doux. A peine avaient-ils mis le pied sur la terrasse que déjà la princesse se précipitait sur Mark Stanton.

- Je commençais à m'inquiéter de ne plus vous voir, avait-elle déclaré sur un ton possessif avec une note de passion qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments.

De plus, Cordelia n'avait pas manqué de remarquer la façon provocante dont elle regardait son cousin et semblait lui offrir ses lèvres. Elle n'aurait jamais imaginé qu'une femme pût être d'une beauté aussi parfaite et sensuelle à la fois.

Elle pensa aux sirènes qui chantaient pour attirer Ulysse. Il

n'avait pu échapper à leurs charmes qu'en se bouchant les oreilles avec de la cire et en se faisant attacher solidement au mât de son bateau. Il y avait quelque chose dans la voix de la princesse que Cordelia trouvait irrésistible. Peut-être était-ce son léger accent qui rendait son anglais plus séduisant, plus doux que celui des Anglais? Peut-être était-ce parce qu'elle s'adressait à Mark Stanton? Plus rien alors ne semblait compter pour elle en dehors de lui.

Le jeune homme à qui Cordelia avait promis une danse la réclamait à grands cris, lui reprochant de l'avoir abandonné. Lorsqu'elle quitta son cavalier, Cordelia s'aperçut qu'elle ne voyait plus son cousin et que la princesse avait disparu, elle aussi.

Une fois habillée, Cordelia descendit l'escalier et trouva son frère qui venait d'arriver.

- Tu es bien matinal! s'exclama-t-elle. Où es-tu donc allé?

- Je reviens du port. Mark m'avait donné la permission hier de secouer un peu ces ouvriers paresseux et c'est exactement ce que je viens de faire.

- A ton avis, quand le bateau sera-t-il prêt?

David fit avec les mains un geste expressif qu'il avait emprunté aux Napolitains.

- Dieu seul le sait! Ils n'ont pas l'air de vouloir se presser. Ils trouvent toujours une excuse à leur négligence.

- Prends ton mal en patience, dit Cordelia en riant. Après tout, il est normal qu'après un long voyage Mark et le propriétaire du navire désirent prendre un peu de repos.

- Nous allons voir le baron aujourd'hui, s'écria David, les yeux brillants. Il séjourne chez des amis aux environs de Naples, mais j'ai entendu sir William l'inviter à déjeuner.

- Sir William a été si gentil pour nous! Je pense, David, que ce serait une ingratitude de ta part d'exprimer trop ouvertement devant lui ton désir de quitter Naples au plus vite.

- Mais c'est mon vœu le plus cher! Je ne peux plus supporter de rester ici à ne rien faire alors que je pourrais être avec les chevaliers!

- Ce ne sera plus bien long maintenant, répondit Cordelia d'une voix apaisante.

Ils sortirent sur la terrasse où le soleil leur parut presque aveuglant après la pénombre du salon.

- Chaque jour va me sembler un siècle jusqu'à ce que je sois à Malte, déclara David. De plus, j'ai peur que quelque chose nous empêche d'arriver...

- Que veux-tu dire? s'inquiéta Cordelia.

David jeta un coup d'œil par-dessus son épaule comme s'il craignait d'être entendu.

- La nuit dernière, tout le monde parlait de l'énorme flotte que Bonaparte est en train de rassembler à Toulon. Beaucoup de gens pensent qu'il a un plan secret.

- Il est bien certain qu'avec tant de navires, il doit espérer échapper à la surveillance des Anglais! Il prépare sans doute une nouvelle attaque navale.

- Mais que veut-il faire? Là est la question. Il a pourtant assez de pays à conquérir sans quitter la terre ferme!

- Encore des batailles, encore des souffrances! Comme je hais la guerre! s'écria Cordelia.

- Toutes les femmes sont comme toi, répliqua David. Néanmoins, je ne peux m'empêcher de penser que ce Napoléon est extraordinaire!

- Extraordinaire?

- Est-ce que tu réalises que pendant une simple campagne il a battu cinq armées, gagné dix-huit batailles rangées et sept combats de moindre importance? (Il marqua une pause avant d'ajouter, très impressionné :) Sir William a calculé qu'il avait rapporté deux cents millions de francs au Trésor de la France.

- Il n'a pas encore conquis l'Angleterre et il n'est pas près de le faire! s'exclama Cordelia avec violence.

- Ni Malte non plus, rétorqua le jeune homme d'une voix exaltée. Te rappelles-tu, Cordelia, lorsque je t'ai lu l'histoire du siège par les Turcs?

- Cela s'est passé il y a bien longtemps.

- En 1565 et, à cette occasion, la bravoure, la résistance, ainsi que le courage stupéfiant dont firent preuve les chevaliers furent

inouïs.

Il continua d'une voix vibrante d'admiration :

- Les chevaliers chassèrent les Turcs de la Sicile et de l'Italie du sud. Décimés, massacrés, ils furent vainqueurs malgré tout.

- Tu m'as raconté cette histoire si souvent, fit Cordelia avec douceur.

- Qui sait quand nous pourrons reprendre la lutte? Même si nous devons nous battre contre toute la flotte française, nous gagnerons, Cordelia.

- Bien sûr, vous gagnerez, acquiesça la jeune fille désireuse de ne pas le contredire. Malte est la plus puissante place forte du monde.

- Les fortifications ne servent à rien si les hommes ne sont pas capables de les défendre.

Les yeux de David s'illuminèrent tout à coup et il s'écria, plein de fougue :

- Si seulement je pouvais avoir la chance de faire mes preuves! Si je pouvais combattre comme Jean de la Valette durant le siège et porter l'étendard de la croix de Malte à la victoire!

Cordelia se leva. Elle posa les mains sur les épaules de son frère et l'embrassa sur la joue.

- Quoi qu'il arrive, je sais que tu feras toujours ce qui est droit et noble. Mais, David, je tremble à l'idée que tu vas te battre.

- Je veux combattre pour ma foi, répondit le jeune homme, et je t'assure que j'ai l'intention de devenir une fine lame et un tireur de première classe.

- Mais tu es déjà tout cela...

- Je le crois, mais jusqu'à présent je n'ai chassé que les perdrix. C'est tout différent lorsqu'il s'agit de tirer sur des hommes.

Cordelia frissonna.

- Je préfère ne pas penser que tu pourrais tuer quelqu'un, David, même si ce n'est pas un chrétien.

Tout en parlant, elle se demandait si tous les chrétiens mettaient

vraiment leur foi en pratique.

Bien sûr, les églises de Naples étaient pleines, mais elle était parfaitement consciente que la grande et puissante religion officielle avait sombré dans de grossières superstitions, partagées indifféremment par la reine et les mendiants.

Tous les Napolitains avaient peur de la Jettatura ou mauvais œil et se protégeaient en touchant un petit os ou une corne de corail qu'ils portaient dans leur poche.

Lors de son arrivée à Naples, elle s'était rendue à la cathédrale. Elle avait assisté à des spectacles frisant l'hystérie lorsque l'évêque avait montré à la foule le flacon contenant le sang de Saint-Gennaro, le saint patron de Naples. Cette goutte de sang solidifiée se changeait tous les ans en un liquide pourpre et vivant. Bien que Cordelia fût prête à croire au miracle, elle avait ressenti une aversion incontrôlable pour l'émotion frénétique qui s'était emparée des assistants. Ils étaient tellement déchaînés, tellement transportés par cette cérémonie qu'elle n'avait pu s'empêcher de trouver leur comportement anormal.

« Ils feraient mieux de montrer plus de bonté et de charité envers leurs semblables », pensait-elle.

Les mendiants de Naples, aveugles ou contrefaits, avec leurs plaies et leurs haillons, étaient une insulte à la société civilisée. Cordelia savait très bien que l'on ne faisait pratiquement rien pour eux. Elle avait entendu dire que les hôpitaux étaient insuffisants et qu'il n'y avait pas assez d'argent pour aider ceux qui réclamaient des secours ou avaient besoin de soins urgents.

Elle essaya néanmoins de faire taire son sens critique, comme elle avait essayé de comprendre le désir de son frère de se rendre à Malte afin de réaliser tous ses rêves.

Pendant qu'ils étaient sur la terrasse, lady Hamilton vint les rejoindre. Elle était très jolie et son visage, malgré l'éclat du soleil, avait une beauté que les plus célèbres artistes n'avaient pas réussi à rendre dans leurs peintures.

- Bonjour, mes enfants, fit-elle gaiement.

En dépit des leçons qu'elle avait prises, son anglais avait gardé une pointe de vulgarité qui réapparaissait de temps à autre.

Cordelia fit une révérence et David baisa la main de son hôtesse.

- Bonjour, madame.

- Vous êtes-vous bien amusés hier soir? s'enquit lady Hamilton. Quant à vous, vilain garçon, je vous ai vu vous sauver presque au début de la soirée. Où étiez-vous donc caché?

- J'avais des livres à lire et j'ai dit mes prières, répondit David avec simplicité.

Lady Hamilton lui sourit et ses yeux s'adoucirent :

- Si jeune et si ardent! Comme je le disait la nuit dernière à sir William, vous avez toutes les qualités d'un noble et parfait chevalier.

David rougit mais Cordelia vit bien qu'il était flatté du compliment.

Lady Hamilton se tourna vers la jeune fille :

- Et vous, Cordelia? Vous avez eu beaucoup de succès et vous avez été très admirée... (Elle marqua une pause, puis ajouta sur un ton malicieux :) ... et tout particulièrement par une personne!

Cordelia resta silencieuse et, au bout d'un moment, lady Hamilton reprit :

- Le duc de Belina est très amoureux de vous... Ne lui faites pas attendre trop longtemps votre réponse. Ce serait une grave erreur de le laisser échapper.

- Il a eu ma réponse, madame, déclara calmement Cordelia.

- Ma chère petite, vous voulez dire...

- J'ai refusé de l'épouser. Mais il n'a pas voulu considérer ce refus comme une réponse. Aussi ai-je demandé à mon cousin de lui parler.

- Le capitaine Stanton? (Lady Hamilton se mit à rire.) Mark Stanton a bien voulu se charger d'une telle responsabilité?

Elle rit de nouveau.

- Je n'arrive pas à l'imaginer en Pater familias. Il a toujours été une sorte de Don Juan ou de Casanova, volant d'une femme à l'autre, et laissant derrière lui un chapelet de cœurs brisés!

Cordelia parut surprise :

- Je ne peux pas croire que mon cousin Mark soit ainsi.

- Peut-être le voyez-vous avec des yeux différents, rétorqua lady Hamilton. Vous devriez demander à la belle princesse Gianetta di Sapuano ce qu'elle pense de lui.

- La princesse?

- Elle adore votre cousin et il est fou d'elle. Je peux vous assurer, d'après les on-dit de Naples, que leur liaison dure depuis des années. (Elle poussa un petit soupir :) Ils sont à la fois tellement beaux et si bien assortis. Je les envie!

Tout en parlant, lady Hamilton entra dans le salon où une servante venait d'apporter un billet sur un plateau d'argent.

Cordelia la suivit des yeux. Elle était consternée par ce qu'elle venait d'apprendre.

Mark et la princesse Gianetta! Elle aurait dû s'en douter la nuit précédente en voyant l'attitude possessive de la jeune femme lorsqu'ils étaient revenus du jardin.

Après tout, cela ne la concernait pas et cependant l'idée que Mark pût épouser la belle princesse napolitaine la contrariait au plus haut point.

Renoncerait-il à la mer pour vivre à Naples?

Elle ne pouvait l'imaginer dans une contrée lointaine. L'Angleterre était son pays. C'est à Stanton qu'il avait péché dans le lac, galopé dans les vastes prairies, tiré la perdrix, le faisan et la bécassine.

Elle revoyait Mark à son retour de la chasse, trempé et couvert de boue. Mort de fatigue, il s'affalait devant le feu de bois pendant qu'un domestique lui ôtait ses bottes.

Elle le revoyait, magnifique dans son habit de soirée, entrer dans la nursery alors qu'elle allait se coucher. Il était une grande personne pour cette petite fille en train de boire son lait, vêtue de la chemise de nuit que Nanny avait fait chauffer sur le pare-feu devant la cheminée.

En regardant en arrière, elle réalisa tout à coup que ses souvenirs d'enfance la rattachaient profondément à Mark et depuis la nuit dernière elle avait l'impression qu'il avait repris la place qu'il occupait alors dans sa famille.

En dépit de ses colères contre lui, de la jalousie qu'elle avait éprouvée à son égard, et bien qu'elle l'eût même parfois détesté, il avait toujours été, tout comme David, un Stanton. Quelqu'un faisant partie d'elle-même et pour qui elle ressentait un grand attachement

Mark et la princesse!

Elle ne comprenait pas la raison de sa détresse et pourquoi tout à coup le soleil lui paraissait moins éclatant.

Lorsque Mark Stanton arriva au chantier après le déjeuner, les ouvriers faisaient la sieste comme d'habitude.

De son côté, David tournait comme un ours en cage, essayant désespérément de trouver quelqu'un qui voulût bien entendre ses raisons sur la nécessité de reprendre le travail.

Mark se mit à rire :

- Mon cher David, si jamais tu arrives à changer les habitudes des Napolitains, tu seras le plus grand meneur d'hommes que le monde ait jamais connu! Rien, ni personne ne pourrait les empêcher de dormir à cette heure de la journée. En revanche, ils se lèvent tôt et travaillent très tard.

- Ce bateau sera-t-il réparé un jour? questionna David avec impatience.

- Ce sera fait en temps voulu et bien fait, je puis te l'assurer, répondit Mark. Ludwig est avec toi?

- Il est en bas. Tout aussi déçu que moi, d'ailleurs.

- Je suis heureux que vous ayez fait connaissance.

David sourit et pendant un instant il parut oublier sa déception.

- Je trouve le baron absolument charmant, fit-il. Il m'a appris un tas de choses que je désirais savoir. C'est une chance que je l'aie rencontré avant d'arriver à mon auberge[3]. Sans lui, j'aurais fait au moins une douzaine de bêtises!

Mark Stanton était de cet avis et il était persuadé que le jeune et charmant Bavarois s'entendrait bien avec David.

Sans aucun doute, les jeunes gens étaient destinés à devenir de grands amis. Déjà, ils riaient des mêmes plaisanteries, s'intéressaient aux mêmes sujets et se comportaient, pensait Mark Stanton, comme

deux étudiants pendant leur premier trimestre à l'université.

Après tout, l'Ordre de Saint-Jean n'était pas autre chose pour les jeunes chevaliers qui étaient encore à l'âge de l'enthousiasme. L'impétuosité et le goût du jeu étaient dans leur caractère.

Mark Stanton se dit avec philosophie que David s'apercevrait bien vite que la vie n'était pas aussi sérieuse qu'il l'avait imaginée.

La plus grande difficulté pour un chevalier était de trouver à s'occuper. La petite île avait des ressources limitées et n'était pas assez vaste pour tous ces jeunes gens fougueux qui vivaient en communauté.

L'impétuosité se transformait parfois en véritables chahuts qui engendraient la violence. Souvent quelque insulte, prétendue ou réelle, provoquait la révolte des chevaliers.

- La discipline, avaient dit les anciens à Mark Stanton, reste le problème majeur.

Il existait un grand nombre de punitions pour ceux qui désobéissaient ou transgressaient les règles, mais avec le nouveau Grand Maître elles n'étaient pas aussi strictement appliquées qu'elles l'avaient été sous Emmanuel de Rohan.

Le prince, mort l'année précédente, avait été l'un des meilleurs Grands Maîtres que l'Ordre eût jamais connus. Celui qui l'avait remplacé, Ferdinand Von Hompesch, âgé seulement de cinquante-quatre ans, n'avait ni la force de caractère ni l'autorité nécessaires pour assumer cette importante fonction.

Mark Stanton n'avait rien dit à David, ni à Ludwig von Wüstenstein, de ses craintes quant aux nombreuses rumeurs circulant à propos de la stratégie de Napoléon en Méditerranée. Il se demandait si Von Hompesch serait en mesure de maintenir la souveraineté de Malte.

Il avait la plus grande admiration pour l'Ordre et les chevaliers, mais il se rendait compte que chaque année la position du Grand Maître devenait de plus en plus précaire et difficile.

Après la révolution française et l'exécution de Louis XVI, tous les biens que les chevaliers possédaient en France avaient été confisqués, ce qui avait porté un coup terrible à l'Ordre.

Ainsi le Grand Maître Emmanuel de Rohan était mort pauvre. De même, avant sa mort, le pouvoir temporel de Malte avait sérieusement

diminué. L'opposition de Rome, l'interférence de Naples et l'abandon de la France avaient brisé le prince de Rohan.

Les événements avaient certainement joué contre lui. Cependant, Mark Stanton ne pouvait s'empêcher de se demander s'ils n'avaient pas joué contre l'Ordre lui-même. Les chevaliers, auréolés de leur légende magnifique et glorieuse, devaient faire face à une situation qu'ils ne seraient bientôt plus capables de maîtriser.

Il entendit la voix rieuse de David et du jeune baron qui arrivaient sur le pont et se dit qu'il avait tort de se tourmenter ainsi.

Dans toute l'Europe, il y avait encore des jeunes gens prêts à vivre et, s'il le fallait, à mourir pour leur foi. Ils croyaient encore à un idéal qui s'était transmis à travers les siècles comme un appel de trompette à l'aventure, au courage et à la vaillance.

Tant que l'esprit serait vivant, rien ne pourrait détruire le pouvoir de la croix de Malte.

3

Cordelia sortit sur la terrasse pour contempler la baie une dernière fois.

Ils portaient le lendemain et elle avait de la peine à supporter l'idée qu'elle serait bientôt privée à tout jamais de la beauté de Naples.

Elle aurait voulu graver dans sa mémoire toute cette splendeur et l'emporter pour toujours avec elle partout où elle irait.

Existait-il un pays au monde, se demandait-elle, où la lumière, si pure, semblait venir des dieux eux-mêmes?

La beauté régnait partout, depuis les couvents éclatants de blancheur à l'ombre de leurs clochers, accrochés aux flancs des collines escarpées, jusqu'aux arcades de la ville où les camélias rouges, blancs et jaspés côtoyaient les statues de dieux antiques.

Elle ne pouvait se lasser du spectacle du Vésuve, sombre et

fumant dans la clarté du ciel, dressé parmi les champs de lave et de cendres. Il donnait une impression d'insécurité qui contrastait avec la grâce paisible du paysage.

Cordelia se surprit à imaginer ce qui arriverait si une éruption ou quelque chose d'encore plus proche et plus dangereux se produisait.

Cependant elle chassa de son esprit la politique et la tension que l'on sentait croître sous le rire et la gaieté factices des Napolitains.

Aujourd'hui, elle ne voulait penser qu'aux fleurs et instinctivement elle quitta la terrasse pour aller faire un tour dans le jardin.

Au cours de sa promenade parmi les arbustes aux parfums odorants, elle dérangerait une multitude d'abeilles et de papillons aux couleurs chatoyantes voltigeant autour des fleurs.

Dans le lointain, comme un murmure dans l'air, elle entendit une voix chanter Santa-Lucia. Cette mélodie était si répandue que pour les Napolitains elle n'était pas loin de remplacer l'hymne national.

La chanson, mêlée aux trilles des oiseaux était agréable à l'oreille de Cordelia, tout comme la douceur du paysage charmait sa vue.

La pensée que le bateau était prêt et qu'ils partiraient le lendemain de bonne heure avait plongé David dans une joie délirante. Sans avoir besoin de poser de questions, Cordelia était persuadée qu'il était allé au port avec le baron dès les premières heures du jour.

Sûrement les deux jeunes gens souhaitaient assister à l'approvisionnement du navire, voir si les réservoirs d'eau étaient remplis et surveiller les mille et une choses qui devaient être vérifiées avant un départ.

Il était encore très tôt et lady Hamilton dormait pendant que sir William s'apprêtait à recevoir les nombreux visiteurs qui commençaient à arriver à l'ambassade.

La jeune fille était heureuse d'être seule. Elle regrettait d'avoir passé la plus grande partie de son séjour dans cette ville enchantée en compagnie de gens avec lesquels elle n'avait pas grand-chose de commun.

Cordelia était habituée à la solitude. A Stanton Park, lorsque David avait été à l'école, puis à l'université, elle ne s'était pas fait d'amis, si ce n'est parmi ses professeurs.

Elle se promenait dans les jardins et dans le parc sans éprouver le moindre sentiment d'isolement, car elle se suffisait à elle-même et pouvait donner libre cours à son imagination.

En fait, elle s'était inventé un monde à elle d'après les histoires mythologiques qu'elle avait lues et la littérature qu'elle dévorait. Les trésors de Stanton Park, auquel elle était profondément attachée, avaient aussi été pour elle une source de rêverie.

« Je suis très ignorante », pensait-elle alors qu'elle passait près d'un seringa couvert de fleurs odorantes.

Cordelia avait fait son éducation en venant à Naples et ce qu'elle y avait vu pouvait lui paraître effrayant.

Elle se rendit à la charmille où elle s'était assise avec Mark Stanton la nuit de son arrivée, là où il lui avait parlé de l'amour.

Elle avait très souvent repensé à ses paroles qui résonnaient encore dans son esprit. La jeune fille avait été très surprise qu'il pût lui tenir de tels propos.

Mark était un homme d'action, un homme né pour le commandement : elle n'aurait jamais imaginé qu'il fût capable de lire dans son cœur et de comprendre ses désirs les plus secrets.

Depuis leur entretien, elle savait ce qu'elle attendait de la vie : c'était l'amour.

Elle n'avait pas eu l'occasion de s'entretenir à nouveau avec son cousin dans l'intimité. Ils s'étaient toujours trouvés au milieu d'une société bavarde et quand il était venu de l'après-midi, lady Hamilton ou David ne les avaient pas quittés.

De temps en temps, Cordelia lui avait lancé des regards furtifs, pensant qu'elle avait rêvé cette conversation sous le ciel étoilé. Cependant, toutes ses anciennes peurs avaient été balayées et les questions qui lui paraissaient tellement embrouillées et apparemment insolubles étaient devenues claires et simples.

A présent, elle n'avait plus du tout envie d'entrer au couvent; elle était persuadée - comme le lui avait dit Mark - qu'elle rencontrerait un jour un homme qui l'aimerait et qu'elle aimerait en

retour. Mais elle ne trouverait jamais cet homme-là parmi les aristocrates frivoles et superficiels de Naples.

Mark Stanton avait dû parler très fermement au duc car elle ne l'avait pas revu. Il ne lui envoyait plus de fleurs, ni ces billets enflammés qui lui faisaient battre le cœur d'appréhension lorsqu'elle reconnaissait son écriture hardie.

Ces derniers jours avaient été un repos moral, sinon physique pour Cordelia, car elle avait été entraînée dans un tourbillon de soirées, de réceptions et de visites au Palais. Elle avait aussi contribué à divertir les gens qui affluaient à l'ambassade d'Angleterre comme s'ils avaient besoin d'être rassurés.

Cordelia s'apercevait de l'anxiété croissante de la reine à propos de la situation. Cette angoisse se répercutait sur lady Hamilton. Il était bien naturel que Sa Majesté fût inquiète : tout le monde savait qu'il y avait dix mille Français en Lombardie, vingt mille le long de la côte génoise et les rapports sur le nombre de bateaux de guerre équipés dans les chantiers de Toulon indiquaient qu'il augmentait de jour en jour.

- La reine se sent menacée de tous côtés et sans aucun secours, en dehors de la marine britannique, avait dit lady Hamilton à Cordelia, en poussant un profond soupir. Il n'y a que sir Horatio Nelson qui puisse nous sauver!

La voix de lady Hamilton était empreinte de douceur lorsqu'elle évoquait le héros de la marine et elle parlait constamment de lui. Sans aucun doute il lui avait fait une impression inoubliable quand il était venu à Naples en tant que capitaine de l'*Agammemnon*.

Blessé par la mitraille dans le débarquement de Santa Cruz, il avait dû être amputé d'un bras par le chirurgien du bord. Malgré cela, il avait réussi à rentrer à Bath pour y rejoindre les officiers de l'armée de réserve.

Bien que borgne et manchot, son éclatante personnalité l'avait rendu très populaire. Il était le héros qui portait les espérances de tout le pays face à la gigantesque armada déployée par Napoléon en Méditerranée.

Sir Horatio avait pris la mer avec quatorze navires de guerre de tout premier rang. Malheureusement, la tempête avait dispersé ses frégates et les manœuvres avaient été interrompues par le manque de vivres et par les dommages causés à ses bateaux.

Sir Horatio avait écrit à sir William pour lui demander des provisions, de nouvelles frégates et de bons pilotes.

- Sir William ne sait plus que faire.

Lady Hamilton avait parlé très librement à David et à Cordelia, comme si le fait de confier ses pensées intimes pouvait atténuer son angoisse.

- Sir William sera-t-il en mesure d'aider l'amiral Nelson? avait questionné David.

- Comment le pourrait-il? Le roi a signé un document par lequel il fait serment de ne jamais ravitailler les bateaux anglais! Quant à lui fournir des frégates...

Lady Hamilton avait levé les bras au ciel et ils savaient que même la reine n'oserait soutenir les Anglais avec la menace des troupes françaises à proximité.

Mais pour l'instant Cordelia était assise dans la charmille surplombant la baie et elle avait délibérément chassé de son esprit la guerre, les combats navals, les Français et Napoléon.

Aujourd'hui elle voulait s'absorber dans la beauté de Naples et oublier tout le reste.

Les papillons voltigeaient autour des camélias. Les fleurs du seringà étaient splendides. Une colombe blanche, parmi les nombreuses vivant en liberté dans les jardins de l'ambassade, vint se percher au bas de la balustrade et regarda la jeune fille d'un air inquisiteur.

Elle resta immobile. Le doux roucoulement de la colombe lui rappela les ramiers de Stanton Park. Elle se demanda si la maison n'était pas trop laissée à l'abandon maintenant que seules quelques servantes en assuraient l'entretien.

Les volets des pièces principales avaient été fermés et personne ne savait quand on les ouvrirait de nouveau.

Jamais Cordelia n'aurait pensé quitter Stanton Park, tout au moins avant le mariage de David, ou avant qu'elle-même s'en allât pour vivre dans une autre maison.

Elle ne l'avait pas avoué à son frère, mais elle avait eu le cœur brisé de laisser derrière elle son univers familial et tout ce qui la

rattachait à ses parents.

Alors que sa mère avait toujours adoré David, Cordelia avait éprouvé pour son père une admiration sans bornes. Elle l'avait aimé aveuglément comme seul peut le faire un enfant, sans chercher à analyser ou à expliquer ses sentiments. Simplement, elle se sentait heureuse quand il était là.

Sir William lui rappelait un peu son père. Elle comprenait que lady Hamilton, après avoir mené une vie instable et quelque peu dissolue, ait trouvé le bonheur auprès de lui.

Il ne semblait pas prêter attention aux compliments enflammés ou à l'adoration manifeste que témoignaient à sa femme un grand nombre de séduisants Napolitains.

Un mariage avec un homme beaucoup plus âgé peut être une erreur quelquefois, pensait Cordelia, mais d'autre part cela doit être bien réconfortant de se sentir protégée et de n'avoir plus rien à redouter.

Elle frissonna à l'idée d'épouser un jeune homme comme celui qui l'avait courtisée en Angleterre ou encore le duc de Naples.

Le duc l'effrayait tout particulièrement par l'ardeur qu'elle devinait derrière ses paroles et par l'expression de ses yeux qu'elle était encore trop innocente pour comprendre.

- Je ne dois pas juger les hommes d'après le peu que j'en connais, se dit Cordelia avec sagesse.

Elle entendit des pas dans le sentier menant à la charmille et pensa que c'était Mark Stanton. On lui avait peut-être dit qu'elle était dans le jardin et il avait deviné l'endroit de sa retraite.

Les pas s'approchèrent, les branches vertes du seringia s'écartèrent et Cordelia s'aperçut avec effroi que ce n'était pas Mark Stanton, mais le duc de Belina.

Il s'avança vers elle en souriant et elle le fixa de ses yeux emplis de terreur, incapable de réagir.

Le duc de Belina était visiblement extrêmement satisfait de sa personne. Dès l'âge de vingt ans, il avait été le meilleur parti et le plus recherché de la société napolitaine. A trente ans, il avait épuisé les délices de la capitale des plaisirs amoureux, et les femmes de tous les milieux se disputaient ses faveurs.

Il n'avait jamais essuyé de refus jusqu'à sa rencontre avec Cordelia.

Sa beauté l'avait fasciné dès le premier instant où ses yeux s'étaient posés sur elle. Il était las des charmes voluptueux qui s'offraient à lui à Naples, dans les autres contrées d'Italie et même dans tous les pays bordant la Méditerranée.

Contrastant avec les yeux sombres, ardents, la peau dorée, les lèvres gourmandes et sensuelles des femmes du Sud, les traits fins de Cordelia, sa beauté classique, son teint de lis et sa réserve altière le plongeaient dans le ravissement.

Bien déterminé à la posséder et sachant que sa position sociale ne lui permettait d'autre alternative que le mariage, il avait fait sa demande comme un roi daignant accorder une faveur.

Le dépit qui se peignit sur son visage lorsqu'elle rejeta sa proposition prêtait à rire. Néanmoins, le duc de Belina ne voulut pas considérer ce refus comme une insulte à sa fierté : Cordelia étant anglaise, il se dit qu'elle ne serait pas une conquête facile et qu'il ne fallait pas la bousculer.

Il ne lui était pas venu à l'idée que Cordelia pût le détester et avoir peur de lui. Il était absolument certain de l'attrait viril qu'il exerçait sur le sexe féminin et ses nombreux succès lui avaient donné l'assurance qu'aucune femme ne pouvait lui résister.

Lorsque la jeune fille eut refusé de se laisser courtoiser, le duc alla voir lady Hamilton afin de réclamer son aide.

Comme il s'y attendait, il la trouva toute disposée à l'assister. En fait, elle était extrêmement favorable à l'idée qu'une autre Anglaise pût occuper à Naples une position importante.

Mais bien que lady Hamilton eût adroitement plaidé la cause du duc, elle n'avait pas réussi à convaincre Cordelia. A son grand étonnement, le duc se rendit compte que la jeune Anglaise, loin d'être flattée par ses attentions, l'évitait délibérément d'une manière qu'il trouvait de plus en plus blessante.

Il avait été attiré et, sans aucun doute, séduit par la beauté de Cordelia, mais à présent son attitude déconcertante le rendait fou. Son instinct de chasseur s'était réveillé et plus que jamais il était décidé à en faire sa femme.

- Personne, se répétait-il, et certainement pas un petit capitaine

ne pourra m'empêcher de l'épouser.

Absorbé dans ses sentiments sans s'occuper de ceux des autres, il était sorti de sa suffisance en apprenant par hasard au Palais royal la nuit dernière que le départ de Cordelia était imminent.

Lors de la dernière soirée, la jeune fille accompagnait sir William et lady Hamilton. Le duc essaya de lui parler, mais, avec des ruses dont il ne l'aurait pas crue capable, la jeune fille avait quitté le palais sans qu'il ait eu la possibilité de se trouver seul avec elle, ne fût-ce qu'une seconde.

Il s'était levé incroyablement tôt le matin suivant pour lui rendre visite au palais Sessa sans même attendre que l'heure fût convenable.

Il comprit qu'il avait eu raison quand les domestiques lui dirent que Cordelia se trouvait dans le jardin.

- Je m'annoncerai moi-même, fit-il résolument.

Il répondit aux protestations du majordome par quelques mots cinglants dans sa propre langue. Ce dernier s'inclina respectueusement et le laissa passer.

Le duc connaissait par cœur le jardin du palais Sessa, dans lequel il avait flirté un peu partout avec l'une ou l'autre de ses charmantes conquêtes, lors des innombrables réceptions données à l'ambassade d'Angleterre.

Tout en marchant dans les étroits sentiers, il se disait avec un sourire amusé qu'il n'y avait pas un bosquet, pas un recoin où il n'eût baisé deux lèvres offertes ou tenu dans ses bras un corps voluptueux frissonnant de passion.

Lorsque, après avoir écarté le buisson de seringas, il aperçut Cordelia assise dans la charmille, ses cheveux blonds nimbés de soleil, il pensa qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau ni d'aussi désirable.

Il vint à elle d'un air arrogant, sûr de son charme et de sa séduction.

- Je pensais bien vous trouver là, déclara-t-il d'une voix où chaque mot voulait être une caresse.

- Je... Je dois retourner... à la maison.

Cordelia tenta de se lever mais le duc posa la main sur son bras

pour l'en empêcher et prit place à côté d'elle.

- Il faut que je vous parle, Cordelia.

Elle le trouva impertinent de l'appeler ainsi par son prénom, mais ceci n'était rien à côté du dégoût qu'elle éprouva au contact de sa main.

Son cœur battait la chamade et ses lèvres étaient sèches. Le duc lui faisait une peur horrible et elle n'avait qu'une envie : fuir au plus vite. Malheureusement, pour atteindre le sentier, elle devait absolument passer devant lui et elle savait qu'il ne la laisserait pas partir.

- Nous n'avons... rien à nous dire, réussit-elle à articuler dans un effort surhumain.

- Au contraire, nous avons beaucoup de choses à nous dire. Tout d'abord est-il vrai que vous partiez demain?

- Oui... nous... allons à... Malte.

- Soyez certaine que je vous en empêcherai!

- Je... Je... pars avec mon frère et mon... cousin, le capitaine Mark Stanton.

Elle avait prononcé ces dernières paroles avec un air de défi, mais sa voix tremblait car le duc tenait toujours son bras nu. Elle essaya de se dégager mais ses doigts l'emprisonnaient.

- Je vous aime, Cordelia! Vous ne pouvez pas partir en sachant que je désire vous prendre pour épouse.

- J'ai déjà dit... à Votre Grâce que je suis profondément honorée par une telle... proposition, mais il m'est impossible... de l'accepter.

- Et pourquoi donc?

- Parce que je ne vous aime pas.

Il eut un petit rire qui laissait sourdre une menace.

- Je vous apprendrai à m'aimer, Carissima. Je vous apprendrai tout de l'amour. Vous saurez vite me rendre les caresses que je vous donnerai.

Tout en parlant, il se rapprochait de Cordelia et ses paroles

enflammées la firent bondir comme s'il l'avait écorchée vive.

- Non! Non! Jamais je ne vous aimerai. Jamais!

- Comment pouvez-vous en être sûre? Vous êtes si belle, si attirante. Il y a quelque chose en vous qui me rend fou! Je passe des nuits à penser à vous, à rêver de votre corps - Dieu que je vous désire - comme je n'ai jamais encore désiré une autre femme !

Le son rauque de sa voix fit sauter Cordelia sur ses pieds.

- Laissez-moi partir, cria-t-elle. Je vous ai dit que je ne serai... jamais votre... femme.

- Et je suis bien décidé à vous faire changer d'avis!

Le duc se leva à son tour et se planta devant elle de sorte qu'il lui fut impossible de s'échapper.

Elle fit un effort pour lutter contre la panique qui l'envahissait. Relevant le menton, elle lui lança d'une voix tremblante :

- Laissez-moi tranquille! Je n'ai... rien à vous dire, rien sinon que je ne vous épouserai... pas et que je m'en vais... demain.

Sa voix n'était plus qu'un murmure. Elle comprit à l'expression démente de ses yeux que sa résistance l'avait échauffé au point de lui faire perdre son sang-froid. Les bras du duc se refermèrent sur elle. Cordelia se débattit fiévreusement, frénétiquement, puis elle se mit à crier de toutes ses forces...

Mark Stanton avait aussi été faire ses adieux...

Il venait juste d'annoncer aux Hamilton que son bateau était prêt à appareiller quand il reçut un billet de Gianetta l'invitant à dîner pour le soir.

« J'ai une nouvelle de la plus haute importance à vous communiquer » avait écrit la princesse en post-scriptum de sa large signature.

Ces mots intriguaient; de toute façon, étant donné les sentiments qui les liaient depuis des années, il lui eût été impossible de quitter Naples sans la revoir.

Au palais Sessa, il fut rassuré d'apprendre que Cordelia serait sous bonne garde pendant toute la soirée. Elle devait assister avec sir William et sa femme à une représentation théâtrale en présence du roi

et de la reine et se rendre ensuite à un souper au Palais royal.

- Nous serions ravis de vous avoir parmi nous, si toutefois vous le souhaitez, suggéra lady Hamilton.

Mais Mark s'excusa. Il trouvait les soirées royales incroyablement ennuyeuses et, en toute honnêteté, il devait admettre qu'il détestait le roi.

La reine aussi l'irritait. Certes, sa haine pour la France représentait un espoir d'alliance pour les Anglais. Mais la servilité des officiels de la Cour, le manque de loyauté des familles princières italiennes qui s'étaient effondrées comme un château de cartes devant les Français le dégoûtaient.

Il avait appris que le drapeau tricolore flottait haut sur les remparts de nombreux châteaux appartenant aux anciens patriciens et que leurs propriétaires, comme on dit en langage d'étudiant, « léchaient les bottes » de ceux qu'ils considéraient déjà comme leurs vainqueurs.

C'est donc avec un plaisir réel que Mark avait accepté l'invitation de la princesse.

Lorsqu'il arriva chez elle, il s'aperçut, comme il l'avait prévu, qu'il était le seul invité.

C'était une chance que ce mois de mai fût si chaud, cela permettait à Gianetta d'être très peu vêtue. Sans aucun doute, sa robe de gaze diaphane lamée d'or révélait plus sa nudité qu'elle ne la cachait. Elle portait autour du cou un magnifique collier d'émeraudes, diamants et rubis et les pendentifs qui se balançaient à ses oreilles lui donnaient un air un peu oriental.

Les yeux sombres de la princesse jetèrent à Mark Stanton un regard voluptueux et ses lèvres rouges exprimèrent la joie qu'elle éprouvait à le revoir.

- Mark! Mark! Comment avez-vous pu me négliger si cruellement ces derniers jours?

- J'ai été très occupé par la réparation de mon bateau, répliqua-t-il évasivement.

- ... Et à jouer les cavaliers servants à l'ambassade d'Angleterre, ajouta-t-elle. Peut-être préférez-vous le bouton de rose à la fleur épanouie?

Mark Stanton ne répondit pas. Il traversa le magnifique salon pour se rendre sur la terrasse.

- Je n'ai pas l'intention de vous taquiner, dit-elle en posant la main sur son bras, après l'avoir rejoint. Je suis tellement heureuse que vous soyez là. Tout ce que je désire, c'est de vous sentir près de moi et de pouvoir vous parler de mon amour.

Il lui sourit d'un air railleur :

- Je suis très flatté de vos reproches, Gianetta.

- Je vous aime, Mark. Je n'avais jamais réalisé à quel point avant la nuit dernière. Et maintenant, à cause de vous, j'ai pris une grave décision.

- Quelle décision?

Il était un peu surpris par le ton sérieux de sa voix.

- J'ai décidé de quitter Naples.

- Voilà qui est inattendu!

- Depuis que vous avez refusé de m'épouser, tous les hommes que je connais me paraissent des raseurs ou des imbéciles.

- Je regrette de vous avoir amenée à cette conclusion, fit-il les yeux pétillants de malice.

- C'est la vérité, dit la princesse avec passion. Vous êtes un amant parfait, et après vous avoir connu je ne peux supporter leur médiocrité, je ne peux plus rester ici.

- En somme, vous recherchez de « nouveaux pâturages ».

Elle secoua sa tête brune et ses boucles d'oreilles cliquetèrent contre son cou gracie.

- Je pense aller à Paris.

Elle savait que c'était une provocation et observa la réaction de Mark Stanton à travers ses longs cils.

- Bonne idée! Quand Napoléon sera fatigué de faire la guerre, il se créera une cour pour lui seul. Vous en serez la reine, c'est certain, même dans cette ville pleine de jolies femmes!

- C'est bien ce que je pense, répondit la princesse avec un petit soupir. Mais c'est une importante décision à prendre. En me repoussant, vous avez changé toute ma vie.

- Je serai donc responsable de tout ce qui vous arrivera!

Cette perspective n'avait pas l'air de l'émouvoir et il porta à ses lèvres la coupe de Champagne qu'un domestique venait de lui présenter.

- Oui, ce sera votre faute, reprit la princesse, et j'aurai beau chercher à Paris, à Venise, peut-être même à Moscou, je ne rencontrerai jamais un autre corsaire capable de ravir mon cœur comme vous l'avez fait.

Ils dînèrent dans le boudoir à la lueur des bougies.

Mark Stanton ne pouvait rester insensible à l'amour, si tel était le mot, qu'il voyait dans les yeux de la princesse et sur sa bouche sensuelle.

Lorsque le dîner fut terminé et que les domestiques eurent quitté la pièce, Mark s'adossa à son fauteuil, un verre de brandy à la main, et demanda :

- Quel est donc l'important secret que vous avez à me confier?

La princesse jeta un coup d'œil par-dessus son épaule afin de s'assurer qu'ils étaient seuls et baissa la voix.

- J'ai dîné au Ministère français hier soir.

Il haussa les sourcils, mais ne dit rien.

- C'était une soirée intime, poursuivit la princesse, et le ministre a parlé librement.

- Vous voulez dire qu'il croyait savoir où allaient vos sympathies?

Les yeux de la princesse papillotèrent :

- Je lui ai été... utile... en plusieurs occasions.

Mark Stanton dégustait son brandy.

- Le ministre nous a dit quels étaient les objectifs de Napoléon Bonaparte en Méditerranée.

Mark était calme, il observait la princesse.

- Il a l'intention de conquérir l'Egypte.

Il s'en doutait, mais cela lui fit un coup de se l'entendre confirmer.

- Il projette aussi d'envahir l'Inde, continua la princesse.

Mark Stanton prit sa respiration. C'était audacieux et follement ambitieux, mais pour le jeune Corse, qui avait déjà remporté tant de victoires, rien n'était impossible.

- Les espions français, chuchota la princesse, s'efforcent de fomenter une révolution contre les Anglais en Hindoustan.

- Combien d'hommes Bonaparte a-t-il à Toulon?

Après un silence, la princesse répondit :

- Il paraît qu'ils sont environ huit mille.

Mark Stanton était épouvanté, mais il resta impassible.

- Merci, fit-il calmement.

- C'est tout ce que vous voulez savoir?

- Je pourrais m'exprimer avec plus d'éloquence si nous étions plus près l'un de l'autre.

- C'est exactement ce que je désire!

Elle se leva. Ils entrèrent dans la chambre voisine. L'éclairage tamisé créait des ombres mystérieuses et l'air était embaumé par le parfum de Gianetta.

Elle se tenait devant lui. Mark enleva d'abord les pendentifs, puis le collier de rubis et d'émeraudes.

Il la prit brutalement dans ses bras et ses lèvres écrasèrent celles de la jeune femme. Le feu qui brûlait en eux s'alluma. La passion les embrasait et les consumait ensemble comme une flamme sauvage, irrésistible, s'élevant et s'apaisant au fil des heures.

Lorsque l'aube se leva, pâle et dorée sur la mer brumeuse, ils s'endormirent enfin, complètement épuisés.

Quand Mark Stanton s'éveilla, il était plus tard qu'il ne l'aurait

cru, et il s'aperçut qu'il avait failli à sa devise de retourner chez lui avant le lever du soleil.

Il s'étira parmi les oreillers de soie et regarda Gianetta endormie près de lui. Elle était très belle au repos. Sa chevelure sombre couvrait ses épaules et ses cils ombrayaient délicatement sa joue.

« Pourquoi, pensa-t-il, ne puis-je lui donner cet amour qu'elle attend de moi? » Il éprouvait du désir pour cette femme et, comme elle était intelligente, il y avait entre eux autre chose qu'une simple attirance physique.

Mais ce qu'elle avait à offrir ne lui suffisait pas. La passion s'atténuerait avec le temps; il exigerait de sa femme un sentiment beaucoup plus fort : il voulait un amour comme celui qu'il avait décrit à Cordelia.

Il s'était souvent demandé depuis la nuit de leur discussion sous la charmillie comment il avait pu lui expliquer l'amour en des termes qui lui étaient bien peu habituels. Mais il avait su lire dans le cœur de la jeune fille et s'était rendu compte en lui parlant qu'il ne se trompait pas et qu'il pouvait l'aider.

Tout ce qu'il lui avait dit existait réellement au plus profond de lui-même bien qu'il ne l'eût jamais réalisé.

Mark Stanton avait toujours été un homme d'action. A vingt ans, un de ses cousins l'avait envoyé aux Antilles sur un navire de la marine marchande. Ce voyage lui avait ouvert les yeux sur certains aspects de la vie qu'il était loin d'imaginer. Il avait été horrifié par la manière dont on traitait l'équipage et par les rudes épreuves que devaient endurer les officiers.

Son expérience lui avait appris qu'en mer un bateau pouvait être un enfer pour ses occupants. Il était bien décidé, lorsqu'il aurait le commandement d'un navire, à considérer ses marins comme des êtres humains et non comme du bétail.

C'est lors de son premier voyage que naquit en lui l'ambition de commander un bateau. Comme il était plein d'enthousiasme et intelligent, il en fut capable très rapidement.

Son père n'était pas aussi riche que la plupart de ses cousins et Mark réalisa qu'il lui fallait de l'argent. Or, en Méditerranée, on pouvait en gagner beaucoup.

L'équipage d'un navire chrétien touchait un pourcentage sur

toutes les cargaisons arrachées aux Infidèles et le capitaine recevait une commission sur la vente de chaque esclave amené vivant à Malte. La part qui lui revenait sur les prises de guerre et la piraterie était également très importante.

Mark était un excellent commandant, il était très recherché et n'avait pas besoin de proposer ses services. Sa réputation n'était plus à faire et c'est pourquoi le prince de Rohan, Grand Maître de l'Ordre, lui avait suggéré de devenir chevalier de Saint-Jean.

Mark lui avait ri au nez.

- J'admire votre Ordre, Votre Altesse Eminentissime. Je respecte la bravoure et la compétence de vos chevaliers, mais si je prononçais le vœu de chasteté, cela aurait l'air d'une plaisanterie.

Le Grand Maître avait soupiré.

- Quel dommage pour nous, capitaine Stanton. Je désirais tellement que vous soyez instructeur dans ma nouvelle école de mathématiques et de sciences navales!

- Je suis toujours prêt à aider Votre Altesse Eminentissime, vous n'avez qu'à me le demander.

De fait, Mark Stanton avait très souvent mis son bateau à la disposition de l'Ordre.

Mais comme il l'avait dit au Grand Maître, le vœu de chasteté n'était pas pour lui.

Après un long voyage il prenait plaisir à retrouver la douce chaleur d'un corps féminin. Cela lui donnait la force de continuer son dur métier.

Dans chaque port de la Méditerranée des femmes l'attendaient et aspiraient à son retour. Mais bien qu'il fût heureux de les revoir et d'accepter leur amour, il les oubliait très vite une fois parti. Peut-être Gianetta comptait-elle un peu plus pour lui? Il n'en était pas sûr. Il pensait rarement à elle lorsqu'il n'était pas à Naples. Malgré sa beauté, il savait bien qu'il ne pourrait jamais s'attacher à elle, ni à aucune femme de son genre.

Il se leva doucement.

Lorsqu'il fut habillé, il hésita un instant à la réveiller pour lui dire au revoir, puis il décida qu'il valait mieux ne pas le faire.

Il voulait éviter une scène où l'émotion aurait terni le climat de passion dans lequel ils avaient été plongés durant la nuit.

Mark Stanton alla cueillir une rose rouge parmi les fleurs qui envahissaient le balcon et la déposa sur le drap blanc devant Gianetta. Elle comprendrait son message. Puis il sortit de la chambre et ferma tranquillement la porte derrière lui. Il héla une voiture, et à travers les rues peuplées se fit ramener jusqu'à son appartement.

Après avoir pris un bain et s'être changé, il regarda la pendule d'un air consterné qui frisait le comique. Il se rendait bien compte que le baron et David le jugeraient très insouciant de ne pas être au port pour surveiller les derniers préparatifs avant l'appareillage qui devait avoir lieu dans la matinée.

David était sûrement au chantier, à moins qu'il l'ait attendu à l'ambassade comme cela s'était déjà produit; aussi Mark Stanton se fit d'abord conduire au palais Sessa.

- Sa Seigneurie est-elle là? demanda-t-il au majordome qui lui fit un accueil empressé.

- Non, capitaine, Sa Seigneurie est allée au port très tôt ce matin.

C'était bien ce qu'il avait pensé. Mais alors qu'il était sur le point de dire au cocher de repartir, il questionna :

- Et lady Cordelia? Est-elle réveillée?

- Mademoiselle s'est levée de bonne heure, capitaine, et elle est allée faire une promenade dans le jardin. Elle était seule, mais elle vient juste d'être rejointe par un monsieur.

- Un monsieur?

- Oui, capitaine, le duc de Belina.

Pendant un court instant, Mark Stanton crut n'avoir pas bien compris. Puis il dévala les marches de l'ambassade, écarta le majordome et descendit les escaliers qui menaient aux jardins.

Il était presque sûr de trouver Cordelia dans la charmille où ils s'étaient assis pour parler de l'amour.

Avec un instinct qui lui était inhabituel, il pensa qu'elle avait voulu dire adieu à Naples et contempler la baie une dernière fois.

Il marchait à vive allure dans les sentiers tortueux, regardant à

droite et à gauche dans les buissons au cas où il l'apercevrait.

Mais avant d'atteindre la charmille il l'entendit crier.

Le duc ne s'attendait pas à une telle résistance de la part de la petite et fragile Cordelia.

Elle se défendait comme une tigresse. Tout en se dérochant et en le repoussant, elle lui donnait des coups de poing et le frappait cependant qu'il la serrait de plus en plus fort contre lui et cherchait ses lèvres.

Cordelia hurla et détourna la tête. Mais il savait que, dans quelques secondes, elle ne pourrait plus continuer à lutter et que sa force lui donnerait bientôt le dessus.

Des sanglots montèrent aux lèvres de la jeune fille et le duc se rendit compte qu'elle n'était plus capable de résistance.

C'est alors qu'il sentit une main l'attraper au collet. Il lâcha Cordelia et un poing s'abattit sur son visage. Il chancela et s'appuya contre le banc sur lequel ils étaient assis quelques minutes auparavant. Le duc poussa une exclamation de fureur en voyant Mark Stanton en face de lui, ses yeux bleus étincelant comme ceux de l'ange de la vengeance.

- Comment osez-vous porter la main sur moi? s'écria le duc en italien.

Il n'était pas poltron et ses faits d'armes étaient légendaires parmi ses contemporains.

On le considérait comme le meilleur bretteur de Naples et comme un tireur émérite. De plus il maintenait son excellente forme dans un gymnase qu'il avait fait spécialement construire dans son palais ducal. Il n'avait pas particulièrement l'habitude des combats à mains nues, mais l'intensité de sa colère ne lui permettait pas d'envisager une façon plus élégante de se battre.

Il se précipita sur Mark Stanton comme un taureau furieux, espérant le terrasser aussi facilement que les adversaires de l'école de boxe qu'il fréquentait de temps à autre.

Mais le corps de Mark était aussi dur que l'acier et le duc avait suffisamment d'expérience pour se rendre compte que son coup de poing était capable de l'étendre raide, si jamais il atteignait son menton.

Aucun des deux hommes ne prêtait attention à Cordelia qui s'était réfugiée derrière le banc de bois. Là, au moins, elle était à l'abri de leurs assauts et pouvait éviter d'être mêlée à leur lutte.

Lorsque Mark était venu à son secours, elle n'avait plus la force de résister. Elle venait de réaliser avec effroi qu'elle ne pouvait plus lutter et que les lèvres du duc allaient se poser sur les siennes. Elle se disait avec terreur que si jamais il la touchait, elle en mourrait. Mais alors qu'elle était à bout de souffle et sur le point de perdre une bataille inégale, elle se retrouvait libre, comme par miracle.

Cordelia ne pouvait détacher son regard des deux hommes qui se battaient avec une férocité qui la faisait trembler.

Chacun d'eux paraissait insensible aux coups de l'autre, mais le sang coulait de la bouche du duc alors que le visage de Mark était intact.

Mark était plus grand, mais le duc était plus lourd et il y avait quelque chose de forcené dans la manière dont il jetait ses poings en avant. Cordelia avait peur pour son cousin.

Soudain, tout fut terminé.

Mark lança au duc un uppercut qui le souleva de terre. Il perdit l'équilibre et passa par-dessus le petit parapet pour aller atterrir dans un buisson de lauriers-roses. On entendit un craquement de branches cassées. Il resta immobile, étendu de tout son long dans une position presque ridicule.

Tremblante, les yeux exorbités, Cordelia quitta le banc de bois. Mark regardait ses jointures endolories. Son uniforme était quelque peu dérangé, sa cravate chiffonnée, mais il ne semblait pas autrement ému par ce qui venait de se passer.

Cordelia s'approcha de lui; en voyant la pâleur de son visage et l'expression de ses yeux, il comprit à quel point elle avait été effrayée. Il passa son bras autour de ses épaules et s'aperçut qu'elle frissonnait.

- Tout va bien, Cordelia.

Malgré elle, la jeune fille enfouit son visage contre son épaule.

- Il... m'a fait peur, murmura-t-elle.

- Je sais, répondit Mark Stanton. Mais il ne recommencera pas.

Il jeta un coup d'œil au duc qui gisait complètement inconscient dans le buisson de lauriers-roses.

- Rentrons au palais.

Cordelia tremblait toujours, mais les paroles rassurantes de Mark lui avaient redonné confiance.

Mark admira l'effort qu'elle faisait pour garder son sang-froid. Elle s'écarta de lui :

- Je vais aller chercher... des bandages... et des onguents... pour vos mains.

Sa respiration était encore haletante.

- Bonne idée! s'exclama Mark. Rassurez-vous, je guéris très vite!

Elle le précéda sur l'étroit sentier et il remarqua qu'elle s'efforçait de marcher avec dignité et de lever bien haut la tête.

En arrivant sur la terrasse, Cordelia constata avec soulagement qu'il n'y avait personne.

- Je... vais... ch... chercher... ce... qu'il... vous faut, fit-elle d'une voix mal assurée.

Mark Stanton jeta un regard sur son visage décomposé et la fit asseoir sur un siège garni de coussins.

- Je vais envoyer un domestique. Ainsi, je pourrai juger vos talents d'infirmière.

Elle le regardait d'un air pitoyable, ses yeux gris encore emplis d'une indicible terreur.

- Je n'aurais jamais... cru qu'un... homme puisse avoir... un tel comportement, reprit-elle sur un ton hésitant.

- Les hommes ne sont pas tous comme le duc, répliqua Mark. Il faut être raisonnable, Cordelia, et oublier ce qui s'est passé.

- Vous aviez bien dit... qu'il ne m'approcherait plus, murmura-t-elle d'une voix blanche.

- Je pensais avoir affaire à un homme d'honneur. Je vous demande de me pardonner, Cordelia. Je n'ai pas été un assez bon gardien. Une autre fois, je ne ferai confiance à personne.

- Je crois que s'il y avait une autre fois... je ne pourrais pas le supporter. Peut-être...

Il devina ce qu'elle allait dire avant qu'elle eût terminé sa phrase. De nouveau, elle pensait à son entrée au couvent.

- Non, coupa-t-il brusquement. Ce n'est pas la solution. D'ailleurs ce serait une lâcheté.

- Une lâcheté?

Il sentit que son accusation avait porté.

- C'est lâche de ne pas vouloir affronter la vie, fit-il. Ce que vous avez subi tout à l'heure était fort désagréable, j'en conviens, mais vous êtes assez intelligente pour comprendre qu'il y a toujours un revers à la médaille.

- Comment cela?

- C'est bien simple : les hommes vous trouvent si belle qu'ils en perdent la tête et n'arrivent plus à se contrôler.

Il remarqua sa surprise et poursuivit :

- Mais nous avons eu affaire à un Napolitain et nous ne reviendrons pas à Naples de sitôt.

Il lui sourit.

- Dans l'île où nous allons, il y a beaucoup de jeunes gens, mais grâce au ciel ils ont tous prononcé le vœu de chasteté. C'est déjà une sécurité! Cependant, Cordelia, vous êtes très jolie...

La couleur revint aux joues de la jeune fille en entendant ce compliment et elle baissa timidement les yeux.

- Vous... vous... le pensez vraiment?

- Je crois qu'il faut que nous nous mettions d'accord sur un point, répondit Mark Stanton. Nous devons nous engager à toujours nous dire la vérité. Si je vous dis que vous êtes belle, c'est vraiment que je le pense!

- ... Merci.

Un domestique apparut avec les pansements, une crème pour soulager les blessures de Mark et une cuvette. Un autre serviteur

apporta du vin. Mark insista pour en faire prendre un peu à Cordelia.

- Je ne pourrai jamais boire du vin le matin, protesta-t-elle.

- Allons buvez! Vous avez eu un choc. Si nous étions en Angleterre, je vous prescrirais une boisson chaude, mais vous connaissez cette ville aussi bien que moi. Il nous faudrait des heures pour l'obtenir!

Elle se mit à rire et but son vin à petites gorgées.

Elle était moins pâle et Mark constata qu'elle n'avait plus son air désespéré.

Elle commença à enrouler les bandes autour des mains de son cousin.

- Vous êtes très experte, s'écria-t-il.

- Maman tenait beaucoup à ce que j'apprenne à m'occuper des malades et des blessés. Papa riait lorsqu'elle me donnait des leçons, mais je suis sûre que, s'il y a des blessés à Malte, je pourrai servir à quelque chose.

- J'en doute, répliqua Mark Stanton. Les chevaliers ont un hôpital très bien équipé. Les novices y soignent les malades à tour de rôle.

- Voilà une chose que David n'appréciera pas, fit Cordelia en souriant. Il ne supporte pas la maladie. Sans doute est-ce parce qu'il a lui-même une bonne santé.

- David devra effectuer son service à l'hôpital comme les autres, riposta sèchement Mark Stanton.

- Il fera son devoir, mais j'espère pouvoir le remplacer.

Mark Stanton regarda ses mains.

- Eh bien, je saurai où aller si jamais j'ai des ennuis...

Il se leva.

- Je suis certain, Cordelia, que vous ne désirez pas vous trouver là quand le duc reprendra ses esprits. Voulez-vous aller dans votre chambre? Ou préférez-vous venir avec moi au port?

Elle leva les yeux sur lui :

- Je ne ...voudrais pas... vous ennuyer.

Il la regarda et il n'y avait aucune raillerie dans son sourire lorsqu'il répondit :

- Jamais vous ne m'ennuieriez...

Poussées par la brise arrière, les voiles du *Saint-Jude* frappées de la croix de Malte emportaient doucement le bateau sur la mer bleue.

Cordelia, assise dans un coin abrité du pont, était fascinée par l'activité qui régnait autour d'elle.

Des hommes grimpaient comme des singes le long du gréement

car il y avait de fréquents changements de voiles commandés de la passerelle où se tenait Mark Stanton.

Elle ne s'attendait pas à ce que le *Saint-Jude* fût si grand. Mais, en montant à bord, elle avait réalisé qu'en fait c'était un navire de guerre dans tous les sens du terme.

Elle avait entendu Mark expliquer à David comment l'Ordre avait révisé sa politique navale au début du siècle.

- Les galères propulsées à la rame avec des voiles auxiliaires, disait-il, ont été progressivement remplacées par des navires.

- Ont-ils prouvé leur efficacité?

- Le même type de bateaux a été construit dans tous les pays d'Europe et bien sûr aussi par les pirates barbares.

David avait examiné les canons et exprimé des doutes :

- Ils ne sont sûrement pas aussi importants que les nouveaux vaisseaux construits en France.

- C'est vrai, mais ils ont fait leurs preuves devant la majorité des navires que nous avons rencontrés.

Tout en s'activant sur le pont pour surveiller la voilure, Mark Stanton avait ajouté :

- Les canonnières de Malte sont les meilleurs du monde et sans aucun doute c'est grâce à leur adresse que les vaisseaux de l'Ordre ont remporté tant de victoires.

- J'aimerais voir tirer ces canons, dit David les yeux brillants.

- Tu assisteras bientôt à un combat et tu verras qu'il est très rare que les mâts de nos ennemis ne soient pas emportés dès la seconde salve.

Pendant tout le reste de l'après-midi David avait parlé batailles avec Ludwig von Wüstenstein et particulièrement de Jacques de Chambray, célèbre marin de l'Ordre, qui avait tiré 328 coups de canon en deux heures et demie.

- En une année, s'écria David avec allégresse, il a capturé six corsaires barbares et huit cents esclaves!

Cordelia ne fut pas surprise qu'après un seul jour en mer il pût

parler avec enthousiasme du bateau qu'il projetait d'acquérir.

Elle le vit arriver en criant sur le pont. Il se planta devant elle et déclara avec une ardeur qu'elle avait toujours trouvée irrésistible :

- Je veux avoir un bateau à moi, Cordelia. Je n'aurai jamais la patience de suivre les conseils de Mark et d'attendre plusieurs années comme il me l'a conseillé.

- Je pense qu'il a raison, répondit Cordelia. Il serait plus sage que tu effectues tes quatre caravanes avant d'en acheter un.

- Si tu crois que je vais attendre d'avoir vingt-quatre ans, tu te trompes! s'écria David. Quand je serai majeur, c'est-à-dire en octobre, je pourrai disposer de ma fortune et je donnerai immédiatement mes instructions au chantier.

Cordelia garda le silence.

Elle n'ignorait pas que la construction d'un bateau était très coûteuse.

S'il était admis que la fortune personnelle de David devait revenir à l'Ordre à sa mort, elle savait que leurs cousins et les gérants de ses biens souhaitaient qu'il ne fût pas trop dépensier.

Elle avait entendu dire que beaucoup de chevaliers se livraient à des extravagances qui revenaient cher.

- Bien sûr, reprit David, je ne toucherai pas à la part d'héritage nécessaire à l'entretien de la propriété, mais je serai en possession de ma fortune personnelle le 12 octobre et, à ce moment-là, personne ne pourra m'empêcher d'en faire ce que je voudrai.

Il s'emportait et Cordelia lui dit doucement :

- Les seules oppositions que tu pourras rencontrer, David, viendront de nos cousins qui t'aiment et souhaitent peut-être te protéger contre toi-même.

- Je n'ai aucune envie d'être protégé, rétorqua David. Ludwig m'a dit que l'Ordre accueillait avec plaisir les navires privés, car leur propre marine n'est plus aussi importante que par le passé et paraît insignifiante comparée à celle de l'Angleterre et de la France.

Cordelia poussa un léger soupir.

Elle était certaine que, têtu comme il l'était, David n'en ferait

qu'à sa guise, et elle pensa que seul Mark Stanton arriverait à lui faire entendre raison.

Dès qu'ils étaient arrivés à bord et que David avait constaté la position importante occupée par son cousin, il lui avait témoigné un respect qui avait remplacé la camaraderie.

« En fait, se dit Cordelia avec un petit sourire, je suis persuadée qu'avant d'arriver à Malte, David aura fait de Mark un héros de la Marine. »

Absorbée par cette conversation avec son frère, elle n'avait pas remarqué que Mark avait quitté la passerelle et s'était approché.

Elle sentit sa présence sans avoir besoin de se retourner. Il posa sa main sur son épaule.

- Tout va bien? demanda-t-il.

- C'est merveilleux d'être en mer, répondit la jeune fille, et de naviguer sur un bateau aussi magnifique.

Elle lut le plaisir dans ses yeux.

Il s'assit auprès d'elle. David se leva d'un bond pour aller voir de plus près quelque chose qui venait d'attirer son attention.

Lorsqu'il se fut éloigné, Cordelia dit à voix basse :

- Comme vous venez de l'entendre, David est décidé à acheter son propre navire.

- Rien ne s'y opposera lorsqu'il pourra se le permettre, répliqua Mark Stanton.

- Il atteindra sa majorité en octobre. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux qu'il patiente un peu?

Il la regarda avec un petit sourire.

- Vous ressemblez à une mère poule se faisant du souci pour son poussin turbulent, dit-il en la taquinant. Ne vous alarmez pas inutilement. Je surveillerai David et l'empêcherai de commettre des erreurs trop coûteuses durant sa première année à Malte.

Cordelia poussa un soupir de soulagement.

- Merci, fit-elle. Vous êtes si gentil! Je me demande bien ce que nous serions devenus sans vous.

Elle avait parlé sans réfléchir. Puis, se rappelant la façon dont il l'avait arrachée aux griffes du duc, elle rougit.

Comme si un instinct mystérieux l'avait averti des pensées secrètes de Cordelia, Mark reprit doucement :

- Oubliez tout cela. C'est fini. On ne doit jamais regarder en arrière, mais toujours se tourner vers l'avenir.

- Est-ce là votre philosophie? demanda-t-elle avec curiosité.

- Il n'y a que l'avenir qui compte. Regretter le passé quand nous ne pouvons plus rien y changer m'a toujours paru une perte de temps inutile.

- Comme vous êtes sage et raisonnable!

- Malheureusement, la sagesse ne vient qu'avec l'âge. Quand j'étais jeune comme David, j'agissais d'abord et je pensais ensuite.

Cordelia éclata de rire.

- Vous parlez comme si vous aviez déjà des cheveux blancs.

- On vieillit très vite en mer, répondit-il.

Comme si ces derniers mots l'avaient ramené à ses responsabilités de commandement, il se leva et retourna sur le pont supérieur pour crier à la vigie qui se trouvait dans son nid de pie en haut du mât de renforcer sa surveillance.

L'équipage d'un navire devait toujours être en alerte. C'était une précaution indispensable. En cas d'attaque surprise, tout risquait d'être perdu, y compris les vies humaines.

Mais le voyage se poursuivait sans incidents jusqu'à Malte et quand enfin l'île se profila dans le soleil couchant, elle ressemblait tout à fait au paradis doré que David aspirait tellement à atteindre.

D'après les cartes de l'archipel, Cordelia savait que celui-ci était petit. Mark lui avait dit que Malte n'avait que vingt-sept kilomètres de long et quatorze kilomètres de large. Il avait fait calculer à David la longitude et la latitude des îles qui se trouvaient aux carrefours de la Méditerranée, à mi-chemin entre Gibraltar et l'Egypte. Ce n'était pas seulement la position stratégique de Malte qui était intéressante, mais

aussi les innombrables kilomètres de courtines et le bastion s'élevant de la mer elle-même. Tout l'ensemble donnait une impression indescriptible de force et d'invincibilité.

Les silhouettes puissantes, massives des forts dominaient le contour escarpé de la côte. Lorsqu'ils furent encore plus près, Cordelia remarqua que les immenses fortifications de La Valette semblaient servir de socle au labyrinthe de dentelle formé par les palais baroques et les églises.

- Malte! Enfin Malte! s'écria David d'une voix exaltée, une lueur visionnaire dans les yeux.

- Ne te fais pas trop d'illusions, mon David, supplia Cordelia. Je ne pourrais pas supporter de te voir déçu.

- Ce n'est pas ce que je vais voir ou entendre à Malte qui m'importe, répondit David, mais ce que je ressens au fond de mon âme.

Cordelia l'entoura de ses bras.

- Ton rêve deviendra réalité parce que tu crois en lui.

- Oui, j'y crois! répéta David avec ferveur.

Cordelia allait bientôt découvrir que Malte était une île pleine de contrastes. Alors que les imposantes « auberges » et les palais commandaient l'admiration, elle fut fascinée par l'animation qui régnait dans les rues étroites de La Valette où elle aurait voulu se promener pendant des heures.

A peine débarqués, Mark Stanton insista pour l'emmener dans la maison où elle allait séjourner afin de la présenter à ses hôtes qu'il connaissait déjà.

Le comte Manduca était maltais et ses ancêtres avaient vécu à Malte longtemps avant que les chevaliers en eussent acquis la souveraineté sous Charles V, empereur du Saint-Empire.

Le comte avait épousé une Anglaise et leurs fils, qui avaient été élevés à Malte, vivaient à présent à l'étranger.

- Nous sommes ravis de vous recevoir, lady Cordelia, fit le comte avec une grâce désuète qui rappela William Hamilton à la jeune fille.

- C'est un grand plaisir pour moi d'accueillir une de mes

compatriotes, dit la comtesse. Je crains seulement de vous ennuyer avec toutes mes questions sur l'Angleterre que je n'ai pas revue depuis vingt ans.

- Je serai trop heureuse de vous parler de tout ce que vous désirez savoir, répliqua Cordelia. Mais à votre tour, j'espère que vous voudrez bien satisfaire ma curiosité à propos de Malte.

La comtesse se mit à rire et lui fit visiter la maison, merveilleusement meublée, située dans une des rues principales de La Valette.

- Nous avons aussi une villa à la campagne, déclara-t-elle, où nous nous rendons l'été lorsqu'il commence à faire trop chaud ici.

Cordelia dit au revoir à Mark et à David car elle savait qu'elle ne les reverrait pas avant le lendemain.

Le matin suivant, elle se leva très tôt, tant elle était pressée d'explorer La Valette. La comtesse lui montra quelques-unes de ces fameuses auberges ornées de magnifiques sculptures et des boutiques comme elle n'en avait encore jamais vu.

Les marchandises, dans ce grand port de commerce, étaient soit acheminées de manière légale, soit capturées en haute mer. La ville était ainsi devenue le carrefour idéal entre l'Est et l'Ouest.

On y trouvait des orfèvres et des argentiers, des vendeurs de riches brocarts venant d'Asie, de pierres précieuses extraordinaires. On y trouvait également des ébénistes fabriquant des meubles sculptés et marquetés, ainsi que des oiseleurs et des savetiers. Cordelia était éblouie par les étalages de confiseries, d'épices et de fruits tropicaux.

Les devantures offraient encore quantité de rapières étincelantes, de poignards incrustés d'émail et d'épées à pommeau d'or.

- Je n'aurais jamais imaginé spectacle aussi fascinant, déclara-t-elle à la comtesse.

Son hôtesse sourit :

- Ces marchands encouragent les goûts de luxe de nos quatre cents valeureux guerriers, répliqua-t-elle, et la plupart des chevaliers sont très fortunés.

Cela paraissait quelque peu incongru à Cordelia, étant donné que tous les chevaliers faisaient vœu de pauvreté. Mais leurs biens ne

passant à l'Ordre qu'au moment de leur mort, beaucoup d'entre eux profitaient des plaisirs de l'existence tant qu'ils étaient encore en vie.

David allait d'abord accomplir son noviciat et dans quelques mois il participerait à la cérémonie solennelle d'investiture. Puis il deviendrait chevalier de Saint-Jean, ce qui était l'aboutissement de sa foi. Seule la mort, une dispense ou une disgrâce pouvait le délier de son serment.

Dans l'après-midi qui suivit leur arrivée, David vint voir sa sœur, enthousiasmé par tout ce qu'il avait vu et par l'accueil qu'on lui avait réservé dans sa Langue.

Cordelia, le cœur serré, sentit que désormais son frère était perdu pour elle. Elle appartenait maintenant à son passé et n'avait plus aucune place dans son avenir.

La Langue anglo-bavaroise qui avait été créée six ans auparavant dominait le port de Marsamuscette. Ce splendide édifice avait été le palais du Bailli d'Acre. David avait été très impressionné par sa magnificence et il apprit à Cordelia qu'il comportait un poste militaire spécial, une chapelle, un terrain de jeux et un musée.

- On nous enseigne la discipline des armes sur les remparts, déclara fiévreusement David, et nous avons des cours d'entraînement militaire et de tir au moins trois fois par semaine.

- Cela va te plaire, répondit Cordelia en souriant.

- Il est très important que nous soyons compétents dans l'art de la guerre, reprit David sur un ton sérieux. Cela semble être l'unique sujet de conversation ici.

- Oh! David, j'espère bien que non! s'écria-t-elle impulsivement.

- La seule chose que je souhaite, c'est que les hostilités ne soient pas déclenchées avant que j'aie eu le temps de finir mon instruction.

David parlait sans reprendre haleine; il était tellement excité que Cordelia ne voulut pas refroidir son ardeur en lui faisant part de ses propres appréhensions.

Il avait amené avec lui un domestique que lui avait recommandé Mark, afin de le présenter à Cordelia.

Giuseppe Vella avait environ trente ans. Petit, la peau sombre, il avait un air honnête et une attitude respectueuse qui plurent

immédiatement à Cordelia. Elle était également sûre que Mark était le meilleur psychologue que l'on pût trouver.

- Vella va me donner tous les renseignements dont j'ai besoin, fit David.

- Je suis certaine que cela t'aidera beaucoup, dit Cordelia, et, souriant au Maltais : Je suis très heureuse que vous preniez soin de mon frère.

Vella s'inclina.

- Je servirai fidèlement mon maître, du mieux que je pourrai.

Après le départ de David, Mark Stanton vint lui rendre visite; Cordelia le remercia d'avoir bien voulu procurer un domestique à son frère et elle lui demanda si c'était vrai que Malte était à la merci d'une attaque ennemie.

Mark Stanton hésita avant de répondre. Il ne tenait pas à lui montrer son inquiétude en ce qui concernait la situation présente.

La dernière fois qu'il était venu dans ce pays, il l'était bien rendu compte que des espions français rôdaient autour des défenses; sans aucun doute, ils devaient envoyer des rapports et même des plans à Bonaparte. Le Grand Maître ne pouvait pas ignorer le danger que représentait la position de Malte et rester inactif.

Mark Stanton avait espéré trouver l'île en pleine effervescence, mais, à son grand étonnement, Von Hompesch n'avait rien tenté pour remédier à certaines déficiences ou pour renforcer les fortifications.

Au mois de mars précédent, Mark Stanton était à Malte lorsque l'amiral de Brueys avait fait effectuer des réparations à l'un de ses navires de guerre pendant que le reste de sa flotte attendait au large. Comme il n'était pas très sûr des intentions des Français, Von Hompesch avait ordonné l'alerte générale. Tout le monde avait remarqué que le nombre d'hommes chargés de la défense de Malte représentait un peu plus du tiers de ce qui eût été nécessaire.

L'amiral de Brueys s'était efforcé de calmer les craintes de la garnison en se montrant particulièrement aimable avec le Grand Maître.

Il faisait ce jour-là un merveilleux temps de printemps et les curieux postés sur les toits de la vieille capitale de Notabile avaient pu observer une flottille de dix-sept bateaux ancrés à un mille en mer.

Il y avait trois mois de cela et Mark Stanton s'attendait à trouver l'artillerie renforcée. Mais lorsque ce matin il avait demandé audience au Grand Maître, Mark s'était rendu compte que ce dernier avait passé les trois mois suivant la visite de l'amiral français à rétablir d'anciennes cérémonies et des fêtes religieuses tombées depuis longtemps en désuétude.

Tout en parlant tranquillement, sans que rien dans sa voix ou dans son attitude laissât deviner la surprise ou le mécontentement qu'il éprouvait devant le comportement de Von Hompesch, Mark Stanton lui avait fait part des renseignements secrets que lui avait confiés la princesse.

- Croyez-vous réellement que Napoléon Bonaparte ait l'intention d'envahir l'Egypte? demanda Von Hompesch avec hauteur.

- Je ne vois vraiment pas pour quelle autre raison il serait en train de constituer une flotte aussi importante en Méditerranée. S'il avait besoin de navires pour défendre les côtes nord de la France contre les Anglais, il aurait utilisé les chantiers navals de Boulogne ou du Havre.

- Je vois ce que vous voulez dire, concéda le Grand Maître.

- Pour aller en Egypte, poursuivit Mark Stanton, Bonaparte passera directement par Malte. Il va de soi qu'il voudra s'approvisionner en eau et peut-être faire ravitailler ses navires.

- Vous savez tout aussi bien que moi, capitaine Stanton, que seulement quatre bateaux à la fois ont le droit d'entrer dans le port principal.

- Etes-vous certain de pouvoir faire respecter un tel règlement, Votre Altesse Eminentissime?

- Il n'y a aucune raison de penser que nous serons réduits à employer la force, répliqua froidement le Grand Maître. Nous avons le soutien de l'Autriche et de la Russie. Aucun de ces deux pays ne laisserait attaquer Malte.

- Je souhaite que vous ayez raison, Votre Altesse Eminentissime.

L'audience était terminée. Mark Stanton, après avoir remercié le Grand Maître, s'était incliné respectueusement et avait quitté le palais.

En traversant les magnifiques salles décorées de tapisseries des Gobelins et de fresques illustrant le grand siège de 1565, il pensait

avec amertume qu'il n'aurait pas été traité de cette façon si Rohan avait été encore en vie. Mark Stanton gardait une réelle admiration pour ce dernier. Il s'était surpris à sourire en se rappelant la devise de la famille : « Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis ». L'ancien Grand Maître avait l'esprit ouvert à tout ce qui concernait le progrès. Il avait à son chevet tous les ouvrages traitant des dernières découvertes scientifiques et économiques et se levait à l'aube pour avoir le temps de les lire.

Il était accessible à tout le monde et faisait preuve d'une grande courtoisie, mais il n'aurait jamais envisagé la situation actuelle avec l'optimisme apathique et borné de Von Hompesch.

« Il vit dans une tour d'ivoire », pensait Mark Stanton.

Mais il n'avait vraiment aucune raison de parler de cet entretien à Cordelia. Il ne voulait pas lui créer de soucis et tenait à ce qu'elle profitât pleinement de Malte.

Il n'avait encore rien décidé au sujet du départ de la jeune fille. Cependant, comme il en était responsable, il voulait trouver un moyen qui lui permette de regagner rapidement l'Angleterre sans courir de risques.

La comtesse Manduca n'avait pas seulement l'intention de montrer les beautés architecturales de Malte à Cordelia, elle souhaitait également l'introduire dans la Société.

C'est grâce à un arrangement prévu par le Grand Maître avant sa mort que Cordelia pouvait séjourner dans une famille maltaise. Les parents proches avaient le droit d'accompagner les futurs chevaliers à Malte et, comme David n'avait ni père ni mère, il avait été décidé que Cordelia serait son « compagnon ».

Pendant des années Rohan s'était efforcé de supprimer le fossé qui existait entre la noblesse de Malte et les chevaliers; en effet, mis à part l'archevêque et le Grand Prieur qui pouvaient être choisis parmi les habitants de l'île, le dernier des chevaliers était mieux considéré que le plus noble des Maltais.

Rohan avait donné des soirées pour les dames de Malte et les avait encouragées à patronner le théâtre dont il était un passionné. Il avait même créé de nouveaux titres et organisé des bals qui duraient toute la nuit. Il savait que la communauté maltaise se sentirait flattée si la sœur d'un comte, membre d'une des plus nobles familles anglaises, était reçue chez le comte et la comtesse Manduca.

Cependant, Mark Stanton avait demandé personnellement à l'un des chapelains conventionnels - un prêtre de l'Ordre - connaissant mieux que personne les trésors accumulés depuis des siècles, de bien vouloir faire visiter les auberges à Cordelia.

Ce matin-là, Cordelia entra dans l'auberge de Provence par la Chambre du Conseil tendue de brocart fuchsia et jaune. Les murs et les plafonds étaient peints de fleurs et d'arabesques vertes, pourpres, beiges et bleues. Les chandeliers en cristal de Murano, les tapis de Damas, les buffets hollandais sculptés, la porcelaine de Dresde et les cabinets de Lisbonne étaient tous des cadeaux qui avaient été offerts à l'Ordre.

Elle admira également l'immense escalier de pierre décoré de guirlandes et de sculptures baroques et les patios où l'on trouvait des fontaines et des orangers.

Elle apprit que dans chaque auberge les chevaliers prenaient leurs repas dans de lourdes assiettes d'argent.

- Connaissez-vous mon cousin depuis longtemps, mon père? demanda la jeune fille.

- Depuis de nombreuses années, lady Cordelia. Ses grandes qualités morales en font un exemple pour tous nos jeunes chevaliers.

Cordelia parut surprise et le chapelain ajouta :

- Le capitaine Stanton a de la considération pour son équipage et traite ses prisonniers avec une magnanimité qui prouve ses excellentes qualités chrétiennes.

Elle se sentit touchée par le ton du chapelain et par la sincérité de ses paroles.

Et dire qu'elle avait pu croire que Mark était cynique, dur et cruel!

« C'était avant de le connaître », se dit-elle en se rappelant sa gentillesse lorsqu'elle avait été si effrayée.

Un des endroits les plus intéressants que lui fit visiter le chapelain était l'hôpital ou Sainte-Infirmierie.

- Les hôpitaux, expliqua-t-il, comme vous devez le savoir, lady Cordelia, sont la raison d'être de l'Ordre. C'est là que les chevaliers se doivent d'accomplir leur fonction la plus sacrée.

Il marqua une pause et ajouta :

- Même nos ennemis respectent nos hôpitaux.

- J'ai lu, lui dit Cordelia, que lorsque les chrétiens furent chassés de Jérusalem, les musulmans permirent aux hospitaliers de conserver leur hôpital jusqu'à ce que les malades fussent guéris.

- C'est vrai, répondit le chapelain, et la première chose que firent les chevaliers en arrivant à Chypre, puis à Rhodes et finalement à Malte, fut d'improviser un hôpital.

Cependant, ce n'était pas le mot « improvisé » qui convenait à l'hôpital de La Valette. Il dominait le port et la salle principale avait cinquante-six mètres de long.

Le chapelain expliqua à Cordelia que l'hôpital recevait gratuitement les malades et blessés de toutes races, sans discrimination de croyance ou de couleur. Les esclaves y étaient également admis.

- Dans le passé, déclara le chapelain à Cordelia, tous les chevaliers devaient travailler à l'hôpital et chaque Langue avait son jour de garde.

- Et plus maintenant? s'enquit Cordelia.

- Seuls les novices soignent les malades et, malheureusement, les Grands Maîtres qui s'occupaient personnellement du malade le plus déshérité au moins une fois par semaine ne viennent plus ici que de temps en temps.

Cordelia se rendait compte qu'il y avait eu beaucoup de changements durant ces dix dernières années et certains services ainsi que des chambres privées avaient été supprimés.

La vaisselle d'argent utilisée par les malades, sujet d'admiration pour les visiteurs du XVIIe siècle, était maintenant réservée aux hôtes qui avaient les moyens de payer. Malgré tout, il y avait encore 370 lits à baldaquins et 365 lits ordinaires pour les grands malades.

L'hôpital des femmes comportait 250 lits et recueillait les enfants trouvés et les bâtards. Ces derniers étaient confiés à des mères nourricières aux frais de l'Ordre.

Le chapelain emmena ensuite Cordelia à l'église Saint-Jean, patron de l'Ordre. Dédiée à Saint-Jean-Baptiste, elle renfermait une

partie du bras du Saint qui en était la relique la plus vénérée.

Les siècles avaient transformé la construction originale, monastique et sévère, en un mausolée à la gloire de la fine fleur de la chevalerie européenne. Cordelia s'arrêta devant les épées et les casques des anciens guerriers, la grande croix de Jean de La Valette et l'icône de la Madone attribuée à Saint-Luc.

Il lui semblait que les chevaliers, dont les ossements reposaient sous les dalles recouvertes de plaques commémoratives portant leurs blasons gravés dans la mosaïque, imprégnaient ce lieu de leur courage et de leur esprit magnanime. Elle les sentait tout proches d'elle, ces hommes qui avaient voué leur vie au service de Dieu et qui étaient morts comme ils avaient vécu : en priant. Là était le grand idéal qui survivait depuis sept siècles, surmontant les défaites et les expulsions.

- Pour le Christ et pour Saint-Jean!

Il lui semblait entendre ce cri, répercuté comme un écho à travers les années, ce cri qui avait incité tant d'hommes jeunes et ardents à défendre les faibles, soigner les malades...

- Je vous en prie, mon Dieu, veillez sur David, implora-t-elle. Gardez-le fidèle à sa foi. Ne le laissez pas se perdre.

Elle leva la tête et, alors qu'elle contemplait les vitraux et les statues des saints, elle eut l'impression que quelqu'un la bénissait. La religion avait toujours tenu une grande place dans la vie de Cordelia. Sa mère était très croyante et elle avait été élevée dès son plus jeune âge dans la foi catholique. Cela faisait partie de son existence, comme de respirer, de manger et de dormir. Elle savait que sa foi vivait en elle tout comme en David.

Elle exprima sa reconnaissance en une action de grâce d'une intensité jamais encore éprouvée.

Elle était sur le point de se relever, lorsqu'elle ajouta tout à coup :

- Faites que je trouve l'amour, l'amour dont Mark m'a parlé... un amour qui ne m'effrayera pas, mais qui sera pur et divin.

Cordelia sentit à ce moment que quelque chose en elle répondait à ses aspirations. C'était inexplicable; peut-être était-ce un éveil de son cœur et de son âme, mais elle eut l'impression d'avoir grandi.

- Quand je serai amoureuse, se dit Cordelia, je cesserai d'être une

enfant et je deviendrais une femme.

C'était une idée étrange, mais lorsqu'elle fut debout, il y avait sur ses lèvres un sourire qui la rendit plus belle qu'elle ne l'avait jamais été.

Cordelia attendit la visite de Mark tout l'après-midi, mais il envoya un message disant qu'il dînerait au Palais avec le Grand Maître. Elle savait que de son côté David resterait à son auberge.

Elle se sentit un peu délaissée. Cependant, elle se dit qu'elle devait se montrer raisonnable et que dès à présent il lui fallait apprendre à être plus indépendante.

Néanmoins, la solitude était plus pesante en pays étranger dans une maison inconnue.

Le comte et la comtesse Manduca ne pouvaient être plus gentils, mais ils n'avaient pas les mêmes sujets d'intérêt que Cordelia. Elle ne connaissait pas leurs amis et, lorsqu'ils ne parlaient pas des chevaliers, il lui était difficile de soutenir une conversation.

Cordelia commençait à se demander combien de temps il lui faudrait rester à Malte. Elle devait s'habituer à l'idée que, désormais, elle compterait bien peu pour David et que sans doute elle ne le verrait pas souvent. Il demanderait certainement à être envoyé le plus tôt possible en « caravane » et elle savait que lorsqu'il serait parti, l'anxiété qu'elle éprouvait à son sujet augmenterait de jour en jour.

Bien qu'elle se trouvât ridicule, elle était blessée de sentir qu'elle avait maintenant très peu d'importance pour son frère et qu'il lui était parfaitement indifférent qu'elle restât ou non à Malte. Elle comprenait pourquoi il avait tellement désiré la voir mariée avant de commencer son apprentissage de chevalier et de consacrer sa vie entière, comme il l'espérait, à l'Ordre de Saint-Jean.

Mais en songeant aux deux hommes qui l'avaient demandée en mariage, elle se disait qu'elle préférerait endurer les pires souffrances plutôt que d'être liée à un mari qu'elle n'aimait pas. Particulièrement à un mari comme le duc qui lui faisait peur et la dégoûtait tout à la fois.

Elle se reprocha de n'avoir pas été suffisamment reconnaissante à Mark qui l'avait arrachée au tout dernier moment à ses caresses répugnantes. Lorsqu'elle repensait à son étreinte, à ses lèvres qui cherchaient avidement les siennes et au désir qu'elle avait lu dans ses yeux, elle frissonnait de terreur.

Mark était arrivé dans sa vie alors qu'elle ne l'attendait pas, mais sur le bateau elle avait appris à le connaître en tant que commandant et meneur d'hommes. De plus, il était le seul à avoir su lui expliquer l'amour. Elle n'avait jamais rencontré personne comme lui. Avait-il vraiment été ce cousin moqueur qu'elle avait tant détesté parce qu'il lui avait pris l'affection de David? Elle n'arrivait pas à le croire.

A la fin du dîner, Cordelia s'excusa auprès de son hôtesse et se retira dans sa chambre.

Elle pensait qu'il était trop tôt pour dormir, mais dès qu'elle fut dans son lit, elle tomba presque aussitôt dans un sommeil sans rêve.

Elle fut éveillée par les cloches des églises, et sauta du lit, tout excitée à l'idée de ce qu'elle avait à faire au cours des nombreux jours qui lui restaient à passer ici.

La comtesse lui avait promis qu'elle rencontrerait aujourd'hui le Grand Maître Von Hompesch et qu'elles iraient ensuite visiter les remparts et le grand fort de Saint-Elmo.

C'était un merveilleux programme et cependant Cordelia désirait plus que tout au monde retrouver Mark et David.

« Ils viendront sûrement me voir ce matin », se dit-elle

Comme s'il y avait eu transmission de pensée, Mark arriva alors qu'elle venait à peine de terminer son petit déjeuner.

Lorsqu'on lui annonça qu'il était là, elle se sentit si heureuse qu'elle bondit de la table pour courir à sa rencontre.

- Je pensais bien que vous viendriez, s'écria-t-elle.

- Je suppose que vous aimeriez parler à votre cousin seul à seule, fit la comtesse. Pourquoi n'iriez-vous pas dans le jardin? Personne ne viendra vous déranger.

Cordelia la remercia et ils traversèrent une salle magnifique dont les portes vitrées donnaient sur un jardin rempli de fleurs.

Ils prirent place sur des sièges confortables et s'abandonnèrent à la caresse du vent de la mer.

- Il va faire chaud tout à l'heure, déclara Mark.

- Avez-vous pensé que nous sommes le 6 juin aujourd'hui? fit Cordelia. On peut s'attendre à une grosse chaleur, surtout en

Méditerranée...

- Bien sûr, acquiesça-t-il.

A sa manière de parler, Cordelia eut l'impression qu'il pensait à autre chose.

- Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

- Je voulais vous parler, Cordelia, car nous devons prendre des dispositions afin que vous retourniez en Angleterre le plus tôt possible.

- Pourquoi? Mais pourquoi? questionna-t-elle. Vous ne m'aviez encore rien dit de ce départ.

Mark sentit qu'il devait peser ses mots. Il ne voulait pas lui expliquer qu'étant donné l'insuffisance des protections à Malte, il tenait à la savoir en sécurité dans son pays.

- Avez-vous réfléchi à ce que vous ferez lorsque vous serez rentrée chez vous?

- Non, répondit Cordelia. David m'avait dit que j'avais bien le temps d'y penser puisque je devais rester ici avec lui au moins six mois ou un an.

- Je ne crois pas que ce soit une solution.

- Mais pourquoi? Le comte et la comtesse semblent ravis que je sois chez eux. Ils me l'ont dit et, même si ce n'est pas vrai, il y a sans doute beaucoup d'autres personnes qui seraient enchantées d'accueillir une pensionnaire.

- Je ne veux pas que vous restiez à Malte.

Les yeux gris de Cordelia cherchèrent le regard bleu de Mark et elle reprit :

- Je pense que vous devez avoir une bonne raison pour me parler ainsi. Croyez-vous réellement que je sois en danger ici?

- Je ne peux pas vous répondre, répliqua-t-il. La seule chose que je vous demande, Cordelia, c'est de me permettre d'organiser votre embarquement sur le premier navire en partance pour l'Angleterre.

Cordelia eut un petit rire.

- Dans ce cas, il y a de grandes chances pour que je reste ici un

bon bout de temps! Le comte m'a dit hier que la majorité des navires n'osait pas s'éloigner des ports.

Elle marqua une pause et, voyant que Mark n'était pas impressionné, elle reprit :

- Et si j'étais capturée par les pirates barbares? Je suppose que vous ne souhaitez pas me voir prisonnière à Alger ou à Tanger?

- Je suis très sérieux et je vous répète que vous devez partir.

- Et moi je suis aussi très sérieuse en vous répondant que j'ai l'intention de rester.

Elle lui tendit les mains.

- Vous avez été très gentil, Mark. Je vous suis profondément reconnaissante de la façon dont vous m'avez sauvée du duc. Mais j'ai décidé de rester à Malte et rien ne pourra me faire changer d'avis.

- Vous devez me croire très entêté, Cordelia, mais je vous promets que j'agis dans votre seul intérêt.

Elle leva les yeux sur Mark :

- En vérité, je crois plutôt que vous commencez à me trouver encombrante et que vous êtes bien content de vous débarrasser de moi, dit-elle en riant.

Puis inexplicablement, ils se turent.

Quelque chose passa entre eux. Une onde étrange, pareille à un courant magnétique, que Cordelia n'aurait pu expliquer, mais qu'ils ressentaient tous les deux.

Mark s'approcha d'elle et elle ne fit aucun mouvement. Elle sentit son cœur battre dans sa poitrine. C'est alors que la porte s'ouvrit brusquement.

Cordelia tourna la tête. Elle s'attendait à voir David, mais au lieu de son frère, elle vit entrer le baron Ludwig Von Wütenstein.

- Capitaine Stanton, commença-t-il hors d'haleine, je savais que vous étiez là et j'ai couru vous prévenir.

- Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il?

- Vous devez prendre la mer immédiatement, fit-il, haletant. Il

n'y a pas une minute à perdre... Nous ne pouvons pas laisser passer une pareille occasion...

- Pourriez-vous vous expliquer de façon un peu plus cohérente? suggéra Mark.

- Un navire de l'Ordre vient d'arriver au port. Il a appréhendé un bateau pirate en route pour Tunis. Il contenait une fabuleuse cargaison d'épices qui vaut des centaines de scudi et, de plus, ils ont capturé cinquante prisonniers!

- Bonnes nouvelles! s'écria Mark. Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

- Il y avait deux bateaux pirates! Deux! La *Santa-Maria* en a laissé échapper un, répliqua le baron. Mais le grand mât a été touché et il ne pourra pas aller bien loin.

Mark ne dit rien et le baron lui cria :

- Mais comprenez donc à la fin comme il sera facile pour nous de nous en emparer! Et il n'y a aucun navire de l'Ordre en mesure de quitter le port immédiatement.

Mark sourit.

- Evidemment, nous n'avons pas le droit de laisser ces pirates acheminer tranquillement leur cargaison.

- Je savais que vous seriez d'accord! Je le savais, s'exclama Ludwig avec fougue.

Il se dirigea vers la porte.

- Je vais au *Saint-Jude* tout de suite. Dans combien de temps m'y rejoindrez-vous?

- Dans un quart d'heure, répondit Mark.

La porte claqua derrière le jeune baron qu'ils entendirent courir dans le couloir. Mark se tourna vers Cordelia.

- Je crains que nous ne soyons obligés de remettre notre conversation à plus tard...

- Vous serez absent... longtemps?

- Pas plus d'une semaine, je l'espère. Peut-être moins. Prenez

soin de vous, Cordelia.

Il prit sa main et elle s'approcha de lui.

- Et vous aussi... prenez soin de vous. Est-ce dangereux?

- Je préfère ne pas répondre à cette question, de peur de provoquer le destin.

Il lui sourit et emprisonna ses doigts dans les siens.

- Je suis ennuyée de vous voir partir, murmura-t-elle. Je vais me faire... du souci... et je serai inquiète pendant tout le temps où vous ne serez pas là.

- Il faut vous distraire, Cordelia. Essayez de penser à autre chose.

- Cela va être difficile...

Elle plongea ses yeux dans les siens et une fois encore ressentit cette étrange magie.

- Je vous en prie... je vous en prie... soyez prudent, dit-elle d'une toute petite voix.

Pendant un moment Mark resta immobile. Soudain, presque malgré lui, comme si c'était inévitable, ses bras se refermèrent sur Cordelia.

Il la serra contre lui et ses lèvres se posèrent sur les siennes. C'était un tendre baiser comme celui que l'on donne à un enfant, mais la jeune fille sentit passer en elle quelque chose d'inexplicable.

C'était un sentiment tellement merveilleux, tellement enchanteur que, sur le moment, elle ne comprit pas ce qui lui arrivait. C'était un éblouissement qu'elle n'aurait jamais pu imaginer, comme si elle avait embrassé le soleil. Cette chaleur montait de son cœur dans sa gorge et jusque sur ses lèvres que Mark retenaient captives.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de réaliser, Mark desserra son étreinte.

- Au revoir, Cordelia.

Sa voix était basse, un peu rauque. Puis, sans la regarder, il sortit de la pièce et referma doucement la porte derrière lui.

Après le départ de Mark, Cordelia resta pétrifiée devant la porte, cherchant à maîtriser les sentiments turbulents qui l'agitaient.

Instinctivement elle porta les mains à sa poitrine. Elle se dirigea vers la fenêtre et regarda sans le voir le petit jardin. Une voix céleste venait de lui révéler qu'il s'agissait bien de l'amour! C'était ce qu'elle cherchait depuis toujours, la réalisation de tous ses rêves! Mark était l'homme qu'elle attendait sans le savoir et elle l'aimait.

Elle savait que lorsqu'elle le trouverait, cet amour, comme il le lui avait dit, viendrait de Dieu.

Elle frémit au souvenir de cette sensation étrange, inexprimable, merveilleuse qu'il avait éveillée en elle.

Elle n'aurait jamais pensé que des lèvres puissent être si possessives et pourtant, pendant qu'il la serrait contre lui, elle n'avait

éprouvé aucune crainte. Elle aurait voulu qu'il l'embrassât encore pour faire durer l'incroyable enchantement qu'elle éprouvait dans ses bras. Tout son corps répondait à cette extase qui venait du plus profond de son cœur.

« Je l'aime », se dit-elle d'une voix qui tremblait.

Le soleil lui parut tout à coup plus brillant, les fleurs plus colorées et la musique des oiseaux et des abeilles se fondit en un hymne joyeux.

L'amour! Il illuminait le monde et même le paradis. Comme elle l'avait pressenti, Cordelia venait de quitter à tout jamais l'enfance pour devenir une femme.

Resta-t-elle longtemps ainsi à contempler le jardin? Elle n'en avait aucune idée, mais elle sentit un bonheur surnaturel l'auréoler de lumière.

En fait, la comtesse entra peu de temps après et parut surprise de la trouver seule.

- Votre cousin est déjà reparti, lady Cordelia?

Avec effort la jeune fille essaya de reprendre sa voix normale pour expliquer qu'on était venu le chercher.

- Désirez-vous visiter quelque chose de particulier ce matin? s'enquit la comtesse.

- Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais aller dans les magasins. Je suppose que mon frère sera trop occupé pour venir me voir.

- En effet, répliqua la comtesse avec un sourire. Les novices ont beaucoup à faire. C'est seulement lorsqu'ils ont prononcé leurs vœux et terminé leurs caravanes que l'oisiveté commence à peser sur ces jeunes garçons...

- Combien y a-t-il de chevaliers à Malte? demanda Cordelia.

- Environ quatre cents mais parmi eux il y a deux cents Français.

- Tant que cela? Et les autres?

- Ils sont italiens, espagnols, portugais, bavares et allemands.

Cordelia resta silencieuse, mais elle ne put s'empêcher de penser que si les rumeurs de guerre avec Bonaparte étaient fondées, il serait

sûrement très difficile aux Français de tirer sur leurs propres compatriotes.

Cependant, elle fit taire ses appréhensions et partit se promener avec la comtesse à travers les rues étroites et animées, en passant par les escaliers de pierre surmontés de balcons foisonnant de fleurs.

Tout semblait si paisible que la seule idée qu'un conflit pût éclater dans cette île paraissait insensée.

Pourtant il était impossible de ne pas être impressionné par les fortifications massives que l'on appelait la grande forteresse, les bastions pointus de Saint-Elmo, les glacis et le lourd pont-levis de la porte des Bombes.

Les boutiques lui semblèrent encore plus attrayantes que la première fois.

Cordelia acheta un petit présent pour la comtesse qui en fut enchantée et une épée ancienne sertie de pierreries pour David. Elle se demanda si elle devait offrir quelque chose à Mark. Elle en brûlait d'envie, mais elle pensa que cela aurait pu paraître un peu hardi.

Elle se demandait si ses baisers, dont la magie demeurait encore sur ses lèvres, avait eu pour lui autant d'importance.

- Un baiser ne peut être parfait, se dit-elle, que si l'on éprouve les mêmes sentiments.

Bien que très ignorante des choses de l'amour, elle avait le sentiment profond que Mark avait été ému lorsque sa bouche s'était posée sur la sienne.

« Je l'aime! Je l'aime! » se répéta-t-elle au moins un millier de fois dans la journée.

Après un repas léger tout le monde se retira pour la sieste quotidienne. A cette heure-là la ville était calme et même les oiseaux semblaient avoir perdu leur voix.

La comtesse alla se reposer dans sa chambre et Cordelia s'étendit sur une chaise longue dans le jardin d'hiver.

Dans la pénombre fraîche de la pièce elle ferma les yeux mais fut incapable de dormir. Elle pensait à Mark, se rappelant combien il était beau et elle reconnut qu'elle l'aimait déjà avant leur départ de Naples.

Tout d'abord elle l'avait vraiment détesté car elle croyait qu'il voulait lui créer des ennuis. Mais ensuite, lorsqu'ils avaient parlé dans le jardin, il s'était montré compréhensif, il avait tendrement apaisé ses angoisses et elle avait senti que son cœur lui appartenait.

- Peut-il y avoir sur terre un autre homme comme lui? se demanda-t-elle. Aussi fort, aussi viril, aussi mâle et pourtant tellement doux qu'il était impossible de ne pas avoir confiance en lui et de ne pas faire tout ce qu'il voulait.

Elle pria pour lui et sa prière s'envola vers la mer.

Elle imaginait le *Saint-Jude* franchissant la crête blanche des vagues et le bateau pirate avec son mât brisé essayant en vain de lui échapper. S'il capturait un de ces cruels équipages musulmans, habituellement inhumains, Mark ferait preuve de cette magnanimité et de cette bonté qui avaient tant frappé le chapelain.

- Je l'aime... Il est tout ce qu'un homme doit être, se répéta Cordelia, et il se conduit comme un chevalier, même s'il n'a pas prononcé ses vœux.

Elle était bien heureuse qu'il ne l'eût pas fait. A la pensée qu'il était libre, elle sentit une rougeur monter à ses joues et son cœur battre un peu plus vite.

Tout à coup il y eut du bruit dehors. Elle entendit le comte parler d'une voix forte et agitée. Un moment plus tard la porte du jardin d'hiver s'ouvrit brusquement et la comtesse entra, suivie de son mari.

Le visage de celle-ci suffit à faire bondir Cordelia de sa chaise longue.

- Qu'y a-t-il? questionna-t-elle. Que se passe-t-il?

- Les Français! articula péniblement la comtesse. Cordelia fixa le comte avec des yeux exorbités, attendant une confirmation.

- C'est la vérité, lady Cordelia, fit-il. La flotte française est arrivée!

- Mais que veulent-ils?

- De l'eau, je suppose. En fait on m'a dit qu'une chaloupe de l'*Orient*, le bateau de Bonaparte, entrait dans le port en ce moment même.

Cordelia poussa un soupir de soulagement.

- Cela ne veut pas dire qu'ils aient forcément l'intention d'envahir l'île.

- Non, bien sûr, acquiesça le comte, mais nous sommes en état d'alerte.

- Allez vous renseigner, supplia la comtesse, et s'il n'y a pas de danger, nous irons sur le toit pour voir les bateaux.

- Je ne pense pas qu'il y ait de danger, reprit le comte. Mais surtout ne sortez pas. Il souffle certainement un vent de panique parmi les gens et le seul nom de Bonaparte suffit à rendre les femmes hystériques!

Il sortit sur ces mots et Cordelia s'approcha de la comtesse.

- Je suppose... que je n'ai aucune chance de voir David?

- Si l'alerte est donnée, ils seront tous à leurs postes de défense, répondit la comtesse.

Elle soupira :

- Depuis des années mon mari prétend que Malte a besoin de nouveaux canons. On en a repeint une grande partie afin qu'ils paraissent neufs, mais on ne les utilise que lorsqu'il y a des cérémonies.

- A Naples, on ne parlait que de la guerre et des ambitions de Napoléon Bonaparte, fit Cordelia. Cela paraît étrange que les chevaliers de Malte ne soient pas mieux préparés!

- Prions pour qu'ils n'aient pas à se battre, s'écria la comtesse, car il est bien évident que les soldats français, avec leur expérience et toutes les victoires qu'ils ont déjà remportées, seront de redoutables adversaires.

Lorsqu'elles atteignirent le haut des toits, Cordelia ne put que faire écho aux propos de la comtesse.

De là-haut, elles pouvaient voir jusqu'à l'horizon. Sur des kilomètres, la mer était couverte de bateaux de toutes tailles dont les mâts formaient une immense forêt. C'eût été un magnifique spectacle s'il n'avait été si inquiétant.

Sans aucun doute la flotte de Bonaparte rassemblait les plus

beaux et les plus récents navires de guerre. Parmi ceux-ci, il était facile de distinguer un superbe trois-ponts, l'*Orient*, nom du pavillon sous lequel il naviguait.

Cordelia et la comtesse contemplèrent la flotte en silence. Puis, le visage soucieux, elles descendirent pour attendre le retour du comte.

Lorsqu'il arriva, il avait l'air extrêmement inquiet.

- Que se passe-t-il? Qu'avez-vous appris? demanda la comtesse sans lui laisser le temps de parler.

- J'avais raison, répondit-il. Les officiers de l'*Orient* ont demandé au Grand Maître de permettre à leur flotte de se ravitailler. Il a convoqué le Conseil à 6 heures et un de mes amis du Palais m'a dit que les membres avaient l'intention d'insister auprès de lui afin qu'il maintienne le règlement permettant à quatre bateaux seulement à la fois d'entrer dans le port.

- Mais il faudra un temps considérable pour ravitailler toute cette flotte! s'écria Cordelia.

- C'est bien ce que pense mon ami, répliqua le comte, et il m'a précisé que si Bonaparte accepte de se plier à cet ordre, cela laissera aux Anglais le temps d'arriver.

- Les Anglais? s'exclama la comtesse en joignant les mains. Mais je croyais qu'ils bloquaient Toulon. Les Français ne les ont tout de même pas battus?

Elle paraissait tellement anxieuse que le comte passa son bras autour de ses épaules.

- Ne vous mettez pas dans cet état, ma chérie. Il n'y a pas eu de bataille. Mon ami a appris d'un officier de l'*Orient* que l'armada française avait réussi à filer en douce pendant que Nelson était en train de ravitailler ses navires en Sardaigne.

Il reprit avec un sourire forcé :

- Il paraît que les Français sont ravis d'avoir joué un bon tour aux Anglais et qu'ils s'amusent comme des écoliers qui auraient échappé à la vigilance de leur maître.

Il marqua une pause avant d'ajouter :

- L'importance de la flotte est certainement impressionnante. On m'a dit que l'*Orient* à lui tout seul transportait mille hommes et cent vingt canons.

La comtesse poussa un cri et il termina :

- Il y a également six cent mille livres sterling à bord.

Le comte s'absenta encore un moment et revint peu de temps après le dîner.

Comme il s'y attendait, le Conseil, à l'exception d'une seule voix, avait demandé au Grand Maître d'appliquer le règlement.

- Etes-vous sûr que le général Bonaparte acceptera cette condition? demanda la comtesse d'une voix inquiète.

Le comte ne répondit pas et Cordelia comprit qu'il était en train de calculer le temps qu'il faudrait pour ravitailler autant de bateaux.

Il ne fut pas question de dormir cette nuit-là.

Cordelia se leva plusieurs fois et fit les cent pas dans sa chambre, inquiète au sujet de David, et craignant pour Mark que le *Saint-Jude* n'eût croisé la flotte française. C'était peu probable, car les bateaux de Napoléon venaient du nord alors que Mark se dirigeait vers le sud en direction de la côte africaine.

Cependant, elle avait le terrible sentiment qu'un grand drame se préparait tout près d'elle, dont personne ne pouvait prévoir l'issue.

C'est à l'aube que Cordelia entendit le son du canon.

Elle s'habilla en toute hâte et dévala prestement les escaliers. Elle trouva la comtesse debout et apprit que le comte était déjà parti aux nouvelles.

- J'étais certaine, lady Cordelia, que Bonaparte n'attendrait pas aussi longtemps le ravitaillement dont il a besoin.

- Moi aussi, répondit Cordelia. Si seulement nous pouvions savoir ce qui se passe...

- Il ne faut pas quitter la maison. Mon mari l'a formellement interdit. Nous devons rester ici toutes portes et fenêtres fermées.

Pour Cordelia, c'était la pire des choses. Il y avait du bruit dehors dans les rues, mais elles n'osaient pas désobéir au comte. Elles

ne pouvaient qu'attendre et trembler en entendant le son intermittent du canon.

- Que se passe-t-il? demandait sans arrêt la comtesse.

Lorsqu'enfin le comte apparut, elle se précipita sur lui et se jeta dans ses bras en criant :

- Enfin vous voilà! J'étais folle d'inquiétude! Vous êtes sain et sauf?

- Je vais très bien, répondit le comte. Mais c'est la confusion et la panique dans tout le pays.

- Que se passe-t-il?

- Comme prévu, les forces de Napoléon ont débarqué.

La comtesse poussa un cri aigu. Le comte reprit :

- J'ai cru comprendre que cinq bataillons d'infanterie avaient pris position dans la baie de Saint-Julian. Ils se sont heurtés au régiment de Malte qui s'est rapidement replié sur La Valette. Je ne sais pas très bien ce qui s'est passé ensuite, mais on m'a dit qu'un certain nombre de Français étaient arrivés par la côte opposée du côté de Marsa Sirocco sous le commandement du général Marmont qui a délogé nos tireurs d'élite de l'aqueduc de Wignacourt.

- Les chevaliers sont sûrement en train de se battre, fit Cordelia d'une voix blanche.

- Il est difficile d'évaluer le nombre exact de ceux qui combattent actuellement, dit le comte presque en s'excusant. (Puis il reprit rapidement :) La plupart des soldats maltais se trouvaient derrière les remparts, à l'extérieur des murs de Floriana. On m'a dit que les Français avaient été stoppés dans leur action et que les chevaliers auvergnats avaient tenté une percée sur le pont-levis de la porte des Bombes.

- Ont-il réussi? questionna Cordelia.

- J'ai bien peur que non, répondit le comte. Et le général Marmont s'est emparé de l'étendard de l'Ordre.

- Je ne peux pas le croire, cria la comtesse. Comment nos troupes n'ont-elles pas empêché une chose pareille?

- Ce ne sont que des rumeurs, mon amie. Des rapports qui sont

parvenus au Palais, mais personne ne saura avant plusieurs heures si ces bruits sont fondés ou non.

- Et que fait le Grand Maître dans tout cela? demanda la comtesse en colère.

Le comte parut mal à l'aise.

- Vous devez me le dire, insista sa femme.

- De nombreux notables ainsi que certains nobles se sont réunis. Ils assurent qu'ils n'ont pas confiance dans la puissance de l'Ordre pour nous défendre. Ils sont bien décidés à demander au Grand Maître de trouver un arrangement avec Bonaparte.

- Non, non, s'écria la comtesse avec violence. C'est honteux! Une telle ignominie ferait tache dans l'histoire! Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas vous associer à une telle décision.

- Je ferai ce que ma conscience me dictera, répondit le comte avec dignité.

Il tapota le bras de sa femme pour essayer de la rassurer et ajouta :

- Je suis seulement venu vous dire ce qui se passait. Maintenant ma place est au milieu de mes compatriotes pour les aider à agir dans l'intérêt de Malte.

- Soyez ferme, mon ami. Soyez ferme! supplia la comtesse.

- Comment le serais-je? répliqua le comte amèrement. On m'a dit que la poudre à canon était inutilisable, et qu'il n'y avait pas de munitions...

La comtesse poussa un cri d'horreur. Il poursuivit :

- Les rues sont pleines de Maltais. Ils maudissent à la fois les Français et le Grand Maître et implorent les saints de préserver l'île! Il paraît que les chevaliers français ont refusé de tirer sur leurs compatriotes.

- Il fallait s'y attendre, fit Cordelia.

Après le départ du comte et devant la désolation de la comtesse, la jeune fille eut de la peine à conserver son sang-froid. Néanmoins elle pensa que cela ne servirait à rien de s'effondrer et de se laisser envahir par la peur comme les gens qu'elle entendait manifester dans

les rues.

« Je dois me montrer courageuse pour David », se dit-elle.

Elle ne voulait pas, en outre, que Mark pût la prendre pour une poltronne.

- Nous pourrions peut-être préparer des pansements? suggéra-t-elle à la comtesse. S'il y a des blessés, cela rendra service, car l'hôpital n'en aura peut-être pas suffisamment.

La comtesse acquiesça, heureuse de trouver quelque chose à faire.

Elles allèrent chercher des morceaux de toile dans lesquels elles coupèrent des bandes qu'elles mirent dans des paniers après les avoir roulées soigneusement.

Il était très tard et le comte ne revenait toujours pas. Finalement, la comtesse insista pour que Cordelia allât se coucher.

- Nous ne pouvons rien faire de plus à présent, lady Cordelia, lui dit-elle, et si l'on a besoin de nous demain, nous ne serons d'aucun secours si nous sommes épuisées par une nuit sans sommeil.

Cordelia, pensant qu'elle avait parfaitement raison, se retira dans sa chambre. L'anxiété avait dû la fatiguer terriblement car elle réussit à dormir quelques heures.

A l'aube, elle s'habilla et descendit tout doucement l'escalier afin de ne pas réveiller la maisonnée. Elle était dans le hall lorsqu'elle entendit frapper un coup à la porte principale. La fortune du comte n'était pas assez importante pour lui permettre d'avoir un veilleur de nuit et il était si tôt que Cordelia était certaine que les servantes dormaient encore.

On frappa de nouveau.

Bien qu'elle fût persuadée que la comtesse la désapprouverait, Cordelia tira le verrou de la porte et tourna la lourde clé dans la serrure.

Vella se tenait sur le seuil.

Son cœur s'emplit d'effroi. Elle le fit entrer dans le hall.

- Qu'y a-t-il? murmura Cordelia. Est-il arrivé quelque chose à Sa Seigneurie?

A l'expression de son visage, elle comprit, avant même qu'il eût prononcé la moindre parole, ce que le serviteur venait lui apprendre.

- Le maître est mort!

Avec effort, Cordelia ouvrit la porte du salon. Elle s'assit sur une chaise avec l'impression que ses jambes ne la portaient plus. Puis, les yeux fixés sur le visage du Maltais, elle dit calmement :

- Racontez-moi... ce qui s'est passé.

- Le maître a été très courageux, déclara Vella à voix basse. Il était avec deux chevaliers auvergnats qui avaient attaqué les Français sur le pont-levis de la porte des Bombes.

Il poussa un profond soupir.

- J'étais avec lui, maîtresse. Alors que certains d'entre eux étaient prêts à se rendre, le maître les a incités à continuer le combat.

Cordelia voyait David avec son air de visionnaire, exhortant les soldats et les décidant à s'opposer aux Français.

- Les navires français ont débarqué des soldats qui se sont approchés de la porte, maîtresse. Ils étaient conduits par le général Marmont en personne.

Avant qu'il eût terminé, Cordelia imagina la scène.

- Il y a eu un échange de tir, poursuivit Vella. Puis le général a tenté de s'emparer de l'étendard de l'Ordre.

Cordelia retint son souffle.

- ... C'est alors que le maître s'est précipité sur lui avec son épée.

- Et ensuite? murmura Cordelia.

- Le général a sorti sa propre épée pour se défendre, mais un des soldats qui se trouvaient dans les bateaux a tiré sur le maître et l'a atteint en pleine poitrine. Il est tombé en arrière en criant : Pour le Christ et pour Saint-Jean!

Cordelia sentit ses yeux s'emplir de larmes, mais elle les essuya impatiemment.

- Où est-il maintenant, Vella?

- J'ai dû attendre la tombée de la nuit, maîtresse, pour trouver quelqu'un qui puisse m'aider et j'ai porté son corps à l'église Saint-Jean.

- Voulez-vous m'y emmener?

Le Maltais fit un signe de tête affirmatif et elle se leva. Il y avait dans le hall un placard où étaient pendus des manteaux et des capes. Elle ouvrit la porte et prit une mante au hasard. Elle s'en enveloppa et rabattit le capuchon sur sa tête.

Vella referma la porte derrière eux et ils se mirent en route dans la clarté pâle de l'aube.

Les rues voisines de la maison des Manduca étaient désertes. Mais alors qu'ils approchaient du cœur de la ville, ils trouvèrent des groupes rassemblés un peu partout.

- Hier, maîtresse, dit Vella, les églises étaient pleines de gens priant pour demander un miracle.

- Je comprends leurs craintes, fit Cordelia à voix basse.

- Les corridors et les cours du palais du Grand Maître regorgeaient de chevaliers, poursuivit Vella. Partout ce n'était que tumulte et disputes.

- J'ai cru comprendre que les chevaliers français avaient refusé de combattre.

- C'est la vérité, maîtresse. Mais beaucoup de soldats maltais ont perdu la vie; on m'a dit aussi que certains avaient jeté leurs armes et s'étaient enfuis.

Cordelia soupira. Rien ne comptait pour elle en dehors de la mort de David. L'église Saint-Jean n'était pas très loin, mais il lui sembla qu'ils mettaient des heures pour y arriver.

Elle vit enfin les deux clochers et ils entrèrent dans la nef par la porte centrale. Dans la senteur douceâtre de l'encens et à la lueur tremblotante des cierges, elle marcha sur les dalles de mosaïque sous lesquelles reposaient les chevaliers défunts. Puis dans le chœur elle aperçut, gisant, le corps d'un homme.

Avant même d'être près de lui, elle sut que c'était son frère.

Vella l'avait couché devant le grand autel, les deux mains

croisées sur l'épée qui reposait sur sa poitrine.

La lumière faible du matin à travers les vitraux semblait auréoler d'or la chevelure du jeune homme.

Cordelia tomba à genoux.

Elle ne pouvait pas croire à la mort de David. Ses paupières étaient closes et il paraissait endormi.

Sa figure était empreinte d'une expression d'un bonheur radieux. Il souriait, et elle savait que si elle avait pu voir ses yeux elle y aurait retrouvé ce regard de visionnaire qui transformait son visage lorsqu'il parlait de son idéal.

Elle resta un long moment à le contempler.

Puis, instinctivement, les paroles magnifiques de la prière des défunts lui vinrent aux lèvres. Cordelia comprit que David n'était pas mort, mais qu'il vivait quelque part dans un autre monde. Il avait rejoint les chevaliers dont elle avait senti la présence la première fois qu'elle était entrée dans cette église, et maintenant il était avec eux grâce à la foi pour laquelle il avait vécu et pour laquelle il était mort, une foi sans tache comme avait été la leur.

David avait réalisé son rêve et n'avait pas été déçu. Cordelia posa sa main sur la sienne, étonnée de la trouver froide alors qu'il paraissait si vivant. Elle leva son visage vers la grande croix qui dominait l'autel et elle fut certaine que la mort n'existait pas. David était ailleurs, mais il ne l'avait pas quittée. Vella toucha son épaule.

- Il faut partir, maîtresse. Il se fait tard et je crains que les rues ne soient pas très sûres.

Cordelia se releva et jeta un dernier regard à son frère. Puis elle s'en alla, le laissant parmi les effigies des autres chevaliers qui avaient combattu pour le Christ et pour Saint-Jean.

Ils marchèrent rapidement à travers les rues. De temps en temps, Cordelia apercevait des bandes de soldats français au loin, mais Vella la fit passer par des ruelles et des escaliers escarpés afin d'échapper à leur vue.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la maison du comte, Cordelia s'arrêta et se tourna vers le Maltais.

- Vella, déclara-t-elle avec fermeté, il faut avertir le capitaine

Stanton.

Il la regarda d'un air surpris.

- Mais il n'est pas là, maîtresse.

- Je le sais bien, répliqua la jeune fille. Il a pris la mer hier matin pour appréhender un bateau pirate qui emportait une cargaison à Tunis. Il ne pensait pas être absent bien longtemps, mais si, à son retour, les Français sont encore à Malte, ils confisqueront le bateau...

Vella l'écoutait avec attention.

- Nous pourrions intercepter le capitaine, maîtresse. Il faudrait se renseigner au port pour savoir exactement où il est allé.

- Serait-il possible de se procurer un bateau afin de le prévenir de ce qui se passe actuellement ici?

Vella réfléchit un moment.

- Il faudra beaucoup d'argent, maîtresse.

- Cela n'a pas d'importance, répondit Cordelia. J'en ai suffisamment et j'ai aussi des bijoux.

Comme Vella ne disait rien, elle ajouta d'une voix décidée :

- Essayez d'obtenir le meilleur bateau que vous puissiez trouver, Vella, car j'ai l'intention de partir avec vous.

- Vous, maîtresse? Mais c'est beaucoup trop dangereux!

- Je n'ai pas peur, répliqua vivement Cordelia. La seule chose importante pour nous c'est d'avertir le capitaine Stanton. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas qu'il revienne à Malte avant que les Français soient partis, et si jamais ils prenaient le contrôle de l'île, ce serait tout aussi dangereux.

Vella acquiesça.

Les idées se bousculaient dans la tête de Cordelia.

- Je retourne à la maison maintenant, reprit-elle. Tout le monde doit dormir encore. Je vais vous donner de l'argent ainsi que mes bijoux que vous pourrez vendre. Lorsque ce sera fait et que vous saurez où est allé le capitaine Stanton, venez me dire ce que vous avez prévu.

- Entendu, maîtresse.

La voix tranquille de Vella et la façon dont il lui parlait donnèrent à Cordelia le sentiment qu'elle pouvait entièrement lui faire confiance.

Il était plus de minuit lorsque Cordelia quitta la maison du comte. Elle était bien sûre que personne ne se réveillerait, après les agitations et les anxiétés de la journée.

Le comte lui-même était exténué par des heures de discussion au Palais pour tenter de faire partager au Grand Maître le point de vue des Maltais. Von Hompesch n'avait su que faire preuve d'hésitation, tantôt favorable à un argument, tantôt à un autre, incapable de choisir une solution. Finalement, il n'avait pris aucune décision, et chaque minute qui passait rendait plus plausibles les rumeurs selon lesquelles les chevaliers avaient abandonné l'île aux Français. On parlait de désertion et de désobéissance, le tout dans la plus grande confusion.

Des histoires de chevaliers tués ou grièvement blessés, de combats où les gens avaient été assommés ou poignardés couraient dans toute la ville.

Le drapeau blanc avait été hissé sur Saint-Elmo et sur le fort Ricasoli. Von Hompesch se préparait à recevoir les émissaires de Napoléon dans la salle du Conseil. Sans parole inutile, une trêve de vingt-quatre heures avait été signée sous condition que le Grand Maître envoyât ses plénipotentiaires pour négocier la reddition de l'île.

- Les représentants comprenaient quatre Maltais, avait dit le comte en réponse à sa femme, qui ont déjà embarqué sur une chaloupe pour se rendre à bord de l'*Orient*.

Après ces nouvelles de dernière heure, le comte était allé se coucher et Cordelia avait déclaré qu'elle allait en faire autant.

En apprenant la mort de David, la comtesse avait été très compréhensive et lui avait témoigné beaucoup de sympathie, mais Cordelia n'avait pas voulu en parler.

Elle était décidée à ne pas céder à son irrésistible envie d'éclater en sanglots avant d'avoir acquis la certitude que Mark n'était plus en danger.

Elle ne pouvait supporter l'idée de perdre l'homme qu'elle aimait après avoir déjà perdu son frère bien-aimé.

Cordelia s'étonna plusieurs fois après ces événements d'avoir accordé une confiance aussi totale à Velia, sans même être sûre d'obtenir ce qu'elle lui avait demandé. Elle lui avait donné tout son argent et ses bijoux dont certains avaient une très grande valeur : en particulier un collier de perles ayant appartenu à sa mère et deux broches plus un bracelet de diamants provenant d'un héritage.

Malgré la confusion causée par l'arrivée des Français, les acheteurs ne manqueraient pas d'apprécier ces magnifiques bijoux à leur juste valeur.

Velia lui avait promis de revenir peu après minuit et, bien avant d'entendre sonner les douze coups, Cordelia descendit doucement l'escalier.

Elle avait mis des bottes de cheval et portait la mante sombre qu'elle avait empruntée le matin même pour se rendre à l'église Saint-Jean.

Velia frappa discrètement à la porte.

Elle ouvrit immédiatement et ils ne prononcèrent pas un mot de peur d'être entendus. Velia ferma la porte derrière eux et ils s'éloignèrent rapidement de la maison.

Cordelia avait écrit une longue lettre à la comtesse, lui expliquant qu'elle était partie à la recherche de Mark, mais sans lui préciser où elle allait, de peur que la lettre ne fût interceptée par les Français.

Tout au bout de la rue, dans un coin obscur, deux poneys les attendaient. C'étaient des barbes de la côte barbare, de ceux qui étaient toujours montés par les Maltais.

Près d'eux se tenait un petit mendiant qui, après avoir accepté quelques pièces en échange de son dérangement, disparut aussitôt. Cordelia et Vella partirent au trot et, grâce à la lune qui brillait et au ciel étoilé, ils trouvèrent facilement leur chemin.

- Vous avez un bateau? demanda Cordelia lorsqu'ils furent en route.

- Mon cousin a un caïque dans le sud de l'île, maîtresse. Il désire que nous y soyons le plus tôt possible car il nous faudra prendre la mer avant le lever du jour.

Cordelia comprit qu'on éviterait ainsi les bateaux français. La

majorité d'entre eux étant ancrés à La Valette, il ne devait pas y en avoir beaucoup sur la côte sud.

Après avoir quitté la ville, ils traversèrent des vignobles et des bosquets d'oliviers.

Le comte avait appris à Cordelia que beaucoup de nouvelles industries avaient été introduites à Malte par les chevaliers mais c'était l'agriculture qui employait le plus grand nombre d'hommes et de femmes. Ils longèrent des champs de blé et de coton et contournèrent des collines arides formées de roches crayeuses.

Ils chevauchèrent à travers de petits villages, croisant de grands troupeaux de chèvres et Cordelia ne put s'empêcher de penser que ces animaux, tout comme les porcs et les moutons, seraient en partie massacrés pour nourrir les Français.

Elle se dit amèrement que les paysans et les petits fermiers payaient un lourd tribut en temps de guerre, et que les armées de Napoléon avaient toujours dévasté les pays où elles étaient passées.

Vella galopait à toute allure devant Cordelia afin de lui montrer le chemin. Heureusement, elle était une cavalière émérite et pouvait rester longtemps en selle sans se sentir fatiguée.

Les étoiles étaient sur le point de disparaître et l'on ne discernait plus la lune dans le ciel lorsqu'elle aperçut la mer devant elle.

Pour éviter les fortifications, ils empruntèrent des sentiers étroits et tortueux qui les menèrent jusqu'au rivage. Les Maltais avaient de tous temps creusé les rochers de leur île et, après avoir cheminé un moment le long d'une plage de galets, Cordelia vit se dessiner la proue d'un bateau à demi caché dans une caverne grossièrement taillée dans la pierre.

Des hommes vinrent les accueillir et Vella présenta Cordelia à son cousin, petit et trapu comme lui, habillé en pêcheur mais parlant d'une manière beaucoup plus raffinée que ne laissait supposer son apparence.

Les cousins discutèrent quelques minutes, puis il y eut un échange d'argent et Vella fit signe à Cordelia de monter à bord.

Un jeune garçon vint prendre leurs chevaux et Cordelia, portant sous son bras un petit paquet contenant toutes ses richesses, sauta dans le bateau qui se balançait doucement sur les vagues.

C'était un type de caïque utilisé par les Méditerranéens pour naviguer le long des côtes et la jeune fille fut surprise par ses dimensions. L'équipage se composait de sept hommes, ce qui faisait neuf passagers avec Vella et elle-même. Tout en parlant à voix basse, les marins amenèrent le bateau en pleine mer, en essayant d'étouffer le bruit des longues rames.

Lorsque Cordelia sentit les vagues clapoter sur le bois de la coque et que l'équipage commença à hisser la grand-voile, elle réalisa enfin avec un petit élan d'excitation qu'elle avait réussi!

Elle avait peine à croire que son idée impulsive de sauver Mark et de l'avertir de la présence des Français à Maire pouvait prendre corps.

Lorsqu'elle avait fait semblant d'aller se coucher la veille au soir, elle pensait avoir une chance sur cent de quitter l'île. Vella aurait pu ne pas trouver à vendre ses bijoux, son cousin aurait pu refuser de louer le bateau, ils auraient pu être arrêtés avant d'atteindre la côte. Des douzaines d'événements auraient pu l'empêcher de partir.

Or, jusqu'à maintenant, c'était à peine croyable, tout s'était très bien passé.

A présent il fallait retrouver Mark et essayer d'éviter les Français. La mer était agitée, mais grâce au ciel, Cordelia n'avait jamais le mal de mer. Elle avait essuyé de terribles tempêtes sans défaillance; au contraire le gros temps la stimulait.

Vella vint s'asseoir à côté d'elle.

- C'est un bon bateau, maîtresse, fit-il comme s'il voulait justifier la dépense, et mon cousin est un très bon marin.

- Vous avez une idée de l'endroit où nous avons des chances de retrouver le capitaine Stanton?

- J'ai vu le pilote de la *Santa-Maria* qui a amené la cargaison pirate dans le port principal.

- Que va devenir cette cargaison? questionna Cordelia.

Puis elle réalisa aussitôt combien sa question était stupide.

- Les Français ne sont pas généreux, maîtresse, répondit Vella calmement.

Cordelia pensa à tous les merveilleux trésors de La Valette. « Si les Français s'emparent de Malte, que deviendront les biens des chevaliers? Se demanda-t-elle. Les peintures extraordinaires, les meubles, les tapisseries, et les reliques historiques? »

Puis elle tenta de se rassurer en se disant que, s'il devait y avoir une reddition, le Grand Maître prendrait sûrement des précautions à ce sujet.

Mais les histoires rapportées sur le caractère impitoyable de Bonaparte, sa façon de dépouiller jusqu'au dernier sou ceux qu'il avait vaincus n'étaient guère encourageantes.

Le caïque se dirigeait vers le nord-ouest et, une ou deux fois dans la pénombre, Cordelia vit se profiler la silhouette grise de grands bateaux dont les mâts se détachaient sur le ciel. Mais, même s'ils remarquaient le caïque, les vigies françaises pensaient certainement qu'il s'agissait d'un bateau de pêche et ils passaient sans s'occuper de lui.

Lentement, l'obscurité disparut et une heure plus tard, le premier rayon de soleil brilla.

Cordelia se retourna.

L'île de Malte n'était plus qu'une petite tache violette à l'horizon.

« Elle appartient au passé, pensa-t-elle. C'était hier. Demain est un autre jour! »

Cordelia mangeait le repas frugal que Vella lui avait préparé. Ce n'était que du pain noir et du fromage de chèvre fabriqué par les femmes de Malte.

Elle fut touchée de voir qu'il avait aussi emporté des fruits, visiblement pour elle seule, car aucun des marins n'en avait pris. Elle but aussi un peu de ce vin rouge du pays qui était doux et pas trop alcoolisé.

Cette nourriture fruste combla le creux qu'elle avait à l'estomac depuis son réveil. Elle avait été trop agitée pour manger quoi que ce soit la nuit précédente et, après la mort de David, elle n'avait pu toucher à son déjeuner.

Lorsqu'elle eut terminé, Vella la persuada d'aller s'étendre dans la petite cabine et d'essayer de dormir. Elle se retrouva sur une couchette garnie de vieilles couvertures défraîchies, mais l'endroit était propre et Cordelia, après avoir ôté ses bottes et sa mante, se sentit plus à l'aise.

En fait, elle était très fatiguée par cette longue nuit, et malgré son inquiétude elle suivit les conseils de Vella et réussit à s'endormir.

Lorsqu'elle s'éveilla dans l'après-midi, le soleil était déjà haut. Il faisait très chaud et Cordelia fut heureuse en arrivant sur le pont de pouvoir se mettre à l'ombre de la grand-voile. Ils naviguaient par vent arrière et le bateau avançait rapidement, mais au fur et à mesure que l'après-midi s'écoulait, elle commença à se sentir angoissée.

Elle avait peur que Mark ne soit retourné à Malte avant d'avoir pu être prévenu, en prenant à l'ouest de Gozo.

La mer paraissait immense. Pas un seul mât n'était en vue.

Cordelia se demandait combien de temps elle devrait encore attendre avant de dire au cousin de Vella de faire demi-tour et de

rentrer à Malte si jamais ils ne retrouvaient pas Mark. Les marins fumaient lorsqu'ils ne surveillaient pas les voiles ou le gréement et crachaient dans l'eau sans arrêt. C'étaient tous des Maltais à la peau sombre, aux yeux brillants et vifs, aux visages tannés par le vent et le soleil.

Maintenant que les Français étaient en possession de Malte, elle se rendait compte que sa nationalité anglaise pouvait lui causer de sérieux ennuis. Il n'en était pas de même pour la comtesse qui avait épousé un Maltais, mais être une ennemie de la France et sous la coupe de Napoléon Bonaparte était en ce moment une perspective peu réjouissante.

Vella se tenait à l'avant du bateau et surveillait la mer. Soudain, il poussa un grand cri :

- Qu'y a-t-il? demanda vivement Cordelia.

- Un mât! Je vois un mât à tribord.

L'homme de barre dirigea le caïque vers la droite et Cordelia retint sa respiration.

Vella poussa un nouveau cri qui sembla claquer dans les voiles :

- Je vois la croix de Malte! hurla-t-il. C'est le *Saint-Jude*!

Cordelia joignit les mains.

Maintenant que le bateau de Mark était signalé, elle réalisa à quel point elle eût été désemparée si elle ne l'avait pas retrouvé et comme elle avait été imprudente de ne pas attendre son retour.

Elle voulut voir elle aussi le *Saint-Jude*, mais lorsqu'elle essaya de se lever le caïque vira de bord et elle faillit être précipitée dans la mer. Elle se rassit en hâte.

Il leur fallut un certain temps pour distinguer nettement le navire portant sur ses voiles à demi bordées la grande croix à huit pointes.

Comme ils s'approchaient, Cordelia s'aperçut que le *Saint-Jude* remorquait un autre bateau.

- Ils sont en train de charger la cargaison, maîtresse, expliqua Vella.

Le bateau pirate était amarré au *Saint-Jude* par des grappins; non

seulement son grand mât était brisé, mais les deux autres traînaient dans l'eau. De toute évidence les hommes du *Saint-Jude* enlevaient la cargaison du bateau capturé pour la porter sur le leur. A l'arrière, les prisonniers musulmans entassés lamentablement, les mains sur la tête, étaient gardés par un soldat de l'Ordre.

Mark, debout sur le pont, donnait ses instructions avec une autorité que, même à cette distance, Cordelia pouvait remarquer.

En le voyant, son cœur se mit à battre et elle ne le quitta plus des yeux.

Durant cette nuit, il lui avait semblé que son amour pour lui l'entourait comme une muraille protectrice et à présent, elle sentait qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans la façon dont elle l'avait rejoint afin de le sauver.

Lorsqu'ils furent à portée de voix, Vella se mit à gesticuler et cria de toutes ses forces :

- Capitaine Stanton! Capitaine Stanton! Nous apportons des nouvelles.

Un marin attira l'attention de Mark qui s'approcha du bastingage. Lorsqu'il réalisa qu'elle était à bord du caïque, une expression de stupeur se peignit sur son visage.

Cordelia se hissa à bord du *Saint-Jude* par une échelle de corde, après avoir remercié le propriétaire du bateau et ses hommes.

Vella grimpa derrière elle, l'aidant à poser les pieds sur l'échelle jusqu'à ce qu'elle fût en sécurité dans les bras de Mark qui s'était penché pour l'attraper.

Pendant un moment il la tint serrée contre lui, puis il dit d'une voix incrédule :

- Cordelia! Mais nom de Dieu, que faites-vous ici?

- Je suis venue vous prévenir, répondit-elle.

Elle avait de la peine à parler car le seul fait d'être dans ses bras la faisait frissonner et quand elle croisa son regard il lui fut difficile de se rappeler ce qu'elle avait à dire.

- Me prévenir de quoi? questionna-t-il.

- Les Français se sont emparés de Malte!

Elle lut la consternation sur son visage, et ajouta :

- David a été... tué!

Il serra sa main dans un geste de consolation. Puis il dit :

- La flotte française est-elle au complet?

Cordelia acquiesça d'un signe de tête.

Il murmura :

- Mais, enfin, l'amiral Nelson a sûrement reçu le rapport que je lui ai envoyé de Naples?

- Le comte a entendu dire que les Français s'étaient échappés de Toulon pendant que la flotte britannique se ravitaillait en Sardaigne, expliqua Cordelia.

- Ah! je comprends, fit Mark. Mais que s'est-il passé à Malte? Ils sont sûrement en train de se battre?

- Il n'y en a pas beaucoup qui... se battent, répondit Cordelia d'une voix sourde. Les chevaliers français n'ont pas voulu attaquer leurs compatriotes... et les autres n'avaient pas les moyens... de se défendre.

Elle paraissait malheureuse et honteuse d'apporter de telles nouvelles.

Il déclara presque brutalement :

- Tout cela change considérablement les choses.

Il s'éloigna et elle le vit parler au baron et à plusieurs autres officiers qui surveillaient le transport de la cargaison.

Sans avoir besoin d'entendre ce qu'ils disaient, il était facile de deviner leur consternation et leurs craintes.

- Toute la cargaison est à bord? demanda Mark.

- Il reste encore une douzaine de sacs, monsieur, répondit un officier marinier, et bien sûr les prisonniers.

- Nous n'emmènerons pas les prisonniers.

Les officiers parurent très surpris à ces paroles, mais Mark appela le commandant du bateau pirate et, parlant lentement et

distinctement afin de bien se faire comprendre, il déclara :

- Nous avons pris la cargaison que vous aviez déjà volée à un autre navire, mais nous n'avons pas l'intention de vous faire prisonniers, ni vous ni vos hommes.

Le musulman le regarda d'un air ahuri en répétant :

- Pas de prisonniers, capitaine?

- Par la grâce de Dieu vous êtes libres, répliqua Mark Stanton. Mais souvenez-vous à votre tour de faire preuve de la même compassion envers ceux que vous capturez.

L'officier musulman semblait trop abasourdi pour répondre et Mark donna l'ordre d'enlever les grappins et de hisser les voiles.

Il s'approcha de Cordelia.

- Où allons-nous? demanda-t-elle.

- A Naples. Nous allons essayer d'entrer en contact avec la flotte anglaise afin d'indiquer à l'amiral Nelson la position actuelle des Français.

Son regard se durcit lorsqu'il ajouta :

- J'avais prévenu le Grand Maître que Bonaparte se dirigeait vers l'Egypte et qu'il voudrait certainement se ravitailler à Malte.

- Il ne vous a pas cru?

- Rohan avait dit sur son lit de mort qu'il serait le dernier Grand Maître à régner sur Malte, et les Hospitaliers ont toujours été persuadés que lorsqu'ils auraient un Allemand à leur tête ce serait la fin de l'Ordre. Comme beaucoup de prophéties, celle-là se réalise!

Il s'éloigna avant que Cordelia ait eu le temps de répondre.

Le baron vint à elle. Elle sentit qu'il avait peine à croire ce qu'il venait d'apprendre. Elle murmura :

- David a été tué alors qu'il essayait d'arracher l'étendard de l'Ordre aux Français.

- Je suis désolé, lady Cordelia! profondément désolé!

- On aurait dit... qu'il... souhaitait la mort, dit Cordelia et elle se

détourna afin que le baron ne vît pas ses larmes.

Sachant Mark très occupé et ne voulant pas être une gêne pour lui, elle descendit dans la cabine qu'elle avait occupée pendant le voyage de Naples à Malte.

Elle se rappela combien ils avaient été heureux alors, pour David chaque mille parcouru le rapprochait de la « Terre Promise ». C'était dur de penser qu'elle ne reverrait jamais son frère; pourtant, lorsqu'elle s'était agenouillée auprès de lui à l'église Saint-Jean, elle avait senti que son âme était toujours vivante.

Il y avait environ une heure qu'ils étaient en mer lorsqu'elle entendit Mark frapper à la porte. Elle alla lui ouvrir et il entra. Le soleil couchant pénétrait par le hublot, illuminant les cheveux blonds de Cordelia et l'auréolant d'un rayonnement presque irréel.

Ils se regardèrent, puis Mark la prit dans ses bras et elle se jeta contre lui.

Très intimidée, elle enfouit sa tête au creux de son épaule.

- Je suis désolé pour David, fit-il doucement. C'est très courageux de votre part d'être venue me prévenir.

Il la serra plus fort.

- Vella m'a dit que vous aviez eu cette idée toute seule et il m'a expliqué comment vous aviez tout organisé. Vous êtes merveilleuse!

Cordelia frissonna en entendant ces paroles prononcées d'un ton passionné.

- Regardez-moi, ma chérie.

Mais alors qu'elle levait son visage pour recevoir enfin ce baiser qu'elle attendait depuis si longtemps, ils entendirent un cri dehors.

- Une voile à l'horizon!

La voix retentit comme un carillon dans leur tête et, sans même un mot d'excuse, Mark se détacha brusquement de Cordelia. Il sortit en toute hâte de la cabine pour se précipiter sur le pont, suivi de Cordelia.

Elle n'était pas aussi rapide que lui, et avant qu'elle ne fût en haut des escaliers, il était déjà sur la dunette prêt à l'action, les yeux tournés vers la mer.

On apercevait bien une voile comme une tache sombre se détachant sur le ciel. Mais elle était trop loin pour distinguer s'il s'agissait d'ami ou d'ennemi.

La vigie, cramponnée à son perchoir, balancée d'un côté à l'autre, effectuait des cercles vertigineux au-dessus du bateau qui fendait les vagues.

Vella s'approcha de Cordelia.

- Vous n'êtes pas reparti avec votre cousin? lui demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

- Je veux servir le capitaine Stanton et vous aussi, maîtresse.

- Je vous suis très, très reconnaissante de m'avoir amenée jusqu'au *Saint-Jude*, fit Cordelia.

- Le capitaine m'a déjà remercié, répliqua Vella. Et vous savez, maîtresse, j'ai encore de l'argent pour vous et puis aussi le collier de perles. Je n'ai pas eu besoin de vendre tous vos bijoux.

Il lui tendit le collier que Cordelia mit à son cou.

- Je suis heureuse de le garder, Vella. Il appartenait à ma mère.

- J'ai obtenu un bon prix pour les diamants, maîtresse, dit Vella tout fier de lui.

- Vous avez été très habile, répondit Cordelia, mais instinctivement ses yeux se tournèrent vers le bateau qui s'était rapproché. C'était un trois-mâts, dont on ne pouvait distinguer le pavillon à cette distance.

Mark discutait avec ses officiers sur la poupe : Cordelia le sentait inquiet. Le navire qui approchait était-il plus gros que le leur? La lourde cargaison qu'ils transportaient ne serait-elle pas un handicap en cas de bataille?

Une bataille!

Cordelia eut l'impression qu'une épée lui transperçait le cœur. Et si elle allait perdre Mark après David? Elle aurait voulu courir auprès de lui et lui demander de la rassurer. Elle regrettait le baiser qu'il avait été sur le point de lui donner avant d'être rappelé à ses devoirs de commandant.

Le bateau approchait...

- Branle-bas de combat, cria Mark... Tout le monde à son poste et prêt à l'action...

Il y eut un roulement de tambour et le navire fut soudain en effervescence : on sortit les canons, les ponts furent sablés, les tuyaux branchés sur les pompes, les cloisons descendues.

Puis Mark réalisa tout à coup la présence de Cordelia. Il lui dit brusquement :

- Je vous en prie, allez dans la cabine, lady Cordelia, et restez-y! Quoi qu'il arrive, je ne veux pas vous voir sur le pont.

C'était un ordre, et Cordelia obéit. Elle descendit le petit escalier, consciente du peu d'utilité des femmes en temps de guerre.

Les heures lui parurent interminables avant qu'il se passât quelque chose. C'était une véritable torture de rester seule dans cette cabine et de ne pas savoir si le bateau que l'on voyait maintenant très distinctement était français ou anglais. S'il était anglais, se dit-elle, il serait possible à l'amiral Nelson d'arracher Malte à l'occupation française. S'il était français, qu'advierait-il d'eux tous?

Soudain, sans aucun avertissement, les canons se mirent à tonner dans un fracas qui fit trembler le *Saint-Jude* sur sa quille, Cordelia en fut assourdie.

Elle crut reconnaître la voix de Mark ordonnant :

- Paré à virer!

Elle entendait également la voix des mousses qui apportaient en courant de nouvelles munitions.

Elle devinait que l'équipage maltais était en train de passer les écouvillons humides dans la bouche des canons afin d'éteindre jusqu'à la dernière étincelle dans les gargousses incandescentes. Ils remettraient ensuite de nouveaux boulets et de la poudre avant de replacer les affûts en position de tir.

- Armez les canons, commanda la voix de Mark. Ajustez le tir. Feu!

Le fracas assourdissant de la bordée répondit aux canons ennemis.

Le *Saint-Jude* était enveloppé de fumée et Cordelia entendit le bruit de la chute du gréement sur le pont.

Le mugissement d'une autre salve fit vibrer le navire. Il y eut un cri de joie. Sans avoir besoin de voir ce qui se passait, elle comprit que l'ennemi avait été touché et qu'il avait probablement perdu un mât.

Il y eut une seconde salve, puis encore une troisième venant de l'autre bateau, mais Cordelia eut l'impression qu'elles n'avaient pas atteint leur but.

L'une d'elles, cependant, avait dû toucher le *Saint-Jude* car la jeune fille sentit une violente secousse et fut presque jetée à bas de la couchette sur laquelle elle était assise.

Une quatrième salve parut réduire l'adversaire au silence, suivie d'un nouveau cri d'enthousiasme.

Cordelia mourait d'envie de désobéir aux ordres de Mark et de monter sur le pont, mais elle avait peur de le mettre en colère en agissant ainsi.

Elle se rendit néanmoins à l'arrière pour essayer de comprendre ce qui se passait. Elle perçut des ordres donnés sur un ton bref et saccadé, et le bruit des pieds nus courant sur le pont.

Puis il y eut de nouveau un cri aigu :

- Une voile à l'horizon!

Pendant un moment ce fut le silence complet. Elle entendit Mark donner des instructions mais ne put comprendre leur signification. Elle sentait cependant que ce bateau représentait un nouveau danger, car s'il était français ils allaient être dans une situation dangereuse, surtout si, comme elle en était persuadée, ils avaient été touchés au moins une fois pendant le combat qui venait de se terminer.

Elle ouvrit la porte de la cabine à tribord, se demandant pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. Maintenant, à travers le hublot, elle distinguait parfaitement le bateau qui les avait attaqués. Incontestablement, il était français et il avait été considérablement endommagé. Les mâts gisaient sur le pont, les voiles traînaient dans l'eau et, aussi loin qu'elle pouvait voir, Cordelia apercevait de nombreux corps.

Le drapeau blanc flottait en signe de trêve. Cela compensait la reddition du fort Saint Elmo.

Malgré tout, le *Saint-Jude* continuait sa route. Les hommes naviguaient toutes voiles dehors afin d'avoir le plus de vent possible pour s'écarter de l'autre navire qui arrivait. Tout l'équipage bandait ses nerfs et ses muscles pour faire face au danger, mais Cordelia voyait bien que le bateau approchait rapidement et qu'il leur serait impossible de lui échapper.

Par le hublot elle ne distinguait plus maintenant que les vagues teintées d'or et de pourpre dans le soleil couchant.

Fébrilement, Cordelia retourna dans sa cabine.

Si seulement Vella avait pu venir lui dire ce qui était arrivé! Mais elle n'osait pas enfreindre les ordres de Mark et monter sur le pont pour voir elle-même ce qui se passait... Soudain, bien que cela lui parût assez lointain, elle entendit de nouveau un terrifiant coup de canon. Le boulet n'avait pas dû tomber loin du *Saint-Jude* car le bateau changeait de cap.

Il y eut une autre salve, puis encore une. Si le *Saint-Jude* ne répondait pas, c'est que ses canons plus petits ne pouvaient atteindre l'ennemi.

David avait demandé si les canons anglais seraient assez puissants face aux nouveaux vaisseaux français construits à Toulon et Cordelia se souvenait de la réponse de Mark.

Les bateaux français qu'ils croisaient actuellement devaient faire partie de la nouvelle flotte de Napoléon et se dépêchaient de le rejoindre à Malte.

S'il en était ainsi, le *Saint-Jude* ne pourrait pas supporter l'assaut et même l'expérience et la compétence de Mark en mer seraient insuffisantes pour le sauver de la destruction.

Cordelia se couvrit le visage de ses mains et à cet instant tout le bateau fut ébranlé par un nouveau coup. Le *Saint-Jude* effectua un tir de recul avec ses propres canons et Cordelia fut assourdie par le grondement de la bordée. Puis vint la riposte fracassante de l'ennemi. Elle entendit craquer la mâture, un des mâts tomba et les voiles s'écrasèrent sur le pont avec un bruit sourd.

Après cela, il y eut un vacarme infernal dans lequel elle ne put rien distinguer si ce n'est, de temps à autre, un hurlement humain au milieu du mugissement des canons, le claquement sec des mousquets, les craquements du bois qui se rompait et la canonnade du *Saint-Jude*.

Les tirs se multipliaient, mais Cordelia ne percevait plus les cris de joie qui saluaient invariablement la chute d'un mât ennemi. Le feu s'amplifiait et résonnait dans sa tête, elle était terrifiée par ce fracas qui lui brisait les tympans.

Tout à coup ce fut le silence. Un silence menaçant, tellement effrayant que pendant un instant Cordelia crut qu'elle était devenue sourde, mais c'était encore plus terrible. Tout étonnée de se trouver encore en vie après avoir traversé cet enfer, elle sortit doucement de sa cabine et tenta de grimper à l'échelle qui menait au pont.

Lorsqu'elle arriva en haut, elle eut le souffle coupé.

C'était horrible!

Elle eut l'impression que le pont était jonché de morts et qu'il n'y avait plus aucun survivant.

Les trois mâts du *Saint-Jude* étaient tombés. Le mât de misaine gisait à neuf pieds du pont, les vergues, la mâture et les voiles traînaient le long du bateau et à l'arrière.

Parmi cet enchevêtrement indescriptible, elle aperçut des hommes tués ou assommés sous un amoncellement de cordages et de voiles.

Elle leva les yeux en direction de la poupe et son cœur s'arrêta.

Mark était couché sur la dunette, entouré du baron et de plusieurs officiers.

Cordelia se mit à courir.

Il était étendu, le dos appuyé au flanc du bateau, les jambes allongées; l'une d'elles n'était plus qu'un horrible amas sanguinolent.

Pendant une seconde elle le crut mort. Puis elle pensa qu'il devait être évanoui et que si elle ne faisait pas quelque chose immédiatement, il allait perdre tout son sang.

Les hommes autour de lui semblaient être en aussi mauvaise posture. Le baron avait été touché en pleine poitrine et son uniforme était déjà teinté de pourpre. Un autre officier gémissait. Cordelia vit avec horreur que sa main avait été pratiquement arrachée et n'était plus qu'un magma informe de chair et d'os. Tout se mit à danser devant ses yeux, mais elle se dit qu'on avait besoin d'elle et que si elle pouvait sauver des vies humaines il n'y avait pas une seconde à

perdre.

Cordelia quitta le pont après avoir jeté un dernier regard au bateau français qui les avait attaqués et qui se détachait dans le soleil couchant. Elle se demanda s'il y avait des survivants, mais le *Saint-Jude* avait dérivé et se trouvait maintenant hors de portée des canons ennemis.

Elle descendit en toute hâte dans les cabines et s'empara de tous les draps de lit. Elle en avait plein les bras lorsqu'elle entendit un pas derrière elle. Elle se retourna et reconnut Vella.

- Vella, aidez-moi.

Les mains du Maltais tremblaient, mais sa voix était ferme :

- Donnez-moi les draps, maîtresse. Je vais les déchirer.

- Merci, Vella.

Il avait dû se mettre à l'abri pendant la bataille et elle remercia le ciel que lui au moins ne fût pas blessé.

Elle revint auprès de Mark et lui posa un garrot sur la jambe, juste au-dessus du genou. Elle était en train de le serrer lorsqu'il ouvrit les yeux.

Il la regarda. Visiblement, il ne la reconnaissait pas, car il murmura faiblement :

- Nous... avons... coulé?

- Non, répondit Cordelia.

Il referma les yeux comme si cet effort l'avait épuisé. Vella l'aida à enlever sa chaussette; et elle banda la terrible plaie béante.

Pourrait-on sauver sa jambe, ou faudrait-il l'amputer? Il accepterait très mal d'être infirme, mais il valait encore mieux cela que d'être mort.

Elle s'approcha du baron. Tout d'abord, elle crut qu'il avait cessé de vivre. Mais lorsque Vella l'eut aidée à retirer sa veste, elle vit qu'il avait seulement été touché à l'épaule.

- C'est un tireur d'élite qui a fait ça, maîtresse, pas un canon, fit Vella.

- La balle doit y être encore, dit Cordelia machinalement.

Mais elle ne pouvait rien faire de plus, sinon essayer d'arrêter l'hémorragie et l'installer plus confortablement.

Il était à demi inconscient et râlait.

Vella alla chercher un oreiller dans une des cabines et le plaça sous sa tête.

Après cela, Cordelia ne comptait plus le nombre d'hommes qu'elle pansa et tous ceux qu'elle sortit de dessous les cordages avec l'aide de Vella. La plupart d'entre eux n'étaient pas gravement blessés. Ils avaient seulement été violemment choqués par les morceaux de bois qui leur étaient tombés sur la tête.

Le bateau continuait à se balancer sur les vagues et, quand l'obscurité tomba, le vent se leva. Des paquets de mer passaient par-dessus le bastingage, éclaboussant les blessés, et Cordelia était trempée jusqu'aux os chaque fois qu'elle se penchait sur eux.

Elle retournait sans cesse auprès de Mark pour surveiller le garrot et alors qu'elle s'affairait près de lui, il reprit enfin conscience :

- Ce... n'est... pas à vous... de faire... cela, articula-t-il avec difficulté.

- Je ne suis pas blessée et Vella non plus, répondit Cordelia. Si nous soignons vos hommes tout de suite nous avons des chances d'en sauver une grande partie.

Elle ne lui dit pas que beaucoup d'entre eux étaient morts avant qu'elle ait eu le temps d'intervenir.

Lorsqu'un membre était atteint par un boulet de canon, il y avait un grand risque d'infection et Cordelia envoya Vella chercher de l'alcool.

La voix douce de sa mère résonnait encore à ses oreilles :

« On meurt plus facilement des complications dues à la saleté et au manque d'hygiène que de la blessure elle-même. J'ai entendu dire que sur ses navires, l'amiral Nelson utilisait de l'alcool pur pour soigner ses blessés et ce remède a, paraît-il, sauvé un grand nombre de vies humaines. »

Lorsque Vella lui eut apporté ce qu'elle avait demandé, Cordelia,

certaine que c'était la seule chose à tenter, défit le pansement de Mark et versa de l'alcool sur sa jambe, puis elle lui mit un nouveau bandage.

La souffrance lui fit reprendre connaissance et il poussa un cri avant d'avoir pu réprimer sa douleur.

- Je suis désolée, Mark. Mais cela vous protégera au moins de la gangrène.

Mark ne répondit pas, mais il serrait les dents. Il tendit la main vers la bouteille de brandy. Vella la lui passa.

- Il... y a du vin... en bas, dit-il d'une voix rauque, donnez-en aux hommes... autant qu'ils peuvent... en boire. Cela... atténuera... leurs... souffrances.

- J'aurais dû y penser, déclara Cordelia en continuant le pansement.

Un peu plus tard Vella, chancelant sous le poids d'une douzaine de bouteilles, les répartit entre tous les marins capables de se servir de leurs mains.

Les canonniers sur le premier pont réclamaient l'attention de Cordelia. Au milieu des craquements, des gémissements de la charpente, parmi le bruit des voiles qui traînaient dans les vagues, s'élevaient des râles et des jurons. La senteur acre de la poudre se mêlait à la puanteur des déjections des blessés et à l'odeur du sang et de la peur.

Vella distribuait des tournées de rhum. Cordelia soignait ces hommes ensanglantés, à moitié nus; ceux qui n'avaient pas perdu conscience la regardaient d'un air ébahi : aucun marin n'aurait imaginé qu'une femme et, qui plus est une dame, pût se charger d'une besogne aussi déplaisante.

Soigner les blessés était un travail réservé aux hommes, et seulement aux hommes incapables de faire autre chose. C'était aussi une punition en cas de faute.

Un des blessés qui était encore presque un enfant dit :

- J'vais mourir, madame?

Lorsqu'elle l'eut rassuré, il murmura :

- J'voudrais ma mère...

Un autre mousse, touché au bras, qui n'avait pas quinze ans, se mit à crier :

- J'ai pas eu peur! J'ai pas eu peur!

- Bien sûr que tu n'as pas eu peur, lui répondit Cordelia.

Il faisait nuit déjà depuis longtemps et elle était obligée de continuer son travail à la lueur de deux lanternes tremblotantes. Enfin il n'y eut plus beaucoup de blessés exigeant de soins urgents.

Par contre, de nombreux morts étaient encore étendus sur le pont et l'un des hommes qui avaient été seulement assommés par la chute d'un mât aidait Vella à les immerger.

Chaque fois qu'ils jetaient un corps à la mer, Cordelia les entendait murmurer :

« Requiem aeternam dona eis - Domine : Oh Seigneur donnez-leur le repos éternel. »

En même temps qu'ils prononçaient les magnifiques paroles de la messe des morts, les deux Maltais se signaient.

La mer grossissait de plus en plus et Cordelia envoya Vella chercher des hamacs et des couvertures pour ceux qui ne pouvaient bouger, cependant qu'un petit nombre d'entre eux étaient transportés sur le premier pont.

En revenant d'accompagner un homme légèrement atteint au bras, Vella vint dire à Cordelia :

- Le bateau prend l'eau, maîtresse.

- Pouvons-nous faire quelque chose? demanda-t-elle.

Il secoua la tête :

- Il n'y a personne pour actionner les pompes et il y a déjà sept pieds d'eau dans la cale.

Cordelia lança un regard à Mark.

- Ne dites rien au capitaine, murmura-t-elle.

- Compris, répondit Vella.

Elle lui demanda de ne plus faire descendre personne, persuadée

que les marins aimeraient mieux mourir en plein air plutôt que comme des rats dans un piège.

Cordelia se sentait épuisée, non seulement par les soins qu'elle avait donnés aux blessés, mais aussi par le tangage et le roulis du bateau. Le vent soufflait tellement fort qu'il était difficile de se déplacer. Il soulevait ses cheveux autour de son visage et des mèches fouettaient violemment ses joues.

Elle éprouva un besoin éperdu de sentir la présence réconfortante de Mark et vint s'asseoir auprès de lui.

Il avait toujours les yeux clos et elle fut prise d'une panique soudaine à l'idée qu'il était peut-être mort.

Elle toucha son front. Il soupira :

- Nous... prenons... l'eau.

Cordelia se demanda : Comment avait-il bien pu s'en rendre compte? Son instinct de marin l'avait averti.

- Un peu, répondit-elle. Mais le bateau tient bon.

- Vous... n'avez... pas peur?

- Non, puisque je suis avec vous!

La jeune fille se rapprocha de lui et serra sa main dans les siennes. Puis elle posa sa tête sur son épaule en se disant que, si elle devait mourir, il valait mieux que ce fût près de Mark plutôt que toute seule ou dans une prison de Malte.

Le navire, entraîné par le poids de ses voiles, tanguait et s'inclinait dangereusement à bâbord. Comme il avait été atteint à tribord, au-dessus de la ligne de flottaison, il n'avait pas sombré. Cependant, les trous faits dans la coque pouvaient être envahis d'un instant à l'autre par la mer démontée.

Il n'y avait pas de lune cette nuit-là. Le ciel était couvert et l'on apercevait les étoiles entre deux nuages.

Bercée par le balancement du bateau, Cordelia finit par s'endormir, à bout de forces. Il faisait presque jour quand elle ouvrit les yeux. L'aube naissante chassait les dernières étoiles qui scintillaient encore faiblement.

Elle s'assit brusquement et se tourna vers Mark. Il était éveillé et

leurs yeux se croisèrent. Mais alors on entendit un craquement épouvantable et le bateau entier se coucha, vibra, puis se coucha de nouveau.

Cordelia poussa un cri d'effroi et se jeta contre Mark.

- Nous venons de heurter un rocher, fit-il comme s'il se parlait à lui-même.

Il y eut des vociférations et des hurlements. Cordelia sauta sur ses pieds. La tempête avait précipité le navire contre les rochers au pied d'une haute falaise aride qui les dominait.

Elle paraissait déserte et sinistre. Au cri strident des mouettes se mêlait le bruit de la charpente qui craquait au moindre mouvement du bateau. Elle semblait gémir comme si la mer l'avait blessée.

Cordelia examina la falaise. Même un homme parfaitement valide n'aurait pu l'escalader. D'autre part, il n'était pas question d'abandonner les blessés trempés et à demi conscients.

Vella arriva en courant sur la poupe.

- Savez-vous où nous sommes, Vella? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules dans un geste expressif :

- Peut-être en Sicile, maîtresse. Je ne sais pas... mais le bateau ne tiendra pas longtemps. Il faut partir au plus vite. Je vais vous aider à escalader les rochers.

- Merci, Vella, mais je n'abandonnerai pas le capitaine.

- Maîtresse, vous êtes jeune et vous n'êtes pas blessée ! Je ne vous laisserai pas mourir alors que je peux vous sauver.

Tout en parlant, il faisait un nœud à une corde. Cordelia secoua la tête :

- Non, Vella, je veux rester ici. Mais vous, partez, essayez d'atteindre la côte.

Vella paraissait hésitant et, afin de le délier du serment qu'il avait fait de veiller toujours sur elle, elle retourna auprès de Mark et s'assit sur le pont à ses côtés.

Il était impossible de se tenir debout car le bateau tremblait et menaçait de se briser sous l'assaut des vagues.

- Que se passe-t-il?

La voix de Mark était forte. Il avait entièrement repris conscience.

- Je crains qu'il n'y ait plus rien à faire, répondit Cordelia.

Il fit un effort pour essayer de s'asseoir, mais elle posa sa main sur son épaule pour le faire tenir tranquille.

- Ne bougez pas, dit-elle. Il est impossible de débarquer ou de grimper sur ces falaises.

- Vous pourriez essayer.

Elle lui sourit :

- Je préfère rester avec vous.

- Il faut que vous viviez! Vous devez vivre!

- Il y a bien peu de chances, murmura-t-elle doucement.

Comme pour confirmer ce qu'elle venait de dire, une vague jeta le *Saint-Jude* si furieusement sur les rochers qu'une partie de la proue se détacha et fut emportée par la mer.

- Je n'ai pas peur, déclara Cordelia. Je vous aime, Mark et nous serons avec David.

Elle se pencha sur lui et baisa sa joue froide. Soudain, elle revit David lui faisant la lecture à Stanton Mark. Il lui lisait souvent l'histoire des chevaliers qu'elle n'écoutait pas toujours avec attention.

Mais à présent, elle se rappelait un récit dans lequel les galères de l'Ordre allaient être englouties dans les eaux déchaînées.

« Les marins, lisait David, récitèrent l'évangile de saint Jean avec tant de ferveur que les eaux se calmèrent presque immédiatement. »

La prière a sauvé les galères, pensa Cordelia, en posant à nouveau ses lèvres sur la joue de Mark. Pourquoi ne me suis-je pas rappelé plus tôt qu'une prière pouvait accomplir des miracles si elle est dite avec ferveur?

Elle se leva et, se tenant au bastingage, elle se rendit en chancelant à l'avant du bateau. Elle regarda au-dessous d'elle le pont jonché de blessés.

- Nous sommes chrétiens, cria-t-elle d'une voix étonnamment forte et assez puissante pour couvrir le bruit de la mer. Prions pour notre salut, car maintenant Dieu seul peut nous sauver!

Elle prit une profonde respiration, essaya de se rappeler les prières de l'Ordre que David avait récitées si souvent. Elle commença :

- Oh! Dieu, vous qui avez envoyé votre serviteur saint Jean-Baptiste crier dans le désert pour préparer la venue du Christ, par l'intercession de saint Jean dont notre bateau porte la croix, sauvez-nous, et si nous ne pouvons être épargnés, accordez-nous la grâce de mourir avec le courage que les chevaliers de l'Ordre ont toujours montré à travers les siècles.

Il y eut un silence. Puis un murmure s'éleva parmi les hommes.

- Dieu très bon, délivrez-nous! Saint Jean, venez à notre secours!

Cordelia ferma ses yeux emplis de larmes. Sa prière était un acte de foi et elle était convaincue que David lui avait dicté les paroles qui montaient à ses lèvres.

Elle s'approcha de Mark. Elle n'avait pas besoin de le toucher pour sentir sa présence et elle ne redoutait plus la mort.

Machinalement, elle tourna la tête pour regarder la mer. Elle cligna des yeux, puis regarda encore.

Derrière les rochers, à un quart de mille de l'endroit où ils étaient échoués, venait d'apparaître un trois-mâts dont les voiles frémissaient sous la brise. Il arborait le pavillon blanc.

Pendant un instant Cordelia crut être le jouet d'une hallucination. Puis elle comprit que Dieu et saint Jean avaient entendu sa prière.

Cordelia se regardait dans le miroir. Elle trouvait que sa légère robe blanche lui allait bien, néanmoins elle ne paraissait pas satisfaite.

- Je me trouve très pâle, expliqua-t-elle à la servante qui l'avait aidée à s'habiller.

- Vous avez besoin de soleil, m'lady. C'est pour cette raison que le docteur vous a dit de descendre sur la terrasse aujourd'hui.

« Cela me changera de ma chambre; elle est pourtant très agréable, mais elle m'a semblé une prison cette dernière semaine », pensa Cordelia.

Le docteur lui avait enjoint de garder la chambre jusqu'à ce qu'elle fût un peu rétablie.

- Je suis à Naples depuis longtemps? fit-elle comme si elle se parlait à elle-même.

- Depuis trois semaines environ, m'lady. Nous sommes le 8 août aujourd'hui. Deux mois déjà depuis que les Français ont pris Malte!

Il lui semblait que c'était plutôt deux ans, car elle n'avait pas encore revu Mark. Cependant lady Hamilton lui avait apporté des nouvelles de lui. Il allait mieux, sa jambe guérissait, et il envoyait un domestique tous les jours à l'ambassade pour s'enquérir de la santé de sa cousine.

Après leur épuisant voyage de retour à Naples, sur le *Thunderer* de Sa Majesté qui les avait recueillis sur les rochers de Sicile, Cordelia était tombée malade. Elle avait honte de s'être montrée si peu résistante, mais l'anxiété et la terreur de la bataille en mer avaient eu raison de son énergie.

De plus, alors qu'elle avait tout mis en œuvre pour que son voyage à bord du *Thunderer* se passât dans les meilleures conditions, elle avait dû affronter le chirurgien de bord qui s'était mis dans la tête d'amputer tous les blessés.

- La gangrène va s'installer, milady, avait-il déclaré d'un ton péremptoire.

Lorsqu'elle refusa de lui laisser faire ce travail de boucher, il se mit en colère et il alla se plaindre au capitaine, disant qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas.

Heureusement, le capitaine, qui était jeune et sensible au charme féminin, fut ébloui par la beauté de Cordelia et se rendit à ses arguments plutôt qu'à ceux du chirurgien.

Cinq hommes étaient morts après le sauvetage du *Saint-Jude*, mais l'état des autres sous le contrôle de Cordelia s'était amélioré de jour en jour.

Elle avait insisté, en dépit des protestations du capitaine, pour nettoyer et panser les blessures de tout l'équipage du *Saint-Jude*, depuis le baron jusqu'au dernier des mousses. Elle se sentait personnellement responsable et avait tellement veillé sur ces hommes qu'elle n'avait pas l'intention de les laisser mourir inutilement.

- Ils vous considèrent comme un ange de miséricorde, milady, lui disait le capitaine. Si on les laissait faire, ils demanderaient votre canonisation!

- Je n'ai pas la prétention d'être une sainte, avait répliqué Cordelia en souriant.

Et pensant à Mark, c'était bien la dernière chose qu'elle souhaitait.

Mark avait attrapé une forte fièvre à bord du *Thunderer*. Le médecin disait qu'on aurait dû lui couper la jambe; Cordelia, elle, attribuait cette fièvre au fait qu'il avait perdu beaucoup de sang et qu'il avait été trempé par les vagues sur le *Saint-Jude*.

En fait il était suffisamment remis en arrivant à Naples pour prendre ses dispositions afin que ses hommes ne fussent pas transportés dans un des hôpitaux de la ville, sales et mal équipés, mais dans un monastère où les moines étaient spécialisés dans les soins et la guérison des malades. Mark connaissait très bien le père abbé et tout fut facilement arrangé.

Tandis que Cordelia avait été emmenée à l'ambassade d'Angleterre, il s'était rendu chez un de ses amis, un médecin italien, à qui il faisait entièrement confiance pour soigner sa blessure.

Cordelia avait appris que le *Thunderer* faisait partie de la flotte de Nelson. Il avait été envoyé en éclaireur pour voir ce qui se passait à Malte et pour tenter de définir la position des Français.

Le capitaine s'était montré extrêmement reconnaissant envers Cordelia pour tous les renseignements qu'elle avait pu lui donner. Elle avait appris en arrivant que l'amiral Nelson en personne s'était approché de Naples en essayant désespérément d'obtenir de la nourriture et de l'eau pour sa flotte, mais que les Français avaient interdit au roi de le ravitailler.

Cordelia, prise d'une forte fièvre, avait été placée dans une chambre noire. Elle n'avait donc pas eu connaissance du drame qui s'était déroulé au palais Sessa. Mais lorsqu'elle s'était sentie mieux, lady Hamilton lui avait raconté ce qui s'était passé pendant cette période d'anxiété et de tension insupportables.

Lady Hamilton employa un ton particulièrement dramatique pour lui parler de ces événements.

Après s'être échappé de Toulon pendant que Nelson était en Sicile, Napoléon avait fui en Méditerranée comme un renard désireux de brouiller les pistes par tous les moyens. L'amiral Nelson était parti à sa recherche, mais il avait été trompé par de mauvaises informations et gêné par le manque de frégates - les éclaireurs de la mer. Cependant, il était bien déterminé à continuer sa chasse.

- Le sort de l'Europe était suspendu à cette poursuite! s'écria lady Hamilton. Je savais que la flotte britannique aurait besoin d'eau et de nourriture, mais que pouvions-nous faire?

Cordelia apprit que le roi n'avait voulu prendre aucune décision, terrifié à l'idée d'un soulèvement dans la ville, imaginant la guillotine installée sur la place du marché.

- La reine était mon dernier espoir, dit lady Hamilton à Cordelia. Nous étions toutes les deux dans un état d'inquiétude épouvantable pendant que sir William discutait avec le roi et le suppliait de nous accorder son aide.

- Qu'aurait fait l'amiral Nelson s'il n'avait pu obtenir de l'eau à Naples?

- Gibraltar était le port le plus proche, mais en prenant cette direction, il laissait la route d'Egypte ouverte à Napoléon.

- Que s'est-il passé ensuite?

- L'amiral Nelson sur le *Vanguard* était ancré non loin de Capri. Il a envoyé deux de ses meilleurs capitaines à sir William, mais mon mari n'a pu faire autrement que de leur dire la vérité.

« - Messieurs, leur a-t-il déclaré, j'ai déjà tout tenté pour essayer de faire annuler ce pacte infamant qui interdit à nos bateaux d'entrer à Naples ou dans les ports siciliens. Je ferai une nouvelle tentative auprès du roi, mais je dois avouer que je n'ai pas beaucoup d'espoir. »

Lady Hamilton reprit sa respiration.

- C'est alors que j'ai décidé de voir ce que je pouvais faire, et j'ai sollicité une audience auprès de la reine.

- Elle vous a aidée?

Cordelia était impatiente d'entendre la fin de l'histoire, mais lady Hamilton tenait à la raconter à sa façon.

- Sir William est revenu avec un ordre ministériel écrit sous les yeux du roi. Il était rempli de conditions, truffé de restrictions. Les gouverneurs des ports siciliens pouvaient permettre le débarquement des blessés, mais l'approvisionnement en eau et en nourriture était strictement contingenté.

Elle poussa un profond soupir.

- J'ai vu dans quel état d'abattement se trouvaient les capitaines et j'ai dit à sir William : « Prenons notre bateau pour aller parler à l'amiral Nelson avant qu'il ne reparte. »

- Et sir William a accepté?

- Il a accepté. Nous nous sommes rendus à bord du *Vanguard* à la tombée de la nuit. L'amiral Nelson nous a très bien accueillis et nous a

conduits dans sa cabine.

« - Votre Excellence a-t-elle obtenu une ordonnance? demanda-t-il à sir William.

« - D'une certaine façon, oui, répondit sir William, mais je doute fort qu'elle vous serve à grand-chose. »

- Cela a dû être un coup pour l'amiral, murmura Cordelia.

- J'ai vu son visage pâlir, et une expression de désespoir passer dans ses yeux. C'est alors que j'ai sorti un papier de mon manteau.

- Un papier?

- Comme je l'ai expliqué à l'amiral Nelson, la reine a sa place au Conseil. Je l'ai persuadée d'user de son influence. Elle avait peur, mais je suis tombée à ses genoux et je l'ai suppliée de faire quelque chose pour sauver son pays et ses enfants...

La voix de lady Hamilton se brisa comme elle avait dû se briser lorsqu'elle avait cessé de parler dans la cabine de Nelson et, pendant un instant, elle crut voir devant elle le visage décomposé de l'amiral.

- Sir William a pris le papier de ma main tremblante, ajouta-t-elle. Il l'a lu et l'a tendu à l'amiral.

« - Monsieur, a-t-il dit, voici une ordonnance royale qui vous permettra d'approvisionner votre flotte où vous voudrez. Je vous l'offre de la part de ma femme. »

Lady Hamilton ajouta :

- Pendant un instant j'ai cru que l'amiral Nelson allait se trouver mal. Puis il a posé le papier sur la table, et il a déclaré solennellement :

« - Madame, vous avez sauvé votre pays. Je prie Dieu pour que ma flotte soit digne de votre courage et de votre sagesse! »

Quelle belle histoire! avait pensé Cordelia. Malheureusement, elle n'était pas terminée.

Dès que son état s'était amélioré elle avait réalisé que la tension qui régnait par suite du manque de nouvelles augmentait d'heure en heure. Lady Hamilton n'arrivait pas à cacher son anxiété et Cordelia avait appris des domestiques qui la servaient que sir William était malade d'inquiétude, attendant tous les jours un rapport qui n'arrivait

pas.

Partout, l'on redoutait la défaite des bateaux anglais devant les navires tout neufs de Napoléon.

L'amiral Nelson, borgne, en mauvaise santé, épuisé par les douleurs continues qu'il ressentait depuis la perte de son bras, serait-il en mesure de tenir devant la détermination du jeune conquérant de l'Europe?

Mais pour l'heure, Cordelia ne s'intéressait qu'à elle-même et à son visage.

Elle allait revoir Mark aujourd'hui pour la première fois depuis qu'elle était à Naples et elle avait peur qu'il ne partageât pas son impatience.

Elle l'aimait! Elle l'aimait avec passion! D'un amour puissant et exclusif, et il était dur d'imaginer que le cœur de Mark ne fût pas animé des mêmes sentiments.

Qu'avait-elle pour se rassurer? Un baiser et le moment où il l'avait prise dans ses bras sur le *Saint-Jude*.

Elle s'était préparée à mourir à ses côtés sur le pont du navire, mais il était alors à demi conscient. Ils n'avaient pu avoir aucune conversation intime sur le *Thunderer*, car, sous l'effet du laudanum qu'on lui avait administré pour calmer ses atroces souffrances, Mark avait dormi pendant la plus grande partie des deux jours qu'ils avaient passés en mer.

Il s'était levé en arrivant à Naples au prix d'un effort surhumain qui l'avait terriblement fatigué et c'est dans un état d'épuisement extrême qu'il avait finalement été transporté sur un brancard.

Après cela elle ne se rappelait plus rien.

Depuis quelques jours, elle se sentait revivre, et aujourd'hui le médecin lui avait donné la permission de s'habiller et de descendre.

- Vous devez rester étendue au soleil, milady, et ne pas vous fatiguer, avait-il dit sévèrement.

- Vous allez faire croire que je suis infirme! protesta Cordelia, mais elle savait que ses ordres étaient parfaitement justifiés.

- Les porteurs sont dehors, milady, vint lui dire la servante. Ils

attendent pour vous descendre.

- Je suis parfaitement capable de marcher, s'écria Cordelia indignée.

- Sa Grâce a insisté pour que vous soyez portée.

Il était impossible à la jeune fille de ne pas obéir aux ordres de son hôtesse.

On la transporta à travers le salon jusque sur la terrasse. Avec sa gentillesse habituelle, lady Hamilton avait fait installer une chaise longue garnie de coussins de soie sous une tente de toile qui la protégerait du soleil.

La vue sur la baie et les fleurs envahissant le jardin formaient un tableau encore plus enchanteur dans le souvenir de Cordelia.

Toute cette splendeur était presque irréaliste, comme dans une pièce de théâtre. En était-elle vraiment l'héroïne?

Elle éprouva une petite angoisse. Son ardent désir de revoir Mark ne lui faisait-il pas imaginer des choses qui n'étaient pas?

Elle n'était pas installée depuis cinq minutes que le majordome annonça d'une voix de stentor :

- Le comte de Hunstanton désire vous voir, milady.

Cordelia sursauta. Elle avait oublié que Mark avait hérité le titre de David et que sa position sociale était maintenant entièrement différente. Mais quand elle le vit, tous ces détails lui parurent sans importance et elle fut envahie d'un bonheur indescriptible.

Il avait maigri, mais dans son visage pâle ses yeux étaient toujours aussi merveilleusement bleus. Il n'avait plus son allure souple et sportive et marchait lentement en s'appuyant sur une canne à pommeau d'ivoire.

Elle avait tant de choses à lui dire, tant d'idées lui traversaient l'esprit! Et pourtant, les mots moururent sur ses lèvres. Elle ne put que lever vers lui son petit visage aux yeux immenses.

- Comment allez-vous?

Sa voix chaude la bouleversa, résonna en elle comme une note de musique attendant la réponse d'un accord.

- Et... votre jambe?

- Grâce à vous, je l'ai toujours!

- Vous souffrez?

- Seulement lorsque je suis debout.

- Asseyez-vous, dit vivement Cordelia. Il faut vous reposer... prendre soin de vous.

Il lui sourit et parut alors beaucoup plus jeune.

- J'ai tellement de choses à vous dire, Cordelia! commença-t-il. Mais tout d'abord, il faut que je vous remercie.

- Non... je vous en prie, protesta-t-elle.

- Comment imaginer une femme si courageuse, si extraordinaire et incroyablement merveilleuse?

Cordelia sentit la couleur monter à ses joues.

Tout intimidée, elle baissa les yeux et regarda la jambe de Mark enveloppée d'un gros pansement. Elle se rappela alors l'horrible plaie qu'elle avait soignée sur le *Saint-Jude*.

Mark était là, près d'elle, comme elle l'avait souhaité, mais il était si grand, si impressionnant qu'il la faisait trembler.

- Le baron est-il très déprimé par la perte de son navire? demanda-t-elle pour rompre le silence.

- Il est tellement content d'être en vie que plus rien d'autre n'a d'importance!

- Je vois qu'il... va mieux.

- Je l'ai rencontré hier, et dans peu de temps il sera en état de retourner dans sa famille.

- Voilà de bonnes nouvelles, répondit Cordelia. Et les marins?

- Plusieurs d'entre eux vont assez bien pour reprendre la mer, et ils ont été très touchés par les fruits et les douceurs que vous leur avez envoyés.

Cordelia hésita, puis se risqua à dire :

- Comme ils ont perdu... leur prime... je me demandais.

Mark sourit.

- C'est déjà fait. Je leur ai offert cela en remerciement, car vous savez bien que je suis riche maintenant. Mais j'espère que vous n'êtes pas froissée de me voir prendre la place de David?

- Non, non, bien sûr que non! s'écria Cordelia. Je suis si heureuse... que ce soit vous, et j'aurais eu tant de peine si Stanton Park avait dû être fermé, et le domaine... négligé.

Mark se pencha sur elle.

- Cordelia, commença-t-il.

Son cœur sauta dans sa poitrine. Elle sentait qu'il allait dire quelque chose de très important et elle retint son souffle.

Juste à ce moment-là lady Hamilton arriva sur la terrasse.

- Mes chers amis! s'exclama-t-elle. Comme cela fait plaisir de vous voir là tous les deux! Je vous en prie, milord, ne vous levez pas. Je ne reste que quelques minutes. Sir William a besoin de moi.

Elle posa sa main blanche sur l'épaule de Mark et lui sourit.

- Je suis sûre que vous avez beaucoup de choses à vous dire. Je veillerai à ce que vous ne soyez pas dérangés. Attention au soleil. Il est très chaud aujourd'hui !

Elle alla jusqu'à la balustrade de la terrasse comme pour vérifier qu'elle n'avait pas exagéré. Soudain, elle poussa un cri :

- Un navire! Un navire anglais dans le port!

Au même instant, le pavillon royal salua Saint-Elmo et les forts lui répondirent.

- Il apporte sûrement des nouvelles! fit lady Hamilton. Des nouvelles de l'amiral Nelson et de la flotte anglaise. Prions Dieu que nous ne soyons pas déçus.

Mark se leva et vint se poster à côté d'elle. Le navire avait jeté l'ancre près du rivage et mettait à l'eau un canot.

- Pensez-vous qu'on ait livré bataille? demanda lady Hamilton d'une voix angoissée. Les bateaux français leur ont peut-être encore

échappé. Oh! Dieu! comment vais-je pouvoir supporter cette incertitude ?

- Ce ne sera pas long maintenant, lui dit Mark d'un ton apaisant.

Ils surveillèrent l'accostage du bateau. Puis au loin ils entendirent un cri d'allégresse - cet étrange cri perçant qui avait tant amusé lady Hamilton. Elle en avait ri avec l'amiral Nelson.

Le bruit s'approchait, s'amplifiait, devenait de plus en plus assourdissant.

Sans un mot, lady Hamilton quitta la terrasse en courant. Mark se tourna vers Cordelia qui n'avait pas bougé.

- Je vais voir ce qui se passe, déclara-t-il.

Elle se rendit compte qu'il était très inquiet; il avait aux lèvres ce pli qu'elle connaissait bien : il s'efforçait de contrôler ses sentiments.

Mark traversa le salon et trouva lady Hamilton à l'entrée de l'ambassade, debout sur les marches; et les serviteurs, les employés et les secrétaires s'étaient joints à elle.

Tout le monde était conscient qu'il se passait un événement important.

Mark ne marchait pas vite et lorsqu'il fut enfin près de lady Hamilton, il vit deux officiers arriver d'un air décidé en regardant droit devant eux.

La foule s'était arrêtée derrière les grilles de fer forgé, mais on entendait encore les hurlements et les vivats.

Mark reconnut le capitaine Hoste et le capitaine Capel, deux des meilleurs commandants de Nelson. Il les connaissait bien.

En apercevant lady Hamilton, ils pressèrent le pas et s'arrêtèrent au bas des escaliers.

- Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

- Madame, une grande et glorieuse victoire! la flotte française a été détruite!

En entendant ces paroles, la tension à laquelle lady Hamilton avait été soumise tout au long des dernières semaines eut raison de ses nerfs. Elle leva les bras au ciel et tomba évanouie sur les degrés de

marbre.

Les capitaines et les serveurs la portèrent dans un petit salon près de l'entrée, mais à peine étendue sur un sofa, elle ouvrit les yeux et retrouva ses couleurs.

L'histoire de la bataille dut être racontée plusieurs fois, mais la seule chose importante était que l'amiral Nelson avait trouvé la flotte française ancrée dans la baie d'Aboukir. Il avait donné le signal de l'attaque dans l'après-midi du 1er août. L'amiral de Brueys qui commandait la flotte française n'avait pu faire entrer ses navires dans le port laissé à l'abandon et dangereux.

- Il avait offert dix mille livres au pilote qui accepterait de guider sa flottille jusqu'au havre afin de la mettre en sécurité, relata le capitaine Capel, mais il fut obligé de jeter l'ancre dans une rade découverte et d'amarrer ses bateaux les uns derrière les autres en une longue file, dans une position qui paraissait imprenable.

Tout le monde retenait son souffle et le capitaine précisa que les navires français avaient mille quatre-vingt-seize canons et onze mille deux cent trente hommes.

- A 6 heures et demie du soir, poursuivit le capitaine Capel, un vent de nord-ouest a poussé notre flotte en direction des Français. A la suite d'une manœuvre extraordinaire et inattendue, le *Goliath* et le *Zealous* suivis de beaucoup d'autres bateaux se sont placés entre les navires français et la plage.

- Ce qui veut dire, précisa le capitaine Capel, voyant que lady Hamilton n'avait pas compris, qu'ils pouvaient ainsi échapper aux canons français, tous dirigés vers la mer.

Lady Hamilton joignit les mains.

- Les navires français, continua le capitaine Capel, ont été alors immobilisés et pris en sandwich. Sir Horatio a ouvert une terrible canonnade et les Français ont été pris en enfilade par nos bordées sur les deux flancs. Nous nous sommes battus toute la nuit!

- Et les pertes anglaises? demanda Mark.

C'était les premières paroles qu'il prononçait depuis le début du récit du capitaine.

- Enormes, répondit le capitaine Hoste. Les navires étaient tellement proches les uns des autres que chaque canonnade faisait des

ravages. Par trois fois les canonniers du *Vanguard* ont été emportés.

» Mais le plan anglais était tellement habile que notre ligne de bataille n'a pas été brisée et que nos bateaux ont pu avancer des deux côtés en soutenant leur position. Malgré leur défense acharnée, les navires français sont tombés un à un.

Après un moment d'hésitation, le capitaine Capel reprit :

- Sir Horatio venait juste de recevoir des nouvelles du dernier assaut lorsqu'il a été touché par un boulet perdu.

Lady Hamilton poussa un cri d'horreur.

- Il a été blessé, mais pas gravement, déclara vivement le capitaine Hoste, alors que l'amiral français a été tué!

- Les Français ont combattu avec courage, reconnut le capitaine Capel. Une de leurs frégates a sauté, les autres ont été coulées, et plus de quatre mille Français sont morts cette nuit! Il y a eu une autre perte regrettable...

- Laquelle? demanda Mark.

- L'*Orient* a été touché et quand le feu a atteint la réserve de poudre, le navire entier a explosé.

- Quel dommage! fit Mark laconiquement. Nous avons perdu là un formidable butin.

Lady Hamilton se leva du canapé sur lequel elle était étendue.

- Je vais écrire à l'amiral Nelson, mais d'abord, messieurs, je vous emmène au palais de Caserte. Il faut absolument que la reine entende votre récit.

Elle courut à la porte et appela les domestiques.

- Mon manteau! mon chapeau! Vite une voiture!

Quelques minutes plus tard, après avoir appris à sir William la stupéfiante nouvelle, elle quittait le palais Sessa avec les deux capitaines.

Mark retourna auprès de Cordelia. Devant son regard interrogateur, il lui prit la main.

- A votre expression, je vois que c'est une victoire!

- Une grande victoire! affirma-t-il. Mais avant de vous en parler, avant qu'on ne vienne nous déranger, j'ai une question à vous poser.

Ses mains emprisonnèrent celles de Cordelia et il dit gravement :

- Mon amour, voulez-vous m'épouser immédiatement?

Cordelia regardait tout autour d'elle avec une expression de bonheur.

Malgré la chaleur, les murs blancs et les persiennes tirées sur les fenêtres maintenaient une certaine fraîcheur dans le salon.

Il y avait des fleurs partout, de grands bouquets odorants dans des vases placés sur les tables basses ou sur des colonnes grecques qui eussent enchanté sir William.

C'est à lui qu'ils devaient de passer leur lune de miel dans cette petite villa délicieuse.

Lady Hamilton leur avait proposé la résidence d'été de l'ambassadeur à Caserte. Mais sir William, avec son instinct de diplomate, pensa qu'ils seraient trop près de la famille royale et que la maison était trop écrasante pour des jeunes mariés désirant être seuls.

Il avait donc demandé à un de ses amis archéologue de leur prêter sa villa sur la côte, à quelques kilomètres de Naples. Il n'avait pas fallu longtemps au jeune couple pour se rendre du palais Sessa jusqu'à cette ravissante demeure.

La cérémonie avait été très simple; et seuls sir William et lady Hamilton y assistaient. Cordelia souhaitait qu'il n'y eût ni curieux ni étrangers car elle était encore en deuil.

Bien sûr, il eût été plus correct d'attendre quelques mois après la mort de David, mais Mark lui avait demandé de l'épouser sur-le-champ afin de pouvoir retourner avec elle en Angleterre sur le navire qui emportait à l'amirauté les rapports de Nelson sur la victoire.

Elle savait que rien n'arrêterait Mark s'il était décidé à se marier le plus tôt possible.

Le bateau partait dans trois jours. Leur lune de miel serait courte, mais Cordelia sentait qu'elle serait merveilleuse.

Mark avait bien eu quelques craintes en la pressant ainsi, mais

son amour pour lui était si fort que cela ne changerait rien d'attendre davantage. Aussi avait-elle répondu à sa demande anxieuse :

- Quand... vous voudrez.

Il avait posé ses lèvres sur sa main. Puis sa bouche avait cherché la sienne et l'éblouissement, l'extase qu'elle avait connus lorsqu'il l'avait embrassée pour la première fois se mêlèrent au soleil couchant et aux fleurs, pareils à la lumière transparente qui tombait sur la baie.

Mark avait levé la tête :

- Je vous aime, ma chérie! Je vous aime!

Alors, elle sut que désormais elle lui appartenait pour toujours et ne formait plus qu'un seul être avec lui.

Le mariage, célébré dans une vieille église imprégnée d'une atmosphère de foi fervente, avait été pour Cordelia un acte sacré, merveilleux. Elle eut l'impression que tous les êtres qui lui étaient chers l'entouraient.

Elle sentit la présence de sa mère et de David. Elle pensa que peut-être aussi les hommes morts sur le *Saint-Jude* n'étaient pas loin. Ils avaient admiré et respecté Mark et auraient certainement souhaité son bonheur.

- Je veux le rendre heureux, disait-elle dans sa prière. Aidez-moi, Seigneur... Je vous en prie... Aidez-moi.

Elle savait que jamais plus elle ne douterait de la prière depuis qu'un miracle les avait sauvés d'une mort horrible sur les rochers de Sicile.

Lorsque le prêtre leur donna la bénédiction, elle remercia Dieu de les avoir déjà bénis en leur laissant la vie à tous les deux.

Dans la calèche qui les emmenait au palais Sessa, Mark avait tendrement serré sa main. Les mots étaient inutiles. Ils étaient emplis d'un bonheur mystique, une sorte de grâce céleste si parfaite que spirituellement ils n'étaient plus qu'une seule personne.

A l'ambassade d'Angleterre, où ils prirent un repas léger, ils coupèrent le gâteau traditionnel préparé par le chef, et répondirent au toast que sir William avait porté en leur honneur avec une coupe de

Champagne.

Puis, sous une pluie de pétales de roses jetés par le personnel, ils firent leurs adieux et se rendirent à la villa dans une voiture de l'ambassade.

Cordelia se tourna vers son mari en souriant :

- C'est merveilleux! Regardez ces vases! Je suis sûre qu'ils font envie à sir William. Et ces colonnes grecques, et cette adorable petite statue de pierre. N'est-elle pas exquise?

- Il y a une personne que je ne me lasse pas de contempler en ce moment, et qui est encore bien plus exquise!

Mark la prit dans ses bras.

Cordelia frémit en sentant son corps si près du sien. Effrayée par la violence de ses propres sentiments, elle dit brusquement :

- Allons voir le jardin. Il paraît qu'il est ravissant.

- Nous le verrons plus tard, quand il fera plus frais, répondit Mark. C'est le moment le plus chaud de la journée et vous devez vous reposer.

- Je n'en ai aucune envie, répliqua vivement Cordelia.

- Le médecin a recommandé que vous n'alliez pas trop vite, et vous avez eu une matinée très fatigante.

- Je me suis mariée... pour une chose.

- Vous m'en parlerez tout à l'heure, sourit Mark. Mais maintenant je tiens à ce que vous preniez un peu de repos.

- Et si je ne veux pas?

- Vous avez promis de m'obéir! dit-il solennellement.

Cordelia regarda son époux d'un air malicieux. Elle avait envie de le taquiner.

- Et si j'oubliais mes promesses? Si je désobéissais à vos augustes commandements?

- Alors je vous punirai... de baisers!

Il resserra son étreinte. Sa bouche était sur la sienne et il lui fut

impossible de ne pas s'abandonner à la volupté qu'il éveillait en elle.

Elle sentit son corps se fondre alors qu'il la serrait plus étroitement contre lui.

Elle désirait de toutes ses forces prolonger cette extase, mais Mark s'écarta d'elle et dit d'une voix légèrement troublée :

- Allez vous reposer, Cordelia. J'insiste là-dessus.
- Lorsque je serai couchée vous viendrez me tenir compagnie?
- Seulement quelques minutes. Ensuite j'irai me reposer aussi.
- Dans ce cas je serai sage.

Cordelia pensa que sa jambe le faisait peut-être souffrir et elle se rappela qu'il avait dû beaucoup marcher et ne s'était pratiquement pas assis de la matinée.

« Je dois veiller sur lui », se dit-elle.

Ainsi que l'avait fait remarquer sir William, l'un des avantages de la villa était que les chambres se trouvaient au rez-de-chaussée. Mark n'aurait donc pas d'escaliers à monter.

La chambre de Cordelia était blanche comme le salon. Le grand lit était drapé de rideaux de mousseline retenus par une corolle d'amours qui dansaient. Toutes les fleurs étaient blanches également. Les lilas et les roses embaumaient.

Par les fenêtres ouvertes on apercevait le jardin foisonnant de couleurs et la mer scintillante.

Une jeune servante, la fille des gardiens de la villa, vint aider Cordelia à ôter sa robe de mariée. C'était une robe très simple faite de dentelle et de mousseline, mais elle était belle, et Cordelia avait l'intention de la garder comme un trésor toute sa vie.

- Je la porterai à chaque anniversaire de mariage, décida-t-elle.

Elle avait bien remarqué que Mark l'avait regardée avec admiration lorsqu'elle l'avait rejoint à l'église. Voyant l'anneau qui encerclait son doigt, elle pensa que cette bague était le symbole d'un mariage qui devait durer toujours.

- A mesure que nous vieillirons, nous serons plus proches et plus heureux, murmura Cordelia.

Elle ne pouvait rien imaginer de plus merveilleux que d'être avec Mark à Stanton Park; elle y était chez elle et n'avait jamais souhaité vivre ailleurs. Pour elle Mark avait toujours fait partie de cette maison, et à présent il en était le maître.

Elle avait le sentiment profond que David serait heureux de voir Mark continuer cette longue lignée des Stanton qui avaient toujours vécu dans le Berkshire en se consacrant à leur pays. Ils n'avaient pas encore eu le temps de parler de tout cela. Mais maintenant que Mark ne pouvait plus naviguer, Cordelia savait qu'il dépenserait son trop-plein d'énergie en se consacrant à la politique et aux tâches importantes qui l'attendaient lorsqu'ils seraient rentrés chez eux.

Le fait qu'il soit maintenant chef de famille comportait des responsabilités et des problèmes.

« Il s'en tirera à la perfection », se dit-elle.

Plongée dans ses pensées, elle n'avait pas vu que la servante l'avait déshabillée. Elle portait à présent une chemise de nuit diaphane en mousseline garnie de dentelles, recouverte d'un négligé orné de petits nœuds de ruban bleu en gage de bonheur[4].

Il faisait trop chaud pour se coucher, Cordelia s'étendit sur la couverture, adossée aux oreillers moelleux, un couvre-pieds de dentelles sur les jambes.

La servante fit une révérence et disparut.

La chambre était paisible. On entendait seulement le murmure des abeilles butinant les fleurs dans le jardin.

La porte s'ouvrit et Mark entra.

Il portait la longue robe de coton blanc avec un capuchon de couleur que les Napolitains mettent pour faire la sieste.

Il avait dû l'emprunter au propriétaire de la villa car les initiales brodées sur la poche n'étaient pas les siennes. Néanmoins, elle lui allait bien et elle le trouva très beau, tandis qu'il s'avançait lentement vers le lit en boitant un peu. Il y avait en lui quelque chose du chevalier.

- Venez vous asseoir, fit-elle. Vous savez que vous ne devriez pas marcher sans canne.

Mark chercha une chaise et, n'en trouvant pas, s'assit sur le lit en

face de Cordelia. Elle passa ses bras autour de son cou.

- Vous êtes heureux?

- Je ne trouve pas les mots pour exprimer mon bonheur. Il y a tant de choses dont je voudrais vous parler, ma précieuse chérie, mais je ne sais par quel bout commencer...

- Quelles sortes de choses?

- D'abord vous êtes la plus belle que j'aie jamais vue ! Ensuite vous êtes la femme la plus courageuse, la plus douce et la plus parfaite que l'on puisse imaginer.

- Vous allez me faire... rougir!

- J'aime quand vous rougissez. Je n'avais pas compris dans les jardins de l'ambassade que vous étiez celle que j'attendais depuis toujours, mais que j'avais peur de ne jamais rencontrer.

- Je pense qu'en ce moment, vous devez me trouver plutôt... pesante.

- Quelle idée! Mais je ne m'attendais pas à autant de sagesse dans cette petite tête dorée, et je n'aurais jamais imaginé que je puisse tomber amoureux d'une jeune fille.

- Comme... je suis très ignorante... des choses de la vie... vous allez peut-être... vous ennuyer avec moi? murmura Cordelia à voix basse.

Mark sourit.

- C'est impossible. Vous savez aussi bien que moi, ma délicieuse petite femme, que nous ne formons qu'un seul être!

- Vous... en... êtes sûr? demanda Cordelia les yeux dans les siens.

- Comme je suis certain que c'est grâce à vos prières et à votre foi en Dieu que nous avons été sauvés, fit-il calmement.

Cordelia serra sa main.

- C'est lorsque vous m'avez... embrassée à Malte que j'ai compris que je... vous aimais! mais après, je me suis rendu compte... que je vous aimais... depuis bien plus longtemps que ça...

Ses yeux se remplirent de lumière :

- Cela a commencé quand vous avez été si gentil et si compréhensif... Quand vous m'avez expliqué que l'amour était quelque chose de divin, le rêve que nous portions au fond de nos cœurs, alors je suis tombée amoureuse.

- ... Et mon rêve s'est réalisé.

Il y avait une note grave dans la voix de Mark qui leva la main de Cordelia pour la porter à ses lèvres.

Il baisa ses doigts, puis posa sur sa paume une bouche passionnée et possessive.

Le frisson qui la traversa lui causa à la fois un enchantement et une douleur exquise. Ses lèvres cherchèrent les siennes et une flamme s'éleva en elle, une flamme de plus en plus violente chaque fois qu'il la touchait, chaque fois qu'elle entendait le son rauque de sa voix.

- Je vais vous laisser dormir, mon amour, dit Mark, mais avant de partir j'ai une chose à vous dire.

Il avait repris son ton sérieux et Cordelia le regarda avec de grands yeux emplis d'appréhension.

- Voilà, poursuivit-il. Nous nous sommes mariés en toute hâte, avant que vous ne soyez entièrement remise et avant que nous n'ayons eu le temps de parler de nous-mêmes et de nous connaître vraiment. (Il marqua une pause avant de continuer :) C'était urgent, car il fallait saisir cette occasion de vous ramener en Angleterre où vous serez en sécurité. (Il serra ses mains et reprit avec fièvre :) Jamais plus je ne risquerai votre vie, ma douce aimée, jamais plus, aussi longtemps que je vivrai, vous ne rencontrerez les périls que vous avez connus sur le *Saint-Jude*.

- Je veux votre sécurité aussi, répondit Cordelia. Mais... que voulez-vous... me dire au juste?

- J'essaye de vous expliquer d'une façon plutôt compliquée que je ne voudrais rien faire qui puisse vous effrayer ou même vous choquer, répondit Mark avec un sourire.

- Je ne serai jamais effrayée ni choquée par vous, répliqua Cordelia. Cependant je ne comprends... toujours pas.

- Nous sommes mariés, mon adorable chérie; néanmoins, si vous pensez que nous devons attendre un peu avant de devenir mari et femme, j'attendrai, même si cela doit être très dur.

- Vous n'avez donc pas envie de moi?

Les doigts de Mark la serrèrent si fort qu'elle faillit crier de douleur.

- Pas envie de vous! Je vous désire comme je n'ai encore jamais désiré une femme de toute ma vie! (Il reprit son souffle.) Je ne vous désire pas seulement à cause de votre beauté et de votre corps charmant! Mon amour est beaucoup plus grand que cela! Je vous aime comme je n'ai jamais aimé. Je vous adore, Cordelia. Je sais maintenant ce qu'il y a au plus profond de mon cœur. C'est vous!

Ces paroles merveilleuses transportèrent Cordelia et la chambre entière parut s'emplir d'une lumière qui les enveloppa tous les deux.

Elle passa ses bras autour du cou de Mark.

- Je vous aime... aussi, murmura-t-elle. Je vous aime... autant que vous... m'aimez. Vous êtes... tout mon univers. (Elle se rapprocha encore de lui.) Je n'ai pas besoin... d'attendre... de vous connaître davantage. Je vous connais et vous êtes tout ce que j'ai toujours... désiré, vous êtes celui dont j'ai toujours... rêvé. Etre avec vous... C'est être... au paradis.

- Mon amour, il ne faut pas me parler ainsi, répondit Mark d'une voix violemment émue.

Puis comme s'il ne pouvait plus résister aux bras de Cordelia, sa bouche vint se poser sur la sienne. Il essayait d'être doux, de garder son sang-froid. Mais la flamme qui s'était élevée au plus profond d'elle-même la submergea et attisa le feu qui brûlait en lui. Ses baisers devinrent sauvages, impérieux et terriblement passionnés.

Il baisa ses yeux, ses joues, ses oreilles et la peau veloutée de son cou. Cordelia frémit sous ses caresses qui éveillèrent en elle des sensations qu'elle n'aurait pu imaginer, même dans ses rêves les plus fous.

- Ma courageuse, merveilleuse, parfaite petite femme, murmura-t-il, et il écarta le négligé pour embrasser ses seins.

Tout s'évanouit en dehors du désir de Mark et de la douceur de ses lèvres.

Cordelia sentait son cœur battre contre le sien.

- Tu es mienne! Mienne pour l'éternité et même au delà!

Elle lui tendit son corps. Alors ce fut l'extase et la réalisation de tous leurs rêves dans cette gloire divine qui venait de Dieu.

[1] Lorsqu'elle était à Londres avant son mariage, Emma Hamilton avait participé à des tableaux vivants et apparaissait demi-nue en déesse de la beauté, de la santé, en Circé, etc.

Elle reprit ses « attitudes » à Naples, mais, étant donné la position de son mari, ses exhibitions prirent un tour plus mondain et... moins déshabillé.

[2] A partir de 1295 l'Ordre fut divisé en régions dites Langues correspondant aux nations auxquelles appartenaient les chevaliers.

[3] Les auberges étaient des hôtels où les chevaliers de chaque langue ou nation étaient tenus de se réunir et de prendre leur repas. Il y avait autant d'auberges que de langues.

[4] En Angleterre, la coutume veut que les jeunes épousées portent le jour de leur mariage « *something old, something new, something blue* » quelque chose de vieux, quelque chose de neuf, quelque chose de bleu.